



Joël Bartolotti et Pierre Dupuy

**DES TAUREAUX À PARIS**  
**Contribution à une histoire taurine de la capitale**

**Juin 2014**

## PROLOGUE

Pour deux méridionaux nés l'un, Pierre Dupuy, pour l'état civil, à St-Rémy-de-Provence, au pied des ruines de l'antique Glanum et physiquement à Nîmes et l'autre à un jet de pierre des arènes d'Arles, cités connues pour leur romanité et leur culture taurine fortement enracinées, oser commettre une histoire de la tauromachie à Paris relève de la gageure.

Les Parisiens y verront, peut-être, une outrecuidance sudiste, dans la légitime ignorance pour beaucoup d'entre eux, d'un passé taurin peu connu voire confidentiel de la capitale de notre hexagone. Les gens des pays de langue d'Oc ou de *lengo nostro* penseront à une galéjade provençale.

La tradition taurine de Marseille, interrompue au siècle dernier, est avérée. Celle de Lyon ne dépasse guère le martyr de Sainte Blandine malmenée par un taureau dans l'amphithéâtre des Trois Gaules. Mais quid de Paris ? La vieille Lutèce est tout ce que l'on peut être et même plus, mais pour le commun des mortels, pas une ville taurine...

Pourtant, ainsi que nous l'allons voir, la capitale de notre cher et vieux pays peut revendiquer une véritable histoire tauromachique, certes en pointillés et en aucun cas comparable à celle d'un bon nombre de villes et villages de notre Midi taurin, grosso modo la région située en deçà de la Loire et d'une ligne imaginaire partant de Bordeaux et arrivant à Fréjus.

Les deux auteurs, Camarguais de tradition, n'ont eu avec la « ville-lumière » que quelques connexions plus ou moins fortes et plus ou moins épisodiques. Le premier pour quelques humanités à la dure époque de l'immédiat après-guerre, le second pour quelques réunions professionnelles notariales, souvent liées à la ruralité. La relation entre les deux hommes est forte et de longue date. L'un et l'autre partagent farouchement le goût de la culture classique et méditerranéenne et l'amour de leur pays qui s'étend des Alpilles au delta du Rhône et embrasse la Tour Magne au couchant. Les deux sont atteints de cette merveilleuse maladie qui s'appelle *l'afición a los toros* ou le *taurinus furor*, qui les conduisit à écrire, entre autres et surtout dans *Toros*, doyenne mondiale des revues taurines et d'en devenir les successifs directeurs, le premier pendant un quart de siècle et le second pendant presque deux quinquennats. Contrairement donc à ce qu'on peut en penser, y compris dans les rangs des aficionados éclairés, l'histoire taurine de Paris est relativement fournie, même

si elle n'occupe finalement qu'une infime partie de la vaste et riche histoire de Paris qui se confond souvent avec l'histoire de France.

Le passé tauromachique de « Paname » se déroule certes sur une longue période, allant des origines antiques de la ville jusqu'aux années 1945 à 1949. Mais les épisodes taurins ne sont pas tous d'égale importance et même s'ils parsèment théoriquement vingt siècles, c'est surtout et plus raisonnablement sur trois des derniers qu'ils se concentrent.

La difficile, pour ne pas écrire ambitieuse, mission que nous nous sommes fixée, est de tenter une mise en ordre, avant tout chronologique, des documents divers en notre possession. Les lieux où se déroulèrent les séquences avec bêtes à cornes furent sans doute plus nombreux car itinérants que ceux répertoriés dans le présent ouvrage et se sont perdus dans la nuit des temps. Nous prions donc nos lecteurs de faire preuve d'indulgence pour les oublis et erreurs éventuels que nous avons pu commettre. La matière n'a jusqu'à ce jour fait l'objet que de défrichages méritoires et savants mais jamais d'une étude globale et exhaustive. Nous nous trouvons sinon en *terra incognita* du moins en territoire oublié.

Il est temps d'inviter nos lecteurs à y pénétrer à travers une longue et romantique promenade dans le temps et sur les rives de la Seine et au début avant même que le fleuve n'ait eu des quais.

Les auteurs.

« Écartant un linceul de près de deux mille ans,  
Lutèce vers Paris lève ses bras tremblants ».  
*Louis de Chalarieu (1870).*

## CHAPITRE I LUTÈCE ET L'ÉPOQUE DE LA *PAX ROMANA*

À partir du premier siècle de l'ère chrétienne, l'île de Lutèce devint un centre important pour les conquérants romains qui ne tardèrent pas à occuper également la rive gauche de la Seine et en particulier la « montagne » Sainte-Geneviève.

On trouve la première mention du monument connu sous le nom d'arènes de Lutèce dans *l'Histoire des Francs* de Grégoire de Tours (VI<sup>e</sup> siècle) qui note que Chilpéric avait fait restaurer des cirques à Soissons (où il régnait) et à Paris. Sa construction date de la fin du I<sup>er</sup> ou du début du II<sup>e</sup> siècle. On sait par contre que les arènes furent détruites lors de l'invasion barbare de la fin du III<sup>e</sup> siècle. Les Parisiens vont puiser sans compter dans ce site qu'ils considèrent désormais comme une carrière de pierres à ciel ouvert. Puis la terre va recouvrir les lieux au point d'en faire disparaître jusqu'au souvenir.

À l'époque de leur construction, Lutèce n'est qu'une bourgade. On ne songe donc pas à édifier, comme dans les grosses villes romaines du sud de la Gaule et de la future Italie, un amphithéâtre ou arène et un théâtre. C'est le même édifice de type mixte et en forme de semi-amphithéâtre qui servira en même temps aux jeux et aux représentations dramatiques. Il appartient à la catégorie des « théâtres-amphithéâtres » et en constitue le plus remarquable exemple. Sur la piste (*arena* : le sable) des combats de bêtes et de gladiateurs eurent lieu. Des chrétiens y subirent le martyre. Sur la scène qui fermait l'hémicycle d'alors, on jouait des comédies. Ces arènes de Lutèce ont beaucoup souffert. Elles ont perdu, malgré d'importantes restaurations, toute une partie des gradins, le haut de l'édifice et le mur du théâtre. Adossées à la « montagne » Sainte-Geneviève, ce qui allégeait le coût et la durée de leur édification et contribuait peut-être, comme pour le théâtre grec d'Épidaure à une amélioration de l'acoustique, elles pourraient avoir été dotées de 36 rangs de gradins. Certaines places étaient gravées du nom de leur propriétaire. Une toile de tente – un *velum* – pouvait recouvrir l'édifice et protéger les spectateurs du soleil et du mauvais temps. L'égout même a été retrouvé. On pense que le monument mesurait 130 m dans sa longueur et 100 dans sa largeur et qu'il pouvait contenir 15 000 personnes. D'autres sources vont jusqu'à 18 000. On peut aussi constater que les restaurations successives ont un peu submergé les maigres éléments d'origine.

Au XII<sup>e</sup> siècle, un écrivain anglais, Alexandre Neckam fait une claire allusion aux arènes dans un poème en latin dédié au monument et dont voici la traduction : *Le large pourtour d'un cirque représente un théâtre en l'honneur de Vénus ; ses vastes ruines le révèlent. La dévotion de la foi a renversé cette construction; auprès se dresse la maison religieuse de Saint-Victor.*

Une chronique du début du siècle suivant cite un *théâtre es vingnes qui sont entre Saint-Geneviève et Saint-Victor. De cel théâtre que je vos dis duroit encore une partie en estant au jor que le roi Phelipes commença Paris de murs à ceindre par divers Petit-Pont.*

En 1284, une charte mentionne *trois quartiers de vigne* au lieudit « les Arènes », devant Saint-Victor.

On faillit découvrir le site antique en 1811, sous Napoléon I<sup>er</sup>, lors de la construction de la Halle aux vins sur l'emplacement d'une abbaye mais on ne prêta guère attention alors au gros mur mis au jour.

La véritable résurgence des lieux date de l'époque de Napoléon III, vers 1860 lorsqu'on décida de l'expropriation du grand terrain où était édifié le couvent des Augustines de la Congrégation de Notre Dame et des jardins attenants, à

la même période que le projet de percement de la rue Monge. En 1869, Vacquer découvrit les premiers vestiges gallo-romains et peu après fut exhumée la partie nord de l'arène. Mais les préoccupations de l'époque n'étaient pas orientées vers la préservation du patrimoine ancien. Ce n'est qu'en 1870, à la fin pénible pour notre pays du Second Empire et au cours de travaux entrepris par la Compagnie des Omnibus pour créer un dépôt rue Monge, qu'on eut la preuve qu'on se trouvait bien sur l'emplacement des vieilles arènes de Lutèce. La construction moderne du dépôt de bus avança et engloutit une partie du vénérable amphithéâtre, car public et pouvoirs publics de l'époque furent déçus de ne pas avoir mis au jour un monument de l'importance archéologique des arènes d'Arles ou de Nîmes. Pourquoi pas du Colisée ? Mais des protestations s'élevèrent et se constitua même un institut des savants pour protéger le site. En 1883, la crise était totale, lors du dégagement de la partie sud de l'édifice. Le 27 juillet de la même année, Victor Hugo, drapé de sa gloire et de sa colère, se fend d'une lettre au Conseil municipal de Paris dont voici un extrait : *Monsieur le Président, il n'est pas possible que Paris ville d'avenir renonce à la preuve vivante qu'elle a été la ville du passé. Le passé amène l'avenir. Les arènes sont l'antique marque de la grande ville. Elles sont un monument unique. Le Conseil municipal qui les détruirait se détruirait en quelque sorte lui-même. Conservez-les à tout prix. Vous ferez une action utile, et, ce qui vaut mieux, vous donnerez un grand exemple...*

La ville répondit rapidement à l'illustre poète et acquit les vestiges d'un monument qui fut classé monument historique et que les aficionados (et ceux qui ne le sont pas) peuvent définitivement admirer, comme ce fut notre cas. Un square, dénommé Capitan, fut ouvert le 1<sup>er</sup> août 1892 qui élargissait le site découvert presque totalement.

L'auteur des *Misérables* qui ne passe pourtant pas pour un fervent « taurin » mérite un autre coup de chapeau de ceux qui le sont.

## CHAPITRE II LES COMBATS DE FAUVES

Les combats de fauves nourrissent la longue période intermédiaire entre les jeux du cirque romain et la course de taureaux proprement dite. Ces combats dont la *cazza del tori* en Italie est une autre forme <sup>1</sup> furent à toutes les époques goûtés par les populations de la vieille Europe. Les jeux crétois antiques en seraient les ancêtres. Chez nous, en France, on trouve des témoignages depuis le Moyen-Âge.

Pépin le Bref, maire du palais puis roi de France (715-768), fils de Charles Martel et père de Charlemagne, un Pépin qui n'a rien à voir avec les nombreux *Pepin* qui peupleront plus tard la *toreria* espagnole, se plaisait à faire battre des taureaux contre des lions.

Les artistes spécialisés en exhibitions d'animaux, étaient souvent des tziganes. Ils traînaient parfois derrière eux dans des cages, des bêtes sauvages. Le roi Louis IX alias Saint Louis (1214-1270) leur permit d'entrer dans les villes, sans payer de droits, à condition d'offrir leur spectacle gratuitement aux portes des dites villes. De là viendrait l'expression « payer en monnaie de singe ».

Philippe VI de Valois (1293-1350), sous le règne duquel débute la Guerre de Cent Ans, acheta près du Louvre, rue Froidmanteau, une grange pour y abriter ses lions, ses ours et ses taureaux. <sup>2</sup> Surnommé « le Roi trouvé », son cri de ralliement « qui m'aime me suive » est passé à la postérité. Il perdit hélas ! la bataille de Crécy contre les Anglais et son époque fut aussi celle de la terrible peste noire qui ravagea l'Europe. Dure période !

Plus près de nous, Henri III (1551-1589), le dernier des Valois, éphémère roi de Pologne, puis roi de France qui périra sous la dague de Jacques Clément, un fanatique religieux, outre ses « mignons » entretenait au Louvre des lions, des ours et des taureaux qu'il faisait combattre contre des dogues. Les bêtes pas les « mignons », bien sûr. Les goûts efféminés du monarque que l'histoire a retenus, et qui tranchaient avec ceux de son successeur le Bourbon et Béarnais Henri de Navarre (Henri IV), ne l'empêchèrent pas de goûter ces batailles animales qui devaient être particulièrement bruyantes et sanglantes.

- 1 Ponticelli, Giorgio : *La tradition tauromachique en Italie* , U.B.T.F, 1997.  
 2 Poullain de Saint-Foix, *Essais Historiques sur Paris*, 1776.

Sous Louis XIV qui ne passe pas pour un roi promoteur de la *Fiesta brava*, la ville de Paris fut grandement embellie. Elle devint la capitale la plus propre d'Europe et une des plus sûres la nuit, grâce à la taxe dite des boues et lanternes. Cette contribution permit à Gabriel Nicolas de la Reynie, lieutenant général de police, d'en finir avec la Cour des Miracles et de faire baisser de manière significative les statistiques de la délinquance, ce qui ferait l'admiration de beaucoup de nos ministres de l'Intérieur. Les lanternes installées un peu partout dans les rues sombres de la capitale furent à l'origine du surnom de Ville Lumière décerné à Paris.

Mais revenons aux taureaux. Les références les plus nombreuses se trouvent à partir des années 1730, sous le règne de Louis XV (1710-1774). La première se situe le 2 février 1734 précisément. Ce jour-là il y a combat de fauves *dans un enclos sorte de cirque* dans l'actuelle rue de Sèvres (alors dénommée de Sève). Un ours y affronte un taureau.

Mais, ce seront les Anglais, friands du genre qui, à partir de 1767, en feront une institution. Le premier promoteur anglais identifié est un certain Beates (1767) qui donne une représentation hippique sur un terrain vague. Lui succède Hyam en 1774 qui l'imita. De ces deux citoyens d'Albion, il y a peu de traces. Le troisième, par contre, un nommé Philip Astley, est un célèbre écuyer né à Newcastle-under-Lyne en 1742 et mort à Paris où il est enterré au Père Lachaise en 1814. Il passe pour le fondateur du cirque moderne en donnant une place prépondérante au dressage équestre dans son spectacle. On le surnomme rien moins que « le plus bel homme d'Europe ». Il s'établit donc à Paris en 1774, rue des Vieilles Tuileries. En 1782, Louis XVI est alors roi de France et possède encore la tête sur les épaules, le dit Astley acquiert un vaste terrain à l'entrée du Faubourg du Temple. Il va y ouvrir le 16 octobre 1783, une salle ronde comportant deux rangées de loges éclairées par 2 000 bougies. Le cirque dit du « Faubourg du Temple » est né. En 1785, le cirque ferme. Il rouvrira le 29 septembre 1788 avec John Astley (le fils du précédent) pour directeur. Le 30 novembre suivant, il s'associe avec l'Italien Antonio Franconi et sa troupe, dont nous parlerons plus loin. Les représentations vont durer jusqu'au 3 février 1789, quelques mois avant un certain 14 juillet et le début de la Révolution. Sur le plan de Paris en 1789, on situe bien un cirque rue de Sèvres. C'est celui de la course de 1734. On y donnait donc des combats d'animaux les jours où les théâtres faisaient relâche, pendant la Semaine Sainte notamment, et jusqu'en 1778. Ce cirque aurait été transféré **ensuite** dans le quartier de l'Hôpital Saint Louis où ce genre de spectacle se serait perpétué jusqu'en 1848, selon Jacques Dalquier dans un article intitulé *Combat de taureau à Paris ou la précarité de l'imagerie populaire*<sup>3</sup>. Dans le flou historique en la matière, on relève trois lieux de spectacle : le faubourg du Temple de l'Anglais, la place du Combat et enfin le chemin de Pantin. Ce dernier



cirque qui se situe au-delà de l'hôpital Saint Louis (héritier de celui de 1734 rue de Sèvres ?) fut en fonction jusqu'en 1850.

---

3 *Gazette de l'U.B.T.F.*, n°21, octobre 1987.

Arrêtons-nous quelques instants, car cela en vaut la peine, sur la place dite du Combat, le deuxième lieu du spectacle qui a une riche histoire. L'arène de bois qui se trouve sur cette place s'appelle « le Combat du taureau ». Elle daterait de 1778. Les combats qu'on y donne sont violents et mettent aux prises des chiens entre eux ou des chiens et un taureau. L'emplacement est stratégique. Il s'agit, en effet, d'une « barrière » c'est-à-dire une porte ouverte dans le mur des Fermiers Généraux qui assuraient sous l'Ancien Régime une sorte de fiscalité indirecte. L'endroit est entouré d'une zone non *œdificandi* de quelques dizaines de mètres de large et il enferme à partir de 1784 la ville de Paris pour décourager la contrebande. Cette « barrière » sorte de poste de douane se trouve alors en limite des communes de la Villette et de Belleville (qui seront plus tard rattachées à Paris) et attire de nombreuses guinguettes où les Parisiens viennent boire et s'encanailler. Après la démolition du mur d'enceinte vers 1860, sous Napoléon III, le lieu devient la « place du Combat ». En 1945, la même place est rebaptisée place du Colonel Fabien, du surnom de Pierre Georges alias « Le Colonel Fabien », membre des Brigades Internationales, résistant et militant communiste, auteur d'un attentat contre un aspirant allemand au métro Barbès durement réprimé par l'occupant, et qui combattra ensuite dans l'armée du Maréchal de Lattre et mourra en Allemagne à son tour occupée en 1944, lors d'une opération de déminage. Cette place du Colonel Fabien, à deux pas du canal Saint-Martin creusé en 1825 où est censée se dérouler la célèbre scène « Atmosphère ! Atmosphère ! ... » du film *Hôtel du Nord* avec Arletty et Louis Jovet, abrite bien sûr de nos jours le siège du Parti Communiste Français. Le site ancien du « Combat du taureau » a longtemps résonné des discours de Georges Marchais. Il se trouve non loin des Buttes-Chaumont dans un quartier isolé en ces temps anciens. L'endroit permet à l'époque aux municipalités de Paris et de Belleville de se mettre d'accord pour entasser leurs déchets. Le coin est de sinistre mémoire car si l'on creusait un peu son sous-sol, on y retrouverait le « Gibet de Montfaucon », la fameuse potence mais aussi les lieux d'équarrissage des bêtes impropres à la consommation. Les époques de la Terreur sous la Révolution et de la Commune à la chute de Napoléon III sont aussi liées à l'histoire des lieux.

Jules Janin (1804-1874), écrivain et critique dramatique, est l'auteur en 1827 d'un texte intitulé *L'âne mort et la femme guillotinée* dont il situe une scène importante à la « Barrière du Combat », cette plaza de toros avant l'heure et qu'il décrit comme *une enceinte pauvre et délabrée, de grosses portes grossières et une vaste cour garnie de molosses jeunes et vieux, les yeux rouges, la bouche écumante...* Janin va y voir mourir un *pauvre âne* infirme sous les crocs de *quatre dogues affreux*. Cet âne, il s'en aperçoit tardivement, c'était *Charlot* dont il avait été un temps le propriétaire ...

Certaines plumes dénonceront plus tard « les jeux cruels du cirque ». « La Barrière du Combat » figure en bonne place sous les critiques et on rappelle les combats de l'ours et du taureau et les représentations qui avaient lieu pour un prix modique, le dimanche en été, entre 15 heures et 18 heures. Dans le

*Supplément illustré du Petit Journal* du 4 mai 1911, Ernest Lau évoquera une fascination pour la mort et une répugnante barbarie que lui inspirent la chasse à courre et la corrida. Il prétend alors que ces spectacles cruels sont le fait d'industriels sans principes qui spéculent sur le sadisme latent des individus, leur goût pour la cruauté, spectacles qui ne seraient pas sans effet sur le développement de la criminalité. Le journaliste poursuit en prétendant que la corrida est, à l'instar des jeux du cirque anciens et modernes, un spectacle indécent, abominable emprunté à l'Espagne. Il s'insurge contre la « noble esthétique des corridas » car il s'agit de divertissements indignes de gens civilisés et qu'il est temps d'interdire. Les aficionados d'aujourd'hui apprécieront. Un siècle plus tard, nous en sommes toujours au même point et les arguments sont les mêmes, en vain pour l'instant.

Dans le même registre, Charles Lefeuvre raconte dans son *Histoire de Paris* parue en 1875 que *les cris de bêtes féroces donnaient d'étranges aubades au Prince de Rohan-Guéméné dans la petite maison de la barrière de Sèvres. Cet accompagnement ne manquait jamais à ses soupers de filles à la profusion et la licence rappelant ainsi les mœurs des Romains de la décadence.*

D'autres plumes tout aussi virulentes dénonceront au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> ces scandaleux bourgeois qui allaient se repaître des exécutions capitales alors publiques, au petit matin, après ou avant la soupe à l'oignon servie aux Halles.

Que nos lecteurs amateurs de corridas ne se laissent pas ébranler par ces violentes diatribes, car nous, comme eux, fréquentons au quotidien des aficionados qui ne sont pas ces brutes sanguinaires ainsi décrites.

Quelques mots pour finir ce chapitre sur Antonio Franconi, cet Italien venu du Frioul ou de Vénétie associé à Astley. Il est considéré par certains auteurs comme le « père du cirque français ». Il dispute le titre à Astley le *british* surnommé. Il est curieux de constater qu'il existe toujours un Italien (quand ce n'est pas un Français) pour contester quelque suprématie que ce soit aux citoyens de sa plus ou moins Gracieuse Majesté. Les Florentins osent même prétendre que le football (le *calcio*) fut par eux inventé bien avant les Anglais, lors du siège de leur ville par Charles Quint. *Se non e vero...* Né à Udine en 1737 (d'autres disent à Venise en 1738) et mort à Paris en 1836, Franconi vient en France en 1760. Il s'établit à Lyon et à Bordeaux où il présente, comme à Rouen en 1773, « le combat du taureau », avant de s'associer ainsi que nous l'avons dit plus haut avec Astley. Ses fils et petit-fils vont continuer à attirer le public et à perpétuer une des premières et importantes dynasties du cirque dans notre pays.

### CHAPITRE III

## LA PREMIÈRE CORRIDA ESPAGNOLE EN FRANCE EUT-ELLE LIEU À PARIS EN 1781 ?

Il semblait établi depuis des décennies que la corrida à l'espagnole sous sa forme qu'on pourrait qualifier de moderne, avec une *cuadrilla* complète formée par le matador, les picadors et les banderilleros, avait été importée chez nous en France, précisément le 21 août 1853, sous le Second Empire et à Bayonne. La ville basque jouit d'ailleurs et s'en prévaut, malgré les revendications de Nîmes en particulier, du titre de « première ville taurine de France » grâce à cette ancienneté considérée comme officielle et historique.

Cette solide ancienneté est en outre étayée, si besoin était, par un précédent du 17 janvier 1701 sous la forme d'une corrida navarraise, comme elle est à l'époque en vogue à Pampelune. Cette course qui était prévue pour le 15 janvier fut, dit la chronique, renvoyée au 17 pour cause de pluie, mais il est difficile de la considérer comme la « première » corrida donnée chez nous, car si elle constitue bien un spectacle taurin, il est incomplet et différent de la corrida telle qu'on l'entend ne serait-ce que par l'absence des picadors. Dans son *Histoire de la tauromachie à Bayonne* (U.B.T.F, 1982), Claude Pelletier rappelle cependant la dimension historique de cette journée de taureaux, à cause de la présence de Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, en route pour l'Espagne sur laquelle il va régner sous le nom de Philippe V. On rapporte qu'il n'a pas aimé la course et on lui prête même le propos suivant, qu'il n'aurait jamais prononcé : *J'en ai assez de cornes pour aujourd'hui !* Ce peu d'appétence pour la corrida se confirmera car Philippe élevé à la française sous les ors et lumières de Versailles n'a jamais apprécié ce qui deviendra bien après lui *la fiesta nacional de España* voire *la fiesta mas nacional...*

Alors quid de cette mystérieuse corrida de Paris en 1781 ? Si les faits étaient vérifiés, ce serait un événement susceptible de troubler et même de contester les certitudes sur la primauté bayonnaise et celle du Midi en général.

Mais force est de constater le scepticisme qui entoure cette question. Les faits méritent cependant, nous semble-t-il un chapitre, ne serait-ce que pour leur aspect à tout le moins surprenant voire pittoresque. Si les sources étaient dignes de foi, Paris pourrait alors à son tour sinon revendiquer le titre de « première ville taurine de France », ce qui serait excessif, mais en tout cas

celui d'inventeur de la corrida espagnole en France, ce qui n'est pas rien et viendrait calmer nos ardeurs méridionales.

Voici donc les quelques sources de l'affaire. José María Iribarren écrit dans son *Historias y costumbres* (1949) : *En feuilletant la collection du Semanario Pintoresco de l'année 1842, j'ai trouvé une brève biographie du Comte de Aranda écrite par l'érudite et amène publiciste aragonais Vicente de la Fuente. La Fuente dit que dans les années 1773 à 1787, quand le Comte de Aranda était à Paris, en qualité d'ambassadeur de Charles III (Carlos III), stupéfiant les Français par sa conduite, son train luxueux et ses ostentations de magnificence, il soutint une querelle au sujet de la fête de taureaux espagnole et, à la suite de cela, il s'engagea à organiser une corrida à Paris, ce qu'il réalisa en dépensant de fortes sommes pour présenter des taureaux andalous. Les taureaux arrivèrent en si mauvais état qu'ils furent un objet de dérision pour les Français. Alors Aranda fit venir des taureaux de Tudela et de Ejea de los Caballeros, avec un convoi d'herbe de leur pays pour qu'ils ne soient pas affectés par le changement de nourriture. Il fut plus heureux dans cette deuxième opération, car un toréador français dénommé M. Laplais s'étant présenté pour exécuter les mêmes tours d'adresse qu'à la corrida antérieure, reste entre les cornes du taureau. Voyant qu'aucun Français ne se risquait à entrer dans l'arène, Aranda prit sa revanche et, après avoir insulté les Français à plaisir, il leur dit : Maintenant, vous allez voir comment mes laquais les tuent ; et en effet, ceux-ci sortirent et les estoquèrent en règle, parce qu'ils étaient rien de moins qu'une cuadrilla de lidiadores qu'il avait amenés et travestis avec des livrées.*

Ce Vicente de La Fuente y Condón (Calatayud 1817-Madrid 1889) juriste, philosophe, historien, académicien, auteur de 80 livres, est tout sauf un plaisantin. Il paraît donc a priori crédible, mais si la date de l'événement semble établie, les précisions données par La Fuente laissent planer quelques doutes. Passons sur le toréador français M. Laplais ; c'est la première fois que ce nom est rencontré (à notre connaissance en tout cas). Mais il est fort possible qu'il ait été de ces jeunes Aveyronnais qui, à l'époque, s'expatriaient en Espagne principalement pour échapper aux dures conditions d'existence dans les Grands Causses et qui se produisaient dans les arènes de Madrid (c'est surtout là que les archives en laissent la trace). Il est possible que ce Laplais ait été employé dans les cirques parisiens et qu'il soit lui-même Parisien.

En ce qui concerne les ganaderías, La Fuente parle d'andalouses dans la première course et de navarraise et aragonaise dans l'autre. Pourquoi aller chercher des bêtes en Andalousie alors que, même à Madrid, on n'en combattait que rarement ? Dans les années qui nous occupent, tous les taureaux courus à Madrid venaient de régions au nord de *Despeñaperros*, de la *Mancha* et de *Colmenar* en général. Il est probable que le comte de Aranda avait chargé de son approvisionnement l'empresa madrilène qu'il connaissait parfaitement pour avoir eu affaire avec elle lorsqu'il était premier ministre. Nous le verrons plus loin.

Il existe une autre source qui figure dans un écrit publié à Londres en 1782 et qui va circuler en France sous le manteau, confirmant qu'une course de taureaux eut lieu le 16 avril 1781 à Paris. Nous sommes sous la monarchie vacillante de Louis XVI. L'écrit britannique signé par un dénommé « Sir Graph » s'appuie lui-même sur les *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres en France depuis 1762 jusqu'à nos jours* dont il extrait le bref mais édifiant texte suivant : *23 avril 1781. Depuis longtemps on parloit d'un nouveau genre de Spectacle que des gens avides d'argent avoient imaginé d'offrir à Paris ; celui d'une Course de Taureaux à l'Espagnole & d'un Taureau mis à mort par des Taureadores, c'est à dire par des hommes combattant contre cet animal. Ce combat a eu lieu le 16 de ce mois, malgré la*

*police qui avoit précédemment fait défenses aux Entrepreneurs de donner pareil spectacle, où la vie des hommes pourroit être exposée en combattant le taureau ; quoique, pour éviter tout accident, on eût pris la précaution de saigner copieusement le taureau & de l'avoir présenté dans l'arène presque inanimé. Les annonces et imprimés s'en étoient distribués sans permission ; du moins tel est l'avis affez incroyable qu'on publie à cette occasion.*

Ces *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres en France depuis 1762 jusqu'à nos jours* sont une chronique anonyme des événements survenus entre 1762 et 1787. Ces *mémoires* demeurent une des sources les plus abondantes et les plus réputées pour l'histoire de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et contiennent beaucoup d'anecdotes curieuses avec leur relation souvent engagée et même sarcastique. Cette *République des Lettres* est une communauté d'intellectuels informelle depuis le XV<sup>e</sup> siècle dont les échanges préfigurent la presse. C'est surtout depuis 1762 que le concept apparaît commenté en ces termes par Voltaire en 1767 : *Il se forme en Europe une République immense d'esprits cultivés.*

L'éminent bibliophile espagnol Diego Ruiz Morales<sup>4</sup> met sérieusement en doute la véracité de ces courses parisiennes organisées par le comte de Aranda, qu'il ne faut pas dit-il considérer *comme aficionado et propagandiste de la fiesta de toros*. Encore que, nous le verrons plus loin, le comte louait à l'année deux balcons (*palcos*) aux arènes de Madrid. Diego Ruiz Morales développe son argumentation en mettant en doute l'existence réelle de ces deux courses de 1781, ajoutant que Auguste Lafront (*Paco Tolosa*), spécialiste incontestable de l'histoire de la tauromachie en France, n'aurait jamais trouvé la moindre trace de ces deux corridas dans un quelconque ouvrage français. Lequel Lafront aurait indiqué que si la nouvelle de La Fuente était exacte, les corridas en question ne furent sans doute pas publiques et auraient au mieux pu se dérouler à Versailles à huis clos. En Espagne, de surcroît, les spectacles parisiens qui nous occupent ne font l'objet d'aucune mention. Or si ces courses avaient réellement eu lieu, il devrait exister des traces matérielles, manuscrites ou imprimées étant donné le caractère inaccoutumé de pareil événement qu'il soit d'ailleurs public ou privé.

Ce n'était pas, en outre, une affaire simple que de faire « monter » jusqu'à Paris une course de taureaux d'Andalousie. Plus de 2 000 kilomètres à accomplir alors qu'à la même époque, les taureaux andalous ne courent pas encore à Madrid même ou très rarement.

Enfin, comment pareille et extravagante action d'un grand ambassadeur de Charles III pourrait être tombée dans l'oubli ?

Les réflexions de Diego Ruiz Morales, empreintes de sagesse et de bon sens nous incitent, à tout le moins, à la prudence et justifient le point d'interrogation qui ponctue le titre du présent chapitre, même si par son côté croustillant et ancien, l'histoire mériterait d'être authentique.

Il est vrai pour aller dans le sens de Don Diego, que nous ne connaissons ni le lieu précis du spectacle, ni le nom des toreros ou des *cuadrillas* (hormis l'anonyme Laplais) ni celui des élevages, pas plus que les résultats de la *lidia* des taureaux.

Ce comte de Aranda *deus ex machina* ou empresa de ces deux mystérieuses corridas fut un personnage assez considérable dans l'histoire de l'Espagne au point, peut-être, de mériter qu'on s'arrête quelques instants sur lui.

Le titre de *Conde de Aranda* fut créé par Ferdinand I d'Aragon, le célèbre roi Catholique époux de la non moins célèbre Isabelle de Castille, pour un dénommé Lope Ximenez de Urrea, marié à Doña Catalina de Hajar. Le comté de Aranda du nom de la petite ville de Aranda de Moncayo à la frontière avec la Castille, comprenait une série de *pueblos* situés au sud-ouest de Saragosse (Zaragoza), l'antique et romaine Caesar Augusta, le long du *río Jalón* : Urrea, Rueda, Lumpiaque, Épila, Berbedel, Salillas et Lucena, tous forcément accompagnés de *de Jalón*. En fait, la « capitale » du comté était Épila où se trouvait le château principal du comte. L'homme qui nous occupe, Don Pedro Pablo Abarca de Bolea, Conde de Aranda, naquit le 1<sup>er</sup> août 1719 dans le *pueblo* de Siétamo, aux portes de Huesca, autre ville importante d'Aragon. Il mourut à Épila le 9 janvier 1798 et sa dépouille se trouve dans le fameux monastère (en partie troglodyte) de San Juan de la Peña, proche de Jaca. Éduqué en Italie, grand voyageur dans sa jeunesse, l'homme était acquis aux idées libérales des philosophes de son temps, incarnés par Voltaire. Sous le roi Charles III, il fut *capitán general* aux armées, gouverneur de Valencia et ambassadeur à Lisbonne. Puis en 1765, il va présider le Conseil de Castille, ce qui équivaut au rang de premier (ou principal) ministre. Il le demeure jusqu'à 1773. Son nom va être lié à trois événements. Le premier c'est le *motín de Esquilache*, cet Esquilache est ce premier ministre venu d'Italie avec Charles III, qui se rendra impopulaire en interdisant le *chamberg* (chapeau à larges bords) et la *capa larga* (longue cape) qui dissimulaient physionomie et armes, ce qui provoqua une émeute (*motín*) et la chute du ministre, auquel succéda Aranda qui imposa le *tricornio* (chapeau tricorne) et la *capa corta* (cape courte). Quand nos actuels ministres de l'Intérieur planchent sur certain foulard, voile ou autre signe « ostentatoire »... *Nil novi sub sole* !

Le deuxième : Aranda qui était franc-maçon, va faire expulser les Jésuites d'Espagne en 1767. Le troisième, enfin, sera un conflit avec l'Angleterre à propos des *Maldivas* qui conduira à sa chute et à son exil confortable comme ambassadeur d'Espagne à Paris en 1773. Il va y rester quatorze ans et être peut-être l'impresario taurin de 1781... Après la mort de Charles III en 1788, il intrigue habilement et finit par reprendre sa place de premier ministre des mains de Floridablanca en 1792 (ce dernier lui avait succédé) et par devenir le chef du gouvernement du nouveau monarque Charles IV. Mais la roche Tarpéienne est toujours près du Capitole, et en 1794, la reine Marie-Louise le congédie au profit de son amant Godoy. Aranda est exilé à Jaén en Andalousie mais, l'année suivante, on l'autorise à revenir en son Aragon natal où il meurt en 1798.

Pendant son ambassade à la cour de France, fut-il donc ce que prétend La Fuente ? Ce qui est certain c'est qu'il fréquenta les Encyclopédistes et que cela influa sur son renvoi, lorsque Louis XVI fut guillotiné, car ses amis furent accusés d'avoir inspiré la Révolution.

Aranda fut donc premier ministre de 1766 à 1773 sous Charles III et de 1792 à 1794 sous Charles IV. Dans la première période, il n'eut pas à superviser d'organisation de corrida sur la *Plaza Mayor* de Madrid car le roi n'autorisa les dernières qu'en septembre 1765. Les suivantes furent données en 1789, pour l'accession au trône de Charles IV et Aranda n'était pas alors aux affaires. Il ne l'était plus pour celles de 1803 (il était mort) pour le mariage de Ferdinand

le prince des Asturies. En revanche, il intervint en octobre 1766, à la demande de Miguel de Arana, gestionnaire de la plaza de toros pour les hôpitaux royaux, pour que viennent toréer à Madrid certains toreros qui s'y refusaient tels Fernando de Toro de Belmonte, Juan de Ortega de Cadix et Juan de Amisas de Séville à cheval et à pied, José Cándido de Séville, Vicente *el Zurdillo* du Puerto de Santa Maria et Juan Romero de Ronda. Après étude du dossier, Aranda répondit que si les toreros ne venaient pas, c'était parce qu'on ne leur payait pas ce qu'ils demandaient et que si on désirait qu'ils viennent, il n'y avait qu'à les satisfaire. Ce à quoi le gestionnaire se refusa car les toreros en question ne parurent pas à Madrid jusqu'en 1769 et la mort du dit Arana. On a prétendu que, influencé par les idées libérales des encyclopédistes, Aranda n'aimait pas les corridas, suivant en cela son souverain. Or dans les archives de la plaza de toros de la *Puerta de Alcalá* à Madrid (face à l'actuel parc du *Retiro*) on relève qu'en 1769, le comte de Aranda louait pour la saison deux balcons des dites arènes aujourd'hui disparues et remplacées par des immeubles modernes mais signalées par une plaque discrète. D'autres années sans nul doute... À noter pour finir avec cet illustre personnage que la ville de Zaragoza a donné le nom de *Conde de Aranda* à l'une de ses avenues les plus importantes ; avant 1975, cette avenue portait le nom de *General Franco*.

## CHAPITRE IV

### À PROPOS D'UN TABLEAU QUI VIENT ENCORE JETER LE TROUBLE.

Nous devons à Marc Thorel, auteur d'un article intitulé *Trésors des ventes* et publié dans le n° 54 de la *Gazette de l'U.B.T.F.*, en novembre 2013, une nouvelle et légitime interrogation sur la possible antériorité de Paris sur Bayonne et les autres villes françaises, pour l'introduction dans notre pays de la course de taureaux à l'espagnole. L'année officiellement retenue semble toujours 1853 et la ville Bayonne ainsi que nous l'avons rappelé précédemment.

Il s'agit pour Paris d'une simple novillada avec picadors, donc apparemment intégrale et à l'espagnole. Peut-être – pardon une nouvelle fois pour la forme dubitative – la course aurait eu lieu le 31 août 1849, juste après la fin du règne de Louis Philippe et au tout début de la Seconde République, et précisément dans l'enceinte dénommée hippodrome de l'Étoile.

Marc Thorel s'appuie avec pertinence sur la vente à l'Hôtel Drouot de Paris, il y a une dizaine d'années, d'un tableau de Gustave Courbet intitulé *Course de Taureaux* et estimé entre 50 000 et 80 000 euros. Nous ignorons le produit financier de cette vente aux enchères mais ce n'est pas notre préoccupation première. À titre purement documentaire Monet, Courbet et Dumas fils se sont rendus en 1868 aux corridas célébrées dans la ville du Havre. Le catalogue de la prestigieuse salle des ventes parisienne prétend que la toile en question aurait été peinte entre 1854 et 1856 ce qui, dans le doute sur la date de la course qu'elle représente, épargnerait encore Bayonne...

Ce tableau est décrit et reproduit dans les bibliographies du peintre. Voici les informations que nous livre la documentation de Drouot : « Gustave Courbet (1819-1877) *Course de taureaux (1854-1856)*. Huile sur toile signée en bas à gauche et située : Paris. 59 x 48,8 cm ».

Paris s'est doté de plusieurs hippodromes. L'histoire des deux premiers, dont seul le plus ancien nous intéresse ici, nous la devons aux érudits du *Bulletin de la Société Historique d'Anteuil et de Passy* fondé en 1892 qui nous donne une description précise des lieux que la toile de Courbet est censée représenter. Le premier hippodrome dit « de l'Étoile » se trouvait, quand on venait de Paris, à gauche de l'Arc de Triomphe, à l'endroit où s'ouvre de nos jours l'avenue Victor Hugo. Quand on regarde le tableau de Courbet, la description des lieux faite par les journaux de l'époque, *Le Journal des débats* et *Le Moniteur* du 5 juin 1845, est étonnante de concordance avec l'œuvre picturale. On lit, en effet : *Les cimes des arbres couronnent de verdure le gracieux ovale de l'enceinte, et le sommet de l'Arc de*



*Triomphe surmonte et complète dans la perspective cet ensemble de décoration antique. La description de l'arène elle-même colle plus grossièrement avec l'œuvre du grand peintre : L'enceinte, ovale, entourée d'un amphithéâtre à trois étages, peut avoir cent cinquante pas de longueur et soixante-dix de largeur. Il y aura trois rangées de stalles, deux bancs de galerie et un assez vaste amphithéâtre. Les piliers destinés à soutenir le toit léger qui règnera tout autour de l'enceinte sont déjà peints en rouge et les caissons des galeries en vert ; le reste est rayé de blanc et de bleu dans le goût mauresque.*

L'ouverture de cet hippodrome a lieu le 3 juillet 1845. Le savant bulletin est aussi un répertoire de tous les spectacles qui y sont donnés sous des plumes célèbres, comme celle de Théophile Gautier ou d'autres, anonymes. Le grand écrivain qui souhaite, sans complexe, y voir installer la corrida espagnole, ose écrire : *La fausse philanthropie des magistrats et la sensibilité des femmelettes ne permettront pas d'introduire de longtemps en France cet héroïque divertissement...* Mais il a tort car on peut penser qu'il y eut bien deux courses. *L'Illustration* en date du 1<sup>er</sup> septembre publie une *reseña* ironique signée Philippe Busoni : *Il paraît que les novillos de l'Hippodrome ont fait merveille. Les matadors ont subi des désagréments qui les ont relevés dans l'esprit des amateurs. Des deux côtés, maintenant, on y va bon jeu bon argent, et la bataille se livre avec toute la furie espagnole. Hier encore on a emporté de l'arène deux chulos légèrement endommagés dans leur structure, et un cheval a été éventré. L'amélioration de ce spectacle est évidente ; encore un de ces petits détails saisissants et le succès sera complet. Paris tout entier voudra se précipiter dans les Tauromachies de l'Hippodrome .*

Marc Thorel poursuit son article : *Ces quelques lignes sont sans équivoque : il y eut une course de taureaux à Paris en 1849, manifestement à l'espagnole (novillos, matadors, chulos...) avec même le concours de cavaliers (picadors ou caballeros) et peut-être des cornes non protégées (un cheval éventré). Et le membre de la Société historique d'Auteuil et de Passy, passionné par l'histoire des hippodromes parisiens, poursuit : Quel détail saisissant escomptait le journaliste de 1849 ? Une mort d'homme, probablement ? Mais ces courses de taureaux n'eurent pas de lendemain... Plus tard à l'hippodrome, on se contentera, nous le verrons, de simples courses de vaches landaises... Il fallut attendre huit années avant de les voir et elles étaient bien peu susceptibles de passionner Courbet. Il est clair que notre peintre, s'il s'est inspiré d'une course de taureaux n'a pu le faire qu'au travers de celle du 31 août 1849, colorée, insolite, émouvante. Il a voulu en représenter les phases les plus dramatiques. Une cogida, tout d'abord, avec la crainte d'un possible accident fatal, l'effervescence de tous les participants devant le danger, leur abnégation dans les quites, traduite par la réalisation de gestes insensés, comme le coleo ou la saisie d'une corne, l'incertitude quant à l'issue de la bousculade... Ensuite une charge au galop d'un cavalier armé d'une pique, picador certes plus mobile que de nos jours (surtout dans une novillada manifestation mineure, voire burlesque, souvent affranchie des règles, à l'époque) mais qui n'avait rien à faire dans la séquence précédente... Enfin totalement incongrue, la présence d'un second taureau dans l'arène. Courbet a donc cristallisé et réuni sur sa toile plusieurs épisodes de la course, condensés en un seul lieu. Ont-ils été simplement mémorisés, engrangés, puis réutilisés bien plus tard – au risque de réapparaître altérés ou modifiés... – ou ont-ils été croqués sur le vif et conservés en vue d'un emploi ultérieur ? On peut s'orienter vers cette dernière hypothèse pour plusieurs raisons : bien sûr, c'était une facilité pour Courbet d'avoir un point de repère auquel s'accrocher pour démarrer – et il s'agit là d'une pratique habituelle aux artistes – car, si l'on donne foi aux dates estimées de la réalisation de la toile, entre 1854 et 1856, il a brossé son tableau cinq ou six ans après l'événement qui l'a inspiré. Par ailleurs, lui-même parle d'esquisse dans une lettre datée de juillet 1858 et destinée à son ami le*

*peintre Armand Gautier* : Je désirerais que vous me fassiez emballer le petit tableau qui est sur ma console, cette esquisse de l'hippodrome où il y a une course de taureaux ; il y a ici un homme du Brésil qui me l'a acheté...

Dans le pire des cas, les Bayonnais pourront se consoler de cette nouvelle et ultime flèche du Parthe en prétendant, à juste titre, qu'il ne s'agissait en l'espèce que d'une novillada mineure, avec en outre deux cornus en piste et sans *plaza partida* <sup>5</sup> Le désordre quoi ! Mais l'article de Marc Thorel est une bonne contribution à notre histoire taurine de la capitale.

---

5 Ce genre de course, très rare, consistait à diviser l'arène en deux parties égales, séparées par une barrière en bois et à y faire combattre simultanément dans les deux parties, un taureau. Deux corridas en même temps donc.

## CHAPITRE V

### TRENTE ANS AVEC LES LANDAIS, LES PRO- VENÇAUX ET QUELQUES « TOURISTES » ESPA- GNOLS (1857-1887).

Après la course de Bayonne en 1853, sous Napoléon III, la corrida espagnole commence à essaimer dans tout le Midi. Certains prêtent à cette expansion, l'influence qu'on a beaucoup exagérée, semble-t-il, de l'impératrice, d'origine espagnole, Eugénie de Montijo. À Paris, les idées sur la protection animale et la taurophobie ne datent pas d'hier.

Dans un article de 1889 intitulé *Combates de toros en España y en Francia*, l'érudit et « Cervantiste » espagnol Adolfo de Castro, rappelle que jusqu'à la fin du siècle passé (le XVIII<sup>e</sup>) les combats de taureaux et de bêtes sauvages continuaient en France et particulièrement à Paris. Il cite Jacques Peuchet (1758-1830), le romancier et historien de notre pays, révolutionnaire modéré en 1789, et inspirateur, dit-on, de Karl Marx et Alexandre Dumas. Ce Peuchet écrivait dans *Le Moniteur* en mars 1790, en pleine période de la Révolution : *C'est se tromper de croire qu'il n'y a pas de bonnes coutumes, sauf celles qu'on nomme coutumes sévères. Sont bonnes, les coutumes, les plus douces, celles qu'il faut inspirer au peuple, et surtout au peuple de la capitale, car il y existe une multitude qui peut commettre de grands maux par une action simultanée et parce que la férocité des coutumes particulières produit en germe un malaise général et engendre la cause d'une calamité commune.* Et Peuchet vise clairement – il l'écrit même – le combat des taureaux et sa conséquence d'habituer les gens à voir couler le sang. Il propose pour extirper cette barbarie de lui substituer d'autres sortes de fêtes comme les bals, les feux d'artifice, et autres *tout ce qui peut être agréable sans altérer la sensibilité de l'homme et sans l'incliner à la destruction et à la violence.* Proche de Bailly, maire de Paris à cette époque, il obtient de lui une lettre confirmant la suppression, à partir de 15 août 1790, de tout combat de taureaux.

Ce sont pourtant les mêmes révolutionnaires aux idées avancées et généreuses qui verront, subiront ou soutiendront l'usage de la guillotine, qui fut certes un progrès par rapport aux supplices eux aussi publics et exemplaires de l'Ancien Régime, mais tout de même pas un spectacle réjouissant sous la Terreur.

À Paris, les autorités, influencées par les penseurs progressistes dont on vient de citer un exemple et par la Société Protectrice des Animaux créée en 1846, et enfin par la loi Grammont votée en 1850, n'autorisent pas de spectacle tauromachique « sanglant ». Pour bien comprendre cela, il faut se situer dans l'environnement social du XIX<sup>e</sup> siècle, qui est la conséquence directe des succès et des échecs des courses de taureaux à Paris. Au mot « cocher » Pierre Larousse écrit : *La brutalité des cochers publics a de tout temps été constatée. . . ., c'est cette brutalité qui a nécessité en partie la loi Grammont et fait naître la Société Protec-*

*trice des Animaux*. Le 8 mai 1882, une autre société se crée : la Ligue populaire contre la vivisection dont le Président d'honneur est Victor Hugo, le même qui avait contribué à mettre en valeur les ruines des... arènes de Lutèce. Les deux sociétés en question vont désormais veiller jalousement à la stricte application de la loi Grammont qui à l'époque n'avait pas encore fait l'objet de l'amendement Ramarony-Sourbet conduisant à la légalisation de la corrida en France par la loi du 25 avril 1951. Mais n'anticipons pas. Nous sommes à Paris et dans la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour l'instant une corrida à l'espagnole avec piques, banderilles et mise à mort ne peut être envisagée sur les bords de la Seine. De plus, les cornes du taureau doivent être « emboulées » c'est-à-dire enfermées dans des étuis de cuir épais ou couronnées d'une boule pour protéger les chevaux et non les hommes.

On doit donc se contenter, dans la capitale, des formes françaises de la tauromachie, importées de notre Midi taurin. Ce sont les Landais qui ouvrent le feu... de l'*afición*. En 1926 on peut lire dans la revue *Biou y toros* sous la signature du *Carillonneur* : *C'est en 1857 qu'eurent lieu à Paris les premières courses landaises. Il me souvient que les vieux de ma petite ville natale, avec quelque fierté dans la voix, m'ont souvent conté qu'un de leurs compatriotes, Balade était parmi les acteurs du drame landais. En 1861, les célébrités de l'époque : les Cizos, les Jean Chicoy, les Camiade, les Duignau y travaillèrent cornes nues les Gloriata, les Tremoulette, les Mélanie, les Souris, bêtes nerveuses, ardentes, combattives qui n'avaient dans leurs veines que du sang landais. Le public ne comprit point le travail de ces hommes mais Gloriata se montra si fougueuse qu'on la débaptisa, et que de retour en Gascogne elle courut depuis sous le nom évocateur de Parisienne.*

Dans son *Histoire de la Corrida en France*, Paco Tolosa confirme tout cela et écrit : *Avant 1889 aucun imprésario n'avait obtenu des pouvoirs publics, fût-ce au prix d'une édulcoration du spectacle, l'autorisation de construire à Paris une arène fixe et d'y présenter des corridas acceptables. Des toreros espagnols s'étaient bien produits en 1865, en 1884 à l'Hippodrome (place Clichy) dans des parodies; des écarteurs landais, des toréadors provençaux y avaient donné les années suivantes quelques représentations. La chose n'était pas allée plus loin.* Cet hippodrome de Clichy n'a bien sûr rien à voir avec celui de l'Étoile dont il a été question dans le précédent chapitre mais apparemment Lafront confond les hippodromes car celui de Clichy sera postérieur (1899).

Cette intransigeance des autorités permet pourtant aux Parisiens d'assister à un spectacle surréaliste dont la relation vaut son pesant d'or. L'aventure est cocasse et peu banale. La région de Murcie, en Espagne, subit au cours de l'automne 1879 de terribles inondations. La solidarité se met en place, à travers œuvres de bienfaisance et collectes diverses. A Paris, le monde des arts et de la littérature se sent concerné par l'édition d'une revue de luxe *Paris-Murcia* où vont s'impliquer peintres et écrivains français et espagnols. Le 16 novembre une corrida est donnée à Madrid au profit des sinistrés. On veut l'équivalent à Paris ! Mais la loi s'y oppose et la corrida prévue au départ se voit amputée de la mort, du tiers des piques, et même des cornes nues. Bref la course projetée, comme une peau de chagrin se voit rétrécie... au *paseo*, le défilé de présentation des toreros. Plus que tenace, pour ne pas dire entêté, le promoteur de la course fait venir, uniquement pour défiler sous les lumières de l'hippodrome, les quatre *cuadrillas* complètes suivantes et vous verrez qu'il y a du beau monde : d'abord les matadors Gonzalo Mora, Antonio Carmona *Gordito* (très connu), Rafael Molina *Lagartijo* (une des grandes figures de la

tauromachie du XIX<sup>e</sup> siècle, née à Cordoue) et Àngel Pastor. En sus, sera présent le *media espada* (la demi-épée) Diego Prieto *Cuatrodedos*.

Tous sont des vedettes plus ou moins âgées et certains ont pris part à Madrid les 1<sup>er</sup> et 2 décembre précédents aux *corridos reales* données à l'occasion des noces du roi Alphonse XII et de l'archiduchesse Marie-Christine. Chez les *banderilleros* viendront aussi : *El Cabo*, Ramón López, *El Toledano*, *Primito*, *Bienvenida* (Manuel Mejías Luján fondateur de la célèbre dynastie de grands toreros de Madrid), Isidro Rivero, Mariano Antón, José Gómez (frère du matador Fernando *El Gallo* et oncle des plus que célèbres Rafael *El Gallo*, le divin chauve, et Gallito alias *Joselito* vraisemblablement le plus grand torero de l'histoire), Juan Molina, Villaviciosa, Ojeda, Remigio Frutos, Cosme Gonzales et Francisco Molina. Du beau monde encore. Idem chez les picadors où figurent Gaceta, *El Sastre*, Pinto, *Llavero*, José (célèbre) et Manuel Calderón, *Colita* et un autre « grand », *Agijetas*.

Le 18 décembre, en nocturne, tout ce monde se présenta donc à la porte des *cuadrillas* de l'hippodrome. On avait un peu étoffé la représentation, qui, rappelons-le, va se limiter au *paseillo* ! Pour faire durer un peu la « promenade », le défilé, on avait ajouté quelques fanfares et une section de la *Guardia Civil*. La partie proprement... taurine de cette corrida sans... taureaux, débuta avec l'apparition en piste des *alguaziles* des arènes de Madrid dont le célèbre inspecteur Rivas. Les quatre maestros suivaient, frigorifiés (dit la chronique) mais détendus. Jamais un *paseo* ne s'était déroulé par un froid si polaire (approchant les -10°) et avec aussi peu d'appréhension. La foule des subalternes à pied et à cheval, *rigolait sous cape, heureuse de sa bonne fortune et de ce Paris prodigue, ou rouspétait en tapant du pied, maudissant le gel et cette ville pourrie dont les habitants devaient être bien mécréants pour avoir été désbérités à ce point par le Ciel !* comme l'écrit Marc Thorel dans la revue *Toros* du 1<sup>er</sup> février 1976. Ce *paseo* au son du très connu *Pan y Toros* réchauffa à peine les participants, mais on le donna une seconde fois, tellement l'ovation du public fut délirante. Un bis comme à l'opéra.

Cette incroyable nocturne (Edison avait inventé l'année précédente la première lampe à incandescence) brillamment éclairée à l'électricité, imprima pour longtemps sa trace dans le souvenir des participants. Il y eut, bien sûr, force festivités annexes et les toreros firent des affaires d'or. On dit qu'ils vendirent les costumes, même ceux de *campo*, pour acheter des manteaux de fourrure et des bottes. La nourriture et le confort, les réceptions et les cadeaux, les femmes (il y eut quelques scandales et de nombreuses amours éphémères) alimentèrent les palabres et *tertulias* de retour au pays. Interrogé par le matador *Currito* amusé par cette aventure nordique, Ricardo Verdute *Primito* faisant étalage de sa culture météorologique répondit avec son accent sévillan du quartier populaire et torero de San Bernardo : « ¡ Na, maestro...na ! ¡ Mas frío que en Roma ! » (Rien, maestro... rien ! Il faisait plus froid qu'à Rome ! ». Le même eut aussi un raccourci saisissant de la cuisine française : « Mantequilla y poma ... ! » (« Beurre et Pommard »). La température extrêmement basse perturba les Andalous. Beaucoup ne mirent pas le nez dehors, sauf pour le burlesque et double *paseo*. Ils restèrent dans les chambres et salles de café, autour des poêles. Les frères Molina (*Lagartijo* le grand et ses *banderilleros*) et le picador José Calderón ne bougèrent pas de la cheminée. *Gordito* fut l'invité de Léon Gambetta, figure politique de l'époque qui lui offrit une boîte à cigares en argent. *Cuatrodedos* (« Quatre doigts ») comme l'ajoute plaisamment Marc Thorel aurait mérité plutôt l'*apodo* (le

surnom) de « Mains percées » tant les notes de frais qu'il laissa à *La flamenca* furent importantes.

Les commentaires de l'événement par les grandes plumes espagnoles sont variés. Le plus curieux est celui de l'académicien José María de Cossío dont l'œuvre monumentale, enrichie après sa mort à douze tomes, *Los Toros*, rappelle la course comme si elle avait eu lieu normalement...

Parmi ces grandes figures de la tauromachie venues à Paris en... touristes, il en manquait une de grande dimension, dont la personnalité a éclairé le *toreo* du XIX<sup>e</sup> siècle, j'ai nommé Salvador Sánchez *Frascuero* qui fut l'alter ego du surnommé Rafael Molina *Lagartijo*. Ce *Frascuero* qu'on surnommait *El Negro* tant sa couleur de peau était brune, fut un modèle de vaillance et d'arrogance *torera*. Diminué physiquement et à la fin de sa carrière, il viendra à Paris dans les arènes de la rue Pergolèse et à deux reprises, mais nous n'en sommes pas encore à cette époque de la tauromachie parisienne, son âge d'or. *Frascuero* natif de Churriana, un *pueblo* de la région de Grenade, vint antérieurement à Paris, au sommet de sa carrière et de sa forme physique, pour un séjour plein d'inconnues mais relevant, nous l'allons voir encore, plus d'une escapade ou d'une parenthèse touristique que pleinement tauromachique. Marc Thorel qui s'est impliqué dans de nombreuses recherches sur la tauromachie en France au XIX<sup>e</sup> siècle nous sera encore d'un grand secours. Nous sommes en 1884, et le maestro débarque à la gare d'Orléans, sans penser le moins du monde à Jeanne d'Arc qui jadis délivra la ville. C'est le matin et le matador vient d'arriver par le train de Bordeaux, devant *une avalanche de curieux qui pouvait bien dépasser trois mille âmes*. Il est arrogant et superbe et affiche toute l'ostentation des toreros de l'époque qui le sont, comme le dira plaisamment l'un d'entre eux – Ricardo Bombita – vers 1900, *deux heures dans l'arène et vingt-deux dans la rue...* Il porte *traje corto* (le costume court à la mode andalouse et *torera*), *sombrero de ala ancha* (chapeau au large bord) à la cordouane, *chaquetilla* (veste courte) d'astrakan, ceinture noire à demi-cachée par le gilet, pantalon de laine fine, rayé de noir et blanc et trois camées ornés d'émeraudes sur la chemise blanche à jabot. Reçu à Paris comme un prince, il est conduit au Grand Hôtel dans une voiture attelée, marquée aux armes de la duchesse de Mouchy. La *cuadrilla* dans laquelle on trouve Paco, le frère du matador, Jerónimo Gómez *Currinche* et le picador Francisco Gutierrez *El Chuchi*, est plus modestement emportée par un fiacre vers l'hôtel de la Terrasse. Le côté balourd et populaire des *peones* et leur étonnement, tranchent avec le côté seigneurial et aristocratique de *Frascuero* qui à la différence de *Lagartijo* classé chez les Libéraux, n'hésitera jamais à afficher des convictions conservatrices et monarchistes. La *cuadrilla* se bouscule sur le quai de la gare, embarrassée par les malles, les malles, capes et épées. Elle se perd dans ce pays étrange. *Donde esta Paris ?* (Où est Paris ?) s'inquiète plusieurs fois *Currinche*.

Cette visite du maestro est un petit événement mondain, car la presse a publié l'écho suivant : *L'illustre Frascuero, torero espagnol, sortira à quatre heures précises du Grand Hôtel où il loge et se promènera à cheval sur les Champs Elysées, vers la grande cascade du Bois de Boulogne*. Quatre heures « précises » pour un Espagnol, qui plus est Andalou et au XIX<sup>e</sup> siècle, il n'est pas certain que l'horaire ait été respecté. Peu importe, car le cheval du maître vaut à lui seul le déplacement. Il a fait lui aussi le voyage du fin fond de l'Espagne. C'est un grand cheval bai, favori de Salvador. Son harnachement est incrusté de motifs d'argent, sa longue queue est peignée jusqu'aux sabots, et à sa crinière tressée se mêlent des rubans de soie assortis à la veste grenat brodée d'or du superbe cavalier.

Imaginez ce *Frascuélo* qui dut en rajouter dans la morgue et la *planta torera* pour éclabousser de son orgueil les autochtones, en pareil équipage. Toute une époque. Les curieux et les passants, bourgeois et prolétaires doivent être étonnés. Ils vivent assurément sur une autre planète. On imagine bien le matador au pied de l'Arc de Triomphe en ce 8 mai 1884, et en majesté. La corrida est prévue pour le lendemain. Elle est d'ailleurs organisée par la Société de Charité Maternelle. Encore une œuvre de bienfaisance.

Aucune trace d'elle pourtant, y compris dans *Le Figaro Littéraire* du 10 mai qui publie, en ces temps hostiles à la corrida, une intéressante défense de la course de taureaux. On y rajoute même une lettre de Frédéric Mistral, notre grand poète provençal de Maillane, déjà publiée dans l'*Armana Prouvençau*, faisant parler nos taureaux de Camargue (*nosti bioù*) pour plaider la cause des traditions taurines. L'hippodrome est prêt pour l'événement et les taureaux du Duc (de Veragua évidemment, descendant de Christophe Colomb) sont là et frémissent dans le toril. Mais nous sommes à Paris et on s'agite dans les ministères et autres administrations. La course est annulée sans autre forme de procès et sans aucune explication. Nous sommes en 1884. L'année en question est décisive pour les taureaux en France. En juin, à la suite du scandale des novilladas sans picadors données les 1<sup>er</sup> et 8 dudit mois à Nîmes, les journaux se déchaînent et une vaste campagne conduit à l'interdiction des corridas sur tout le territoire de notre Gaule, par un ministre de l'Intérieur « nordique » (il était breton) et anti-taurin, Waldeck-Rousseau.

Cette autre corrida « parisienne » qui n'eut pas lieu, elle non plus, avait été annoncée à Madrid même. Nous en retrouvons la trace espagnole grâce à un Français qui vivait à Madrid, *calle del Correo*. L'homme nommé Charles-Auguste Normand est un célibataire. Il assiste le 13 avril 1884 à une corrida dans la *Villa y Corte* dont on a retrouvé le billet, accompagné d'un exemplaire du *Programa Taurino* qu'il se procure le même jour. Oh ! Stupeur ! Ce programme annonce en ces termes la course de Paris dont vous connaissez le destin : *La célébration de la corrida que l'on annonce à l'Hippodrome de Paris est quasiment une réalité. On y travaillera huit toros emboulés, de l'élevage du Duc, qui seront piqués et banderillés mais la mort sera simulée. Les banderilles seront ornées de rubans, de fleurs, de plumes et de chinoiseries. Elles seront garnies aussi d'oiseaux, de banderoles et de drapeaux aux couleurs de toutes les nations d'Europe. Feront le paseo, outre quatre alguazils, Frascuelo, son frère Paco, Valentín, dix banderilleros, cinq picadors, douze monosabios, deux trains de mules et le personnel afférent. Les banderilleros sont Pablo Herraiz, Regaterín, Ostión, Joseito, Eusebio Martínez, Torneros, Pescadero, Bienvenida, Primito et Ramon Lopez ; et les picadors : Francisco Calderón, Cirilo Martín, Agujetas, El Chuchi et El Naranjero. Le señor Mirete se trouve à Paris depuis plusieurs jours déjà, afin de préparer l'Hippodrome et de diriger la construction des torils. On s'active dans la capitale de la République voisine pour que la mise à mort soit effective et non feinte.*

Le señor Mirete n'est pas le seul Espagnol à Paris. Le périodique taurin *La Nueva Lidia*, comme bien d'autres, diffuse la nouvelle de cette course française et y dépêche en outre un envoyé spécial pour suivre les exploits du maestro *Frascuélo* chez les Gaulois.

Tout ça pour rien, sauf le plaisir de vous le conter. *¡Que pena !*

Trois ans plus tard, en 1887, eurent lieu à Paris des « Fêtes du Soleil », comprenant à l'Hippodrome, des courses hispano-françaises mettant en compétition vingt et un toreros dont les meilleurs furent Joseph Malfait *Marin I<sup>er</sup>* né à Bègles et Étienne Boudin *Pouly* le premier de la dynastie du Pays d'Arles,

dont un des petits-fils, Pierre, sera le premier matador de toros français d'importance et le directeur des arènes d'Arles, entre autres. *Pouly* se voit décerner, lors de ces fêtes une médaille d'or, un diplôme d'honneur et une écharpe brodée.

Lors d'une conférence donnée à Paris le 11 juin 1890 par Marie Huot, au nom de la Ligue contre la vivisection, où elle assimile la corrida à *une vivisection publique*, la *señorita* rappelle une grande fête organisée le dimanche 16 janvier 1887 à l'hippodrome de l'Alma au bénéfice des inondés du Midi. Le clou du spectacle, affirme-t-elle est une course de taureaux avec écarteurs nîmois et landais, et le raseteur le *Pouly* de Beaucaire qui *inventa en 1880 le quadrille* : sauts, passes, pose de cocardes et simulacre de mise à mort. Ladite course est un succès considérable se plaint la *pasionaria* protectarde *vu que c'était du fruit défendu et que c'était la première fois qu'on pouvait offrir ce régal aux Parisiens*. On ne s'embarrasse guère des dates ni de la chronologie chez les « antis ». La demoiselle attaque même vivement nos amis d'outre-Pyrénées. Voyez plutôt : *Cette satisfaction (les corridas) leur a été accordée par le Cabinet Constans, ici en plein Paris, aux portes de l'Exposition, devenue la sentine où les sujets d'Isabelle la Catholique et du uhlan Alphonse XII, mort il y a trois ans de pourriture congénitale, ont vomi leur déjections... Après le lupanar, l'abattoir ; après la danse du ventre au Champs-de-Mars, la danse des tripes au Bois de Boulogne.*

La *Revue de la Révolution* dans le Tome 9 de l'année 1887 ira tout de même moins fort dans le réquisitoire : *Où les Espagnols voient une noble arène, nous n'avons jamais pu nous figurer autre chose qu'un vaste charnier... Il n'y a aucune comparaison à établir entre les combats de taureaux et les courses qui viennent d'avoir lieu à Paris. Ces dernières ne sont en réalité qu'une pâle copie, atténuée, arrangée pour les besoins de la cause, adaptée en quelque sorte à nos goûts, ne pouvant offrir qu'une faible idée de la Corrida de Toros.*

Dans le n°4 de la *Gazette de l'U.B.T.F.*, Diego Ruiz Morales signe un article fort intéressant intitulé *Commentaires espagnols autour des courses landaises et provençales à Paris en 1887*. L'auteur met en lumière un curieux article publié dans la *Ilustración Española y Americana* n° 5 du 8 février 1887 sous la plume d'un mystérieux « M.B ». L'homme rappelle que le gouvernement français a refusé l'autorisation « avec sagesse » d'organiser à l'hippodrome une quatrième course de taureaux, cette fois « au profit » des toreros landais et provençaux *ayant participé aux trois pseudo-corridas qui eurent lieu dans ce cirque, au bénéfice des inondés du Midi avec de bons résultats au plan économique*. Le papier se poursuit sur l'appréciation de la qualité du spectacle. Le susnommé n'y va pas de main morte et écrit *nous avons été victimes d'une véritable mystification et plus loin les taureaux qui nous ont été présentés étaient des moutons ou des ânes. Telle est la vérité sur les taureaux à Paris. On doit beaucoup en rabattre des louanges que font les journaux ; les corridas effectuées ici pourraient être comparées à une mauvaise novillada d'Espagne, sans le moindre intérêt ; car c'est toujours la même chose qui se répète et ce que font les toreros n'importe quel acrobate le ferait*. M.B. continue le réquisitoire et conteste à Étienne Boudin alias *Pouly* le titre ronflant de « premier toréador français », dont il décrit la *lidia jusqu'au point de s'agenouiller devant son adversaire vaincu, soit que, assis sur une chaise, il lui plante une paire de banderilles avec une habileté prodigieuse, soit qu'il colle sur le front de l'animal des cocardes ornées de rubans pour les enlever quelques secondes plus tard*. Puis il y a Joseph Marin « premier toréador landais » et Paul Daverat *perfectionneur du saut créé par Joachim de Saint-Sever*. M.B s'en prend maintenant à la moustache de nos toreros français (*on voit que la moustache possède beaucoup d'importance pour les toreros français*). Diego Ruiz Morales



vient au secours de nos nationaux en rappelant que les noms ci-dessus sont cités de façon élogieuse dans la *Tauromaquia de Guerrita* qui sera nous le verrons plus loin le dernier grand torero du XIX<sup>e</sup> siècle. Quant à la moustache qui ne plaisait pas aux Espagnols si elle était portée par un torero, il suffira de rappeler que le Français *Félix Robert*, un Landais moustachu, devra la sacrifier au ciseau d'un barbier espagnol pour pouvoir toréer à Madrid. Dans son article Diego Ruiz Morales rappelle la conclusion de M.B. à travers la vision *so british* d'un dénommé de Blowitz, un Anglais correspondant du *Times* suivant lequel le spectacle national des Espagnols *est le modèle le plus achevé qu'on puisse voir de la lâcheté de l'homme*. Pour être un bon torero pas besoin de courage, seules suffisent de bonnes jambes. Il serait agréable pour nous de lire la vision que ce brillant citoyen de la « perfide Albion » a de la chasse au renard par quelques dizaines de cavaliers armés jusqu'aux dents dans son vert et pluvieux pays. Mais ça c'est une autre histoire, d'ailleurs les « Grands Bretons » n'ont-ils pas récemment aboli la chasse à courre. Décidément Rome n'est plus dans Rome.

## CHAPITRE VI PETITE PARENTHÈSE À PROPOS DES HIPPO- DROMES

Comme nous l'avons évoqué précédemment, Paris se vit doter d'hippodromes entre les années 1845 et 1907. Il nous semble donc opportun d'en rappeler brièvement l'existence. Il convient, avant tout de préciser que l'hippodrome n'était pas alors, ce que son étymologie d'origine grecque et sa destination classique en ont fait, à savoir un lieu spécifique prévu pour les courses de chevaux ou de chars. Un hippodrome était à l'époque une sorte de cirque où se donnaient surtout des spectacles principalement équestres. Le premier, le plus ancien, l'hippodrome de l'Étoile sera inauguré le 4 juillet 1845. Il est entièrement en bois et le 27 juillet 1846, à 3 heures du matin, il sera partiellement détruit par un incendie. Sa remise en état durera trois semaines et on pourra y donner des spectacles jusqu'en 1855, année de sa démolition. Un décret impérial du 13 août 1854 portant aménagement de la place de l'Étoile, était, en effet, venu imposer la destruction de toutes les constructions de la Barrière que nous avons mentionnée à propos de la place du Combat. Ce texte réglementaire du pouvoir visait les cafés, les guinguettes où se donnaient des bals et bien sûr l'hippodrome.

Mais la popularité de l'hippodrome de l'Étoile disparu était telle qu'un autre va être bientôt élevé, non loin de là, au lieu actuel de la rue de Sontay. Il a pour nom hippodrome de la place Dauphine ou hippodrome de la Plaine de Passy. Il est l'œuvre de Gabriel Davioud l'architecte qui réalisera l'ancien palais du Trocadéro. Il est inauguré le 10 juin 1856 avec la pantomime *Ivanhoe*. De forme ovale et tout en bois, il offre une piste gazonnée de 108 m de longueur et 104 m de largeur. Il peut contenir 15 000 personnes et va lui-même périr dans les flammes la nuit du 28 septembre 1869.

Le désastre de Sedan, la défaite de 1870 et les événements qui s'ensuivent sont évidemment peu favorables aux spectacles et frivolités. L'endroit est donc transformé en dépôt de boues et autres immondices pendant le siège de Paris par les Prussiens, de sinistre mémoire.

En 1875, on construit un troisième hippodrome, au bas de l'avenue Marceau sur des terrains appartenant au Marquis de Pommereu d'Aligre. Aucune représentation n'y est autorisée pour des raisons de sécurité. L'édifice est donc détruit et reconstruit et son inauguration a lieu le 9 juin 1877 sous le nom d'hippodrome de l'Alma ou hippodrome de Paris. Le bâtiment de pierre et de fer pourra accueillir 6 000 spectateurs jusqu'en 1892, car le propriétaire du terrain va refuser le renouvellement du bail qui permettait l'édification et l'exploitation dudit hippodrome.

Les actionnaires de la société en commandite de l'hippodrome fondée par acte notarié du 17 mai 1856 décident alors de s'intéresser aux vestiges du Palais des Beaux Arts né lors de l'Exposition universelle de 1889. L'hippodrome dit du Champ-de-Mars va donc ouvrir ses portes, avenue Rapp, en juillet 1894. La vie de ce nouveau cirque, malgré son succès, sera elle aussi éphémère. Il sera fermé pour permettre les travaux liés à une autre Exposition universelle, celle de 1900.

Mais les actionnaires de la société de l'hippodrome ne se découragent pas et profitant de cette Exposition universelle, cherchent et trouvent un autre lieu favorable à leurs ambitions. Il s'agit d'un terrain situé à proximité de la place de Clichy, précisément à l'angle de la rue Caulaincourt et de la rue Forest. On s'éloigne des bords de la Seine. Rapidement, car le temps presse, nous sommes en 1899, on bâtit sous la direction des architectes Cambon, Galeron et Duray, un somptueux hippodrome baptisé par certains hippodrome de Montmartre mais plus connu sous le nom d'hippodrome de la place de Clichy. Inauguré le 18 mai 1900, il peut contenir 5 000 spectateurs (certaines sources prétendent 8 000). De style Rococo ou plutôt Art nouveau, il va accueillir des spectacles de cirque, de pantomime, de football et même de combat naval, de naumachie à l'antique, sous son immense charpente métallique. A partir de 1907 on va même y donner des projections cinématographiques et Léon Gaumont en fait l'acquisition en 1911. Il sera entièrement reconstruit pour devenir le « Gaumont Palace ».

Ainsi s'achève l'histoire des cinq hippodromes successifs de la capitale.

## CHAPITRE VII

### 1889 UNE ANNÉE ....CAPITALE.

L'année 1889 est celle de l'Exposition universelle. C'est un événement extraordinaire à vocation internationale. Il a donc lieu à Paris et va durer du 6 mai au 31 octobre. Il est le dixième du genre et va célébrer cette année-là le centenaire de la Révolution de 1789 en la ville même où elle a vu le jour. L'Exposition universelle de 1889 reste dans la mémoire collective de la planète comme celle de la construction de la Tour Eiffel sur le Champ-de-Mars. Ce monstre de métal est depuis lors et à travers le monde l'emblème de la Ville Lumière.

Comme nous l'allons voir, ce grand moment populaire et international va être propice à l'organisation de courses de taureaux à Paris. Vont naître, avec des fortunes diverses, rien moins que quatre arènes sur lesquelles nous allons revenir et même nous attarder sur la dernière, la plus célèbre de toutes. Comme l'écrit *Paco Tolosa* : *L'affluence attendue de visiteurs à l'exposition universelle qui se préparait, offrait aux organisateurs de courses de taureaux des perspectives très favorables. Elles furent mises à profit. En Espagne, en France, des sociétés se constituèrent dans le dessein de construire des cirques appropriés et d'y donner des corridas.* Parmi les diverses arènes construites alors – une demi-douzaine – la moitié ferma au bout d'un mois très décevant d'exploitation. Quatre sont cependant à considérer :

– Il y a d'abord les « Arènes Parisiennes » du quai de Billy. Elles présentaient tous les jeudis et dimanches des « courses aux taureaux ». Édifiées au bord de la Seine 24 quai de Billy, c'est-à-dire sur ce qui sera plus tard l'avenue de New York, elles se spécialisèrent dans la course landaise et la course provençale, les deux disciplines ayant donné naissance à une nouvelle forme de tauromachie « la course hispano-française », basée sur l'écart, le saut et le raset méridionaux, auxquels se mêlaient la *suerte* des banderilles, le jeu de la cape et de la muleta, certes limité, et le simulacre de l'estocade car la *suerte* suprême – la mise à mort – demeure interdite. Ces « Arènes Parisiennes » dirigées par Adolphe Senne disparaissent très vite, un jugement du 30 décembre 1889

prononçant une faillite que d'aucuns qualifieront « d'excusable ».

– Nous trouvons ensuite, tout aussi éphémère, un autre cirque dénommé la *Gran Plaza de toros*. Il est situé 31 boulevard Delessert et est dirigé par Gustave Heuberger. Sa faillite est prononcée le 28 mars 1890... Apparemment la presse du temps ne s'est pas préoccupée de cette arène car aucune trace des spectacles, sans doute mineurs et médiocres, qui y furent donnés n'a été retrouvée.

– La troisième arène est celle dite *Plaza de toros de l'Exposition*. Son nom plein d'opportunisme ne lui évitera pas une vie très brève. Elle est construite pour le compte de la société espagnole Mariano Hernando y Cia, et autorisée par décision ministérielle du 24 avril 1889, sous la direction de l'architecte espagnol de Hellín, Justo Millán, sur des plans établis par Edmond Bequet. Le terrain qui va recevoir l'édifice se situe près du Champ-de-Mars, dans un quadrilatère formé de nos jours par l'avenue de Suffren et les rues Desaix, de la Fédération et Jean Rey. La bâtisse est édifée en vingt-huit jours entre le 28 mai et le 24 juin 1889. Elle est toute en bois et sa capacité est de 14 000 places pour seize rangées de gradins découverts et une galerie de loges. Le promoteur ne s'est pas embarrassé de formalités préalables car le permis de construire n'est déposé que le 25 mai. La décision ministérielle qui a autorisé le projet a bien précisé que les courses de taureaux devaient être *sans effusion de sang, ni mauvais traitement envers les animaux engagés*. Le rayon de la piste est de 25 m et le rayon « hors tout » du cirque de 44 m (soit un diamètre d'emprise de 88 m) et la hauteur maximale de 16 m. Il s'agit au départ d'une construction provisoire et l'administration va réclamer un plan d'ensemble qui ne lui sera jamais communiqué. Finalement et a posteriori la même administration délivrera un tardif permis de construire le 19 juillet soit presque un mois après l'achèvement des travaux et après même la célébration de la première course, car l'*empresa*, le *señor* Hernando, ne veut pas perdre les recettes potentielles à cause de la présumée lenteur des formalités administratives. La République était alors moins légaliste et tatillonne car le 25 juin est autorisée l'ouverture au public aux conditions suivantes : *Les courses ne devront être qu'un simulacre des véritables courses de taureaux, c'est-à-dire qu'elles consisteront uniquement en exercices d'agilité. Aucune piqure pouvant amener l'effusion du sang ne devra être faite aux animaux. L'usage des banderilles fixées à une hampe et se terminant par des pointes pouvant s'afficher dans la chair de l'animal est interdite*. La première course se donne le 28 juin. Les trois matadors sont bien connus puisqu'il s'agit de Antonio Carmona *El Gordito*, Fernando Gómez *El Gallo* et Juan Ruiz *Lagartija*, assistés bien sûr de leurs *cuadrillas* et de *caballeros en plaza*, ces derniers, les cavaliers, assurant avec les banderilleros la première partie du spectacle. Après un entracte de quinze minutes et un nouveau *paseo* dont le public parisien semble très friand, les trois matadors accomplissent leur prestation et simulent la mise à mort. La nouvelle arène s'est dotée d'un programme ambitieux et digne d'une capitale taurine puisque quatre courses hebdomadaires sont prévues. Mais à la date du 10 août seulement douze ont été données. L'annonce de la treizième paraît durant un mois dans la presse parisienne puis en disparaît le 8 septembre sans que cette treizième course ait eu lieu, semble-t-il. Auguste Lafont en conclut logiquement que l'activité de cette « arène de l'Exposition » a vécu et n'a donc pas excédé six semaines. C'est hélas fort peu pour un travail de construction si remarquable et si rapide. Vont se produire

également sur le sable de cette *plaza* de courte vie les matadors José Lara *Chicorro* et Paco *Frascuelo*.

Le 30 juin, lors de la deuxième corrida, les engagements de départ ne sont pas tenus car les taureaux vont être piqués et banderillés. Il y a donc effusion de sang et de plus des chevaux montés participent au spectacle. Mais c'est à la troisième course que va se dérouler un événement que nous pouvons qualifier d'historique. En présence d'Isabelle II, descendante de Philippe V, protagoniste des guerres dites Carlistes et exilée à Paris où elle abdiquera en 1870 et mourra en 1904, va avoir lieu la mise à mort d'un taureau. Ce sera le seul qu'un matador estoquera publiquement dans la capitale, aussi incroyable que cela puisse paraître. *Le Figaro* du 5 juillet, dans son édition du lendemain de la course, grave dans le marbre et pour la postérité *un grave incident hier aux arènes de la rue de la Fédération*. Voici les faits précis : le taureau avait donc déjà plusieurs banderilles épinglées sur le dos quand de nombreux cris « ¡Matalo ! ¡Matalo ! » (« Tue-le ! Tue-le ! » dans la langue de Cervantes) se font entendre sur les gradins. *Lagartija* (Juan Ruiz dit *Lagartija* 1855-1926), un matador de bonne renommée, né à Murcia et qui toréa même à Montevideo et à la Havane, s'en va au pied de la tribune présidentielle où se trouve *Doña Isabel* pour solliciter l'autorisation de tuer le taureau, après une brève dédicace (*brindis*) à sa Majesté. Il s'agit du second cornu de la corrida. Il porte le fer de l'élevage de Sabino Florès (se situant dans la région d'Albacete) et s'appelle « *Renegado* ». Ayant troqué le bâton – l'épée simulée – contre l'épée véritable, le surnommé *Lagartija* donne quelques passes de muleta et tue ce « Renégat ». La chronique précise : au premier coup d'épée, des protestations se font entendre, le taureau blessé saute dans le *callejon* c'est-à-dire le couloir circulaire qui sépare la piste du premier rang des gradins et où se réfugient les toreros au repos ou en cas de danger. On peut en déduire que la bête est un *manso*, un taureau fuyard et peu combattif. Plusieurs dames se lèvent et fuient le spectacle. Un spectateur s'évanouit même. On l'emporte vers la pharmacie. Entre-temps, le taureau est revenu en piste et *Lagartija* son matador lui assène deux nouvelles estocades. La dernière est mortelle et l'animal succombe enfin. *Vulnerant omnes, ultima necat*. Le public réserve au matador une énorme ovation et les mules emportent la dépouille de *Renegado*. Le commissaire de police présent, un dénommé Gronfier, intervient pour interdire *la continuation du massacre* et dès le lendemain, le préfet prend un arrêté interdisant les corridas jusqu'à nouvel ordre. Pendant quelques jours, la presse s'empare de l'affaire. Adversaires et partisans de la corrida de mort s'invectivent à qui mieux mieux.

Dans son numéro du 14 juillet 1889, le *Gil Blas*, quotidien friand des potins du Tout-Paris, en profite, sous la plume d'Émile Bergerat, pour régler des comptes contre *l'horreur d'agir* (ce n'est pas nouveau...) en matière de gouvernement et conclut ainsi son papier très engagé : *Aussi les grands hommes de ce monde sont-ils ceux qui provoquent et hâtent les solutions des problèmes par des décisions personnelles.....Il nous est né un de ces hommes. Je le salue. Il est d'Espagne. C'est un simple toreador....Gloire au señor Lagartija qui enrichit la France d'une opinion sur quelque chose !* (sic).

L'interdiction est de courte durée. Grâce aux nouvelles promesses de Mariano Hernando, le promoteur-impresario espagnol, l'aventure se poursuit. Une autre course a lieu le 21 juillet avec Manuel Hermosilla et Fernando Gómez *El Gallo qui ne mouillent pas leurs épées*. L'intérêt décroît et la chronique, réaliste,

conclut : *Si l'on ne tue pas, la course est un défilé de costumes. Le drame tourne à l'opéra comique.*

Dans l'indifférence quasi-générale, les arènes « de l'Exposition » ferment donc définitivement. Sur le permis de construire de l'édifice figurera la mention manuscrite qui suit : *Les arènes dont il s'agit ont été construites mais démolies depuis. Le sieur Hernando est parti sans laisser son adresse. Affaire à classer.* De nos jours, l'administration aurait exigé un permis de démolir. Une photographie de la *plaza de toros* en question, avec la Tour Eiffel pour témoin, donne une belle idée d'un cirque qui, avouons-le, ne manquait pas d'allure.

Cette première vraie expérience avait mis en lumière le goût évident d'une partie du public parisien pour la corrida intégrale à la mode espagnole et dans toute sa splendeur. Il fallait donc des conditions nouvelles voire un cadre nouveau pour tenter d'y parvenir.

C'est dans ces conditions que va naître la *Gran plaza de toros* du Bois de Boulogne ou « de la rue Pergolèse ». Soyons objectifs, c'est la seule véritable arène parisienne qui a laissé quelques traces importantes dans l'histoire, pour avoir vécu, pendant quatre ans, un destin assez surprenant et même exceptionnel oserons nous.

Il s'agit incontestablement de l'âge d'or de la corrida à Paris, car tout ce qui se passa, « tauromachiquement » parlant, avant et après, est éclipsé par cette singulière et incroyable aventure. Jugez-en plutôt.

L'idée de la construction d'une nouvelle arène en notre capitale – ce sera la dernière mais pas la moindre – vint de la création en 1888 d'une société dont les membres fondateurs étaient le célèbre matador espagnol, d'origine italo-basque, Luis Mazzantini y Eguia, l'organisateur de spectacles parisiens Joseph Oller (inventeur entre autres du Moulin Rouge et de l'Olympia), certains éleveurs de taureaux de combat dont le très illustre duc de Veragua qui en sera le président mais aussi Antonio Hernandez, le comte de La Patilla ou le comte del Villar et en sus quelques courageux investisseurs. L'idée de ce projet pharaonique, ainsi que nous l'allons voir, serait née d'une boutade du maestro Mazzantini à l'endroit de Joseph Oller. Le matador d'Elgoibar qu'on surnommait plus tard *El señorito loco* (« Le petit monsieur fou ») aurait en effet, déclaré : *Avec un homme tel que vous, je me sentirais capable de passionner les Parisiens pour les courses de taureaux, au point de doter cette capitale d'une arène deux fois plus grande que celle de Séville.* Exagération méridionale d'un homme du... nord de l'Espagne ou comme l'eut dit Pagnol « fantasmagorie de jobastre ! ». Eh bien ! Non ! Les propos de Don Luis, torero de forte personnalité, amateur d'opéra et de champagne et qui portait le frac, furent pris au sérieux et une réunion se tint à Barcelone au printemps 1888 pour traiter de l'affaire. La société nouvellement créée va obtenir du gouvernement français l'autorisation d'organiser des corridas pendant quatre ans, restons prudents !, avec les restrictions habituelles touchant à la protection des chevaux et des hommes et l'interdiction de mettre les taureaux à mort.

Le terrain élu pour la nouvelle et très grande arène de Paris jouxte la rue Pergolèse et ce qui sera plus tard le boulevard de l'Amiral Bruix. La plaza est précisément édifiée au n° 60 de la rue Pergolèse. Le terrain d'assiette est délimité par cette rue, par le boulevard de Lannes (plus tard boulevard Marbeau), par un chemin de ceinture, enfin par ce qu'on appelle à l'époque la Villa Saïd. Ces arènes de la rue Pergolèse seront un vrai monument, avec couverture amovible, pouvant contenir 22 000 spectateurs, c'est-à-dire

presqu'autant que l'actuelle *plaza monumental de las Ventas* à Madrid et plus que tout autre arène de l'époque. L'ensemble va être doté d'équipements qui assureront en outre un confort inconnu jusque-là même en Espagne, pourtant pays de la corrida.

Pendant les dernières semaines de la construction du cirque, la publicité est énorme. Tous les jours, la curiosité des Parisiens est aiguisée par une annonce donnant dans le sensationnel. Le 14 juillet 1889, la presse de la capitale annonce la venue dans l'arène du Bois de Boulogne des plus grandes vedettes du toreo : *Lagartijo* (à ne pas confondre avec *Lagartija* susnommé) et *Frascuolo*, deux monuments historiques, protagonistes de ce que d'aucuns considèrent, sans doute à juste titre, comme le premier âge d'or de la tauromachie espagnole. On annonce aussi Mazzantini bien sûr, mais aussi *Cara-Ancha* et *Guerrita*. Ce dernier sera la figure notoire et écrasante de la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle, le véritable monarque autoritaire du toreo de cette fin de siècle, celui que nos grands-pères aficionados évoquaient avec la ferveur de leurs propres ascendants qui l'avaient connu. Paco Tolosa raconte qu'on apprend le 18 juillet *qu'étaient arrivés par la gare des Batignolles : 50 taureaux, 20 bœufs dressés, 40 chevaux et mulets et un personnel de service composé de 200 personnes. Une troupe propre à reléguer dans l'ombre celle du Colonel Cody, alias « Buffalo Bill, qui avec ses chevaux et ses cow-boys s'était installée depuis le 19 mai, entre la Porte Maillot et la Porte Champerret. Le Figaro va même écrire la veille de l'inauguration et sans doute sans exagération : Il n'y a pas dans toute l'Espagne une plaza de toros qui, par ses dimensions colossales, évoque mieux l'idée des plus beaux cirques romains.*

C'était une véritable *plaza monumental* avant l'heure, car l'Espagne, c'est un fait irréfutable, *tierra madre y maestra de la tauromaquia*, n'en possédait pas alors de pareille en ce temps-là. Il faudra attendre José Gómez Ortega *Gallito* alias *Joselito* le grand matador de Gelves pour avoir l'idée et la réalisation de pareils cirques. Le maestro en question, sans doute le maître des maîtres de l'histoire taurine (1895-1920), sera, en effet, l'inspirateur de la *Monumental* de Barcelone (récemment fermée et dont la prochaine vocation serait, dit-on, la destruction aux fins encore inconnues, certains parlent d'une grande mosquée), de celle éphémère et peu connue de Séville dont il fut lui-même le promoteur et qui concurrencera un temps l'historique *Maestranza* et bien sûr de celle de Madrid (*Las Ventas del Espíritu Santo*) qu'il ne verra pas à cause de la *cornada* mortelle qu'il va subir à Talavera de la Reina le 16 mai 1920 du taureau *Bailador* de la Veuve Ortega. Madrid demeure la Mecque incontestée de la tauromachie mondiale malgré l'immense cirque de la *Monumental* de Mexico aux dimensions exceptionnelles (presque 50 000 places).

Pour en revenir à la plaza de toros qui nous occupe, il convient de rappeler des faits impressionnants. L'édifice va exiger, pour sa construction, le concours de 800 ouvriers. La superficie couverte par l'ensemble, ce qu'on appellerait aujourd'hui la superficie hors œuvre brute, sera de 7 800 m<sup>2</sup>. Le cirque, révolutionnaire donc pour l'époque et pour une ville peu ou pas taurine de tradition, va reposer sur de larges assises de pierre. Construit en briques, charpenté en fer, il aura la forme, vu de l'intérieur, d'un polygone régulier de 30 côtés d'une largeur de 10 m chacun, percé de 30 portes et d'autant d'ouvertures élégantes en forme d'arcades à chaque étage. La hauteur du monument sera de 22 m et l'aménagement intérieur sera très soigné. La piste (le *ruedo*) aura 56 m de diamètre. Ce qu'on appelle de nos jours les *tendidos*, les gradins bas, consisteront en onze rangs de fauteuils. Il y aura en sus 116 loges et une loge d'honneur. Au premier étage, une galerie dotée de neuf rangées



de fauteuils. Au deuxième étage, le premier rang se présentera sous forme de balcon (*palco*). Avec à l'arrière onze files de gradins. La toiture mobile comme celles des actuelles arènes (rénovées) de Saragosse ou ultramodernes (et fermées...) de Saint-Sébastien permettra le déroulement des spectacles soit à ciel ouvert soit sous les feux des arcs électriques. Ce grand cirque possèdera enfin, nous l'avons dit, une capacité de 22 000 places. C'est impressionnant même pour un connaisseur de notre temps. Quelle arène ! Et quel confort inusité proche d'une salle de théâtre ! En 1890, un an plus tard, les travaux de la coupole du monument sont achevés. Cette coupole sera même couronnée d'une élégante lanterne.

Les dépendances ne sont pas négligées. On va même construire une sorte de musée taurin sous forme d'une *exposition centennale de la tauromachie*, avec costumes et instruments divers de la fête taurine et souvenirs des héros et des victimes de la *lidia*. On a également prévu de larges *patios*, de grandes écuries de 40 stalles, six corrals de 10 m<sup>2</sup> chacun clôturés de murs épais et hauts de 2 m, couronnés de galeries de bois ajouré permettant au public de venir admirer les taureaux avant le combat. L'ingénieur Comboul et l'architecte Laborde ont dressé les plans avec le concours de Botrel et Malençon, architectes eux aussi, pour les dépendances. Le permis de construire porte la date du 13 juillet 1889.

Pendant une semaine avant les corridas, le Tout-Paris va se presser pour visiter cet édifice aussi exotique que curieux dont on dit qu'il a coûté environ un million et demi de francs de l'époque.

Mais qui était donc ce Pergolèse qui va donner son nom à cette « Grande Plaza de Toros du Bois de Boulogne » ? L'homme, un Italien, né à Ilsi dans la province d'Ancône, en 1710, s'appelait Giovanni Battista Pergolesi. Il mourra très jeune de la tuberculose à Pouzzoles (Pozzuoli), près de Naples en 1736. Il est un compositeur connu et même un maître de l'École napolitaine. Il aura le temps de composer l'opéra *La Servante Maîtresse* qui demeure son œuvre la plus connue. Pour les amateurs de la chose taurine, son nom est donc lié, *ad vitam aeternam*, à celui de la rue qui desservait les arènes qui nous occupent.

L'inauguration tant attendue, qui avait été autorisée dès le 22 mars 1889 en Conseil des ministres, va avoir lieu le samedi 10 août à 15 heures. On raconte qu'en matinée, les Parisiens mais aussi les touristes et les étrangers avaient fait la queue devant le bureau de location situé boulevard des Capucines. L'après-midi, le succès est si grand qu'il va déborder les organisateurs. Rien n'a été négligé pour que la présentation du premier spectacle marque à jamais les esprits et soit inoubliable par sa pompe digne de la grandeur des lieux. Le défilé de présentation va être réglé suivant l'ordonnance qui a cours en Espagne à l'occasion des fastueuses corridas royales. L'orchestre dirigé par Adolphe Sax (inventeur avec son père Charles-Joseph Sax du saxophone) attaque la *Marcha Real* (la Marche Royale), une des plus vieilles marches militaires européennes, hymne actuel de l'Espagne du roi Juan Carlos et maintenant de son fils Felipe VI. L'imposant et solennel cortège fait son entrée pour le *paseillo* (la « petite promenade » au sens littéral). Il est superbe. Un peloton de soldats de la Garde ouvre la marche. Puis défilent derrière eux les trompettes et les *timbaleros* (timbaliers) à cheval, douze *alguaziles* à pied habillés du classique costume noir du temps de Philippe IV et quatre *alguaziles* à cheval. Enfin les *cuadrillas* des toreros. Banderilleros et *chulos* précèdent un somptueux carrosse tiré par quatre chevaux splendidement harnachés dans

lequel sont assis les *caballeros en plaza* ; les chevaux du carrosse sont tenus par la bride par des piqueurs en livrée. Il en va de même des montures luxueuses des *caballeros*. Derrière eux ce sont les picadors juchés sur leurs chevaux. En queue du défilé nous trouvons les *areneros* (gens de service) et le train d'*arrastre* composé de mules empanachées et harnachées de grelots, censées traîner hors de l'arène le taureau mort. Ce train d'*arrastre* n'est bien sûr là que pour la décoration car la mise à mort demeure rigoureusement interdite. La délibération du Conseil des ministres et l'autorisation du ministre Castans lui-même l'ont bien rappelé : les courses auront valablement lieu *avec tout le splendide appareil d'usage sauf le sanglant épisode final*. « Les chefs de quadrilles » qui figurent sur l'affiche sont *Currito*, Ángel Pastor, Felipe García et Francisco *Frascuero* (l'aîné). Ils portent le costume traditionnel dit de lumières et sur l'épaule la riche cape d'apparat. Les six taureaux proviennent des élevages – à tout seigneur tout honneur – du duc de Veragua et du comte de La Patilla. En sus figurent aussi les deux *caballeros-rejoneadores* portugais Alfredo Tinoco et Luis do Rego. Le ministre de l'Intérieur Castans honore la cérémonie de sa présence tutélaire.

Dans son *Histoire de la Corrida en France*, Auguste Lafront rappelle avec force détails la munificence des spectacles qui auront lieu dans ce site oublié, non loin duquel ont élu domicile de nos jours certaines personnes qui exercent le plus vieux – dit-on – métier du monde. Les *clarines* étaient au nombre de seize et l'orchestre comptait 120 musiciens. Ça devait s'entendre et il nous est permis d'être confondus quand on compare avec ce qui se fait de mieux aujourd'hui à Madrid, Bilbao ou Séville.

Bien que la mise à mort demeure interdite, le succès de l'implantation de la corrida à Paris est étonnant et même prodigieux.

Dans son joli livre *La Belle époque de la corrida*, Jean-Louis Lopez rappelle que la course de taureaux a souvent fait l'objet de caricatures diverses par les artistes de l'époque et servi même de référence au monde politique de notre pays. Il cite à ce propos un poème humoristique de Charles Gilbert-Martin, rédacteur en chef du *Don Quichotte*, publié en 1887 que je ne résiste pas à vous dévoiler :

*Paris, la ville de Cocagne, en quête de plaisirs nouveaux a voulu comme en pleine Espagne s'offrir des courses de taureaux, pourtant ne croyez pas qu'on chôme de ce jour si plein d'intérêt, car sans aller à l'hippodrome, toute la France le connaît, depuis janvier jusqu'en décembre soit en hiver soit en été, on peut sur les bancs de la Chambre (sous-entendu des Députés), le voir dans toute sa beauté.*

Après l'inauguration en grandes pompes et trois mois durant, la plaza de toros du Bois de Boulogne, en plein XVI<sup>e</sup> arrondissement, va régulièrement donner des courses le jeudi et le dimanche. Les mondains se frisent les moustaches comme en août 1889 quand le grand savant Edison est reçu à Paris dans le hall du journal *Le Figaro*. Au cours du somptueux buffet dressé pour la circonstance, les matadors Valentín Martín et Felipe García osent sans rire, revêtir leur costume de lumière pour déguster une coupe de champagne en compagnie de Mounet-Sully et du Colonel Cody, pour le Far West *Buffalo Bill*. Les premières corridas n'enregistrent qu'une affluence moyenne mais le 8 septembre on compte près de 14 000 spectateurs et une recette de 70 000 francs. Les grands *carteles* font même le plein complet comme le 15 septembre de cette même année 1889 où rien moins que *Lagartijo*, *Frascuero* et Mazzantini viennent « actuer » rue Pergolèse. Idem le 27 octobre où Rafael Guerra *Guerrita* le deuxième « Calife de Cordoue » affiche le *no hay billetes*

pour son retour confirmant son succès de trois jours plus tôt. La 28<sup>e</sup> corrida (rêvez Nîmois, Arlésiens, Dacquois, Bayonnais... !) sur laquelle va s'achever cette première et pléthorique saison a lieu le dimanche 10 novembre.

En cette temporada parisienne de 1889, essentielle donc dans l'histoire de la tauromachie de notre capitale, les arènes de la rue Pergolèse avaient eu l'incroyable privilège de voir défiler les meilleurs matadors de l'époque, pourtant loin de leur pays et de leur culture. Sauf *Guerrita* qui vint cinq fois et dont la presse célébra *l'agilité, la grâce, la prestance, le sang froid*, les deux matadors les plus appréciés et ovationnés furent Ángel Pastor et José Sánchez del Campo *Cara-Ancha*. Ceci s'explique par le fait que le glorieux *Lagartijo* vieilli est en fin de carrière et que Mazzantini qui fut avant tout un *estoqueador*, un tombeur de taureaux, était privé, avec l'interdiction de la mise à mort, de son meilleur atout. Le bétail venait évidemment d'Espagne lui aussi et en totalité. Il était choisi dans les élevages les plus réputés. Il ne combattait, bien sûr, qu'une fois et la course de chaque taureau achevée, on enfermait la bête dans une loge construite dans le prolongement du toril pour la tuer au poignard (*puntilla*). Dans *Le Magasin pittoresque* de l'année 1889 on peut lire : *Mais à Paris, on le sait, la pointe de l'épée est émoussée, de même que les cornes du taureau sont enfermées dans un épais étui de cuir qui en amortit les coups. Il n'y a donc personne de tué. Pour faire sortir le taureau on fait entrer un troupeau de bœufs qui fait le tour de l'arène escorté par deux manageurs à cheval, porteurs de longs aiguillons. Le taureau enchanté de quitter la partie, se mêle à ses congénères et détale au plus vite avec son attirail fiché dans le dos. On croirait lire la relation d'une péripétie fréquente de nos jours à Madrid, dans les arènes monumentales de la capitale du royaume voisin, où l'exigeant public s'emploie à faire congédier de la même manière tout taureau par lui jugé trop faible ou de présentation insuffisante. Vox populi, vox dei.*

Dans le n°39 (mars 2000) de la *Gazette de l'UBTF*, Araceli Guillaume-Alonso rappelle que la première affiche en couleurs de l'inauguration sortait des célèbres ateliers Jules Chéret, même si on ne peut affirmer qu'elle ait été faite de ses mains, bien que l'homme ait assisté à des corridas comme d'autres illustrateurs de son temps, ses contemporains Toulouse-Lautrec, le peintre du « gai Paris », Luque ou Forain.

Cette première et importante saison de 1889 fut de toutes, la plus brillante, à cause de la haute qualité de la majorité des participants. Il n'y eut, de surcroît, aucun incident à déplorer. Les restrictions imposées par l'autorité avaient été la cause d'un peu d'improvisation lors des premières courses, la participation des picadors n'étant effective qu'au dernier taureau. De ce fait, les toreros à pied se trouvaient devant une situation pour eux inhabituelle, car ils devaient affronter des adversaires dont la force n'avait pas été tempérée par les piques. Ils étaient donc souvent déconcertés malgré leur savoir-faire reconnu. Mais devant l'engouement du public et le professionnalisme ou l'habileté de grands picadors comme *Badila* ou *Agujetas*, le préfet de police accepta finalement de se montrer plus souple et plus réaliste et permit, à partir de la cinquième corrida, que trois taureaux sur six fussent piqués. Les chevaux étaient caparaçonnés (ce qui n'existait pas encore en Espagne, car il faudra attendre un texte de Primo de Rivera à la fin des années 1920 pour cela), les taureaux étaient emboulés et la mise à mort était toujours simulée.

Cette corrida finalement non intégrale, remporte un grand succès. Les snobs et les mondains y trouvent leur compte. Viennent rue Pergolèse, le ministre de l'Intérieur, le général de Gallifet, le prince de Joinville, la reine Isabelle et une forte colonie espagnole avec en tête l'ambassadeur d'Espagne et même

l'homme d'État Canovas del Castillo. Le Tout-Paris des arts et de ceux qu'on appelle aujourd'hui les *people* a adopté les toreros et l'exotisme qu'ils ont apporté sur les bords de la Seine. Les actrices Felia Litvine, Jeanne Granier ou Caroline Otero se montrent volontiers dans le nouveau cirque à la mode. Des artistes que l'histoire retiendra, comme Caran d'Ache ou Toulouse-Lautrec, sont des assidus de la rue Pergolèse. Théodore Ducret, biographe du second, affirme qu'il aurait exécuté des portraits des matadors et des picadors les plus connus auxquels il aurait offert ses œuvres. Le président de la République, Marie François Sadi dit Sadi-Carnot, petit-fils de Lazare du même nom surnommé « l'Organisateur de la Victoire » sous la Révolution, celui-là même qui sera assassiné par l'anarchiste Caserio, n'assistera à aucune corrida mais il viendra cependant le 30 octobre et restera deux longues heures dans les arènes. Dans la revue taurine espagnole *El Ruedo* (n° 446 de 1953) un article signé *Cayetano* sous le titre *Oro Viejo* (« Vieil Or ») rappelle avec force détails croustillants, la visite de notre chef d'État. Nous apprenons au passage que le duc de Veragua, président de la société organisatrice des corridas à Paris, dut remettre plusieurs années plus tard au matador *Lagartijo* six corridas de taureaux (soit 36 taureaux) de son célèbre élevage, comme dation en paiement d'une dette non réglée correspondant aux honoraires du maestro pour ses corridas parisiennes. Pour en revenir au président Sadi-Carnot, il est dit qu'un matin de corrida, celui-ci se rendit rue Pergolèse où il fut acclamé par les présents avant d'assister à l'*apartado*, c'est-à-dire la mise dans les loges du toril des taureaux de la corrida. Le premier des Français était accompagné du général Brunegère et observa tout, dit-on, avec grand intérêt. La visite dura donc deux heures et Carnot eut même le loisir de rencontrer un des matadors du jour, Valentín Martín. Ce dernier pourvu de son épée et de sa muleta, expliqua à notre président, l'art du maniement de ces instruments. Sadi-Carnot visiblement très intéressé et curieux de la chose se mit alors à toréer de salon, suivant la formule consacrée, muleta et épée en mains. Le grand journaliste espagnol Mariano de Cavia *Sobaquillo*, celui-là même qui se prétendait *soltero por precaucion* (« célibataire par précaution »), commenta avec humour la visite de l'illustre personnage, en réécrivant la première strophe de la Marseillaise de la manière suivante :

*Allons enfants de la Patrie, le jour de gloire est arrivé,  
Contre nous la tauromachie, veut porter le sanglant volapié...*

Le *volapié* est le mode classique de donner la mort au taureau. Le matador se jette sur la bête et enfonce son épée dans le garrot. La *suerte* dite du *recibir*, inverse du *volapié* car là c'est le taureau qui vient vers le torero, était plus fréquente au XIX<sup>e</sup> siècle que de nos jours.

Puis vint la saison 1890 qui débuta le 8 mai pour s'achever le 1<sup>er</sup> novembre. Au cours de ce nouvel exercice on donna le chiffre énorme et incroyable de 41 courses. Dans une arène aussi lointaine du monde taurin, c'est prodigieux. Vous avez pourtant bien lu. Seule l'arène de Madrid en donne plus de nos jours. La saison en question fut pourtant marquée par l'éloignement des grandes figures qui avaient attiré la curiosité des foules la première année. Reviennent cependant Rafael Molina *Lagartijo*, le maître de Cordoue, au soleil couchant de sa gloire taurine, *Cara-Ancha* et Luis Mazzantini. Mais ce sont surtout deux noms qui vont marquer l'histoire de la *Gran Plaza de Toros* du Bois de Boulogne : celui d'Ángel Pastor et celui de Valentín Martín. Le pre-

mier va toréer vingt-sept fois cette année-là (un record) et le second vingt fois.

C'est au cours de cette année 1890, précisément le dimanche 14 septembre, que va se dérouler un fait taurin inédit qui, comme l'écrit Michel Valat en 1979 dans le n° 1105 de la revue *Toros* est à verser au dossier de la tauromachie parisienne. Or donc, lors de la *lidia* du septième taureau échu à José Sánchez del Campo *Cara-Ancha*, fut exécutée par le matador une *suerte* particulièrement spectaculaire et pour le moins curieuse dite *de la cabra* (de la chèvre). La revue parisienne *Le Toreador* en son édition du 18 septembre s'en fait l'écho, en ces termes sous la plume d'un certain Manongo Tijera : ...*Cara-Ancha prend à la sortie des picadores une paire de banderilles en mains et demande qu'un spectateur se confie à lui pour exécuter la passe de la cabra. Ayant trouvé une personne de bonne volonté, il la fait coucher entre ses jambes au milieu de l'arène et ensuite, attendant de pied ferme l'attaque du taureau, il lui pique la paire de banderilles al quiebro, d'une façon merveilleuse, en obligeant l'animal par une feinte, à décrire un cercle autour de son protégé. Un tonnerre d'applaudissements accompagné d'une pluie de chapeaux, de cigares, d'éventails, de fleurs et de coussins accueille cette prouesse. L'enthousiasme est indescriptible ...* Le matador *Cara-Ancha* était connu pour exécuter le *quiebro* (écart) en utilisant un de ses subalternes au sol, couché entre ses jambes, mais oser solliciter la collaboration risquée d'un spectateur semble sentir l'arrangement publicitaire avec un professionnel du *torero* déguisé en amateur innocent. Michel Valat déclare avoir poussé en vain ses recherches sur cette *suerte de la cabra* dans les précis de tauromachie les plus poussiéreux jusqu'à sa découverte d'une eau-forte de Goya ressemblant à cette acrobatie hasardeuse et représentant en train de l'exécuter, un gentilhomme navarrais connu des *aficionados* qui ont le goût de l'antique : Bernardo Alcalde y Merino alias *El Estudiante* ou encore *El licenciado de Falces*.

Parmi les noms des toreros qui vont figurer dans la piste parisienne on relève celui du *Pouly* de Beaucaire, l'ancêtre de la dynastie *torera* du Pays d'Arles dont Pierre (*Pouly III*) sera le plus célèbre.

Pour éviter la chaleur et la pluie, la *Gran plaza de toros* du Bois de Boulogne a été surmontée d'une coupole qui s'élève à 56 m au dessus du sol. On la décrit comme *couronnée par une élégante lanterne dont les châssis, par un mécanisme ingénieux, se replient les uns sur les autres donnant passage à l'air chaud qui s'échappe au dehors, en même temps que la lanterne elle-même, mue par une pression hydraulique, s'élève de quatre mètres ouvrant d'autres baies d'aération*. Dans ces arènes du Bois de Boulogne, on lit sous la plume de Jules Claretie que les toreros *avaient leurs fanatiques* et que *Lagartijo lidiait pour les pauvres ; Mazzantini semblait faire partie du Tout-Paris* et que *Ángel Pastor ne se montrait point dans l'arène qu'il ne reçut, sur des coussins de fleurs, des épées ou des capas envoyées par une actrice célèbre aujourd'hui disparue...*

Cet Ángel Pastor au comble de sa gloire parisienne, héros plus que tous les autres au pied de la Tour Eiffel, était poursuivi par la malchance. En cette année 1890, un toro de l'élevage Concha y Sierra l'attrapa et lui désarticula un pied alors qu'il donnait la *suerte* du *cambio* assis sur une chaise. Il souffrit de cette blessure jusqu'à la fin de sa carrière.

La Société Protectrice des Animaux toujours à l'affût, va rechercher et créer même des incidents, *la capitale du monde civilisé ne pouvant tolérer la continuation d'un semblable scandale*. Le fer de lance de la SPA sera la journaliste Caroline Rémy alias *Séverine*, la *pasionaria* des « protectards » et comme l'écrit Laurent Tailhade *l'incontinence lacrymale de Séverine rompit toutes les digues, creva tous les tuyaux. La dame se montra fluviale dans l'anathème et torrentueuse dans l'imprécation*.

*Pendant plusieurs matins, ses pleurs furibonds noyèrent les colonnes de multiples journaux.*

Il convient de s'arrêter quelques instants sur cette *Séverine* dont la vie colorée mérite une petite relation. Née en 1855 à Paris dans le foyer d'un fonctionnaire de police chargé de contrôler les nourrices chez qui les mères de la petite bourgeoisie avaient coutume de placer leurs nourrissons, autoritaire et peu argentée, Caroline Rémy rêve de devenir actrice. Elle épouse un employé du gaz Henri Montrobert dont elle a un garçon qu'elle abandonne à son père en même temps qu'elle quitte le foyer conjugal. Elle n'a pas encore...18 ans. Suivent cinq années d'expédients, puis le bout du tunnel. Un oncle la fait entrer comme lectrice chez une riche veuve de Neuchatel, Mme Guebhardt dont le fils Adrien tombe amoureux de la belle. La liaison hors mariage donne la naissance d'un autre garçon à Bruxelles dont la riche grand-mère prendra soin. À Bruxelles Caroline fait la connaissance de Jules Vallès, exilé chez les Belges pour échapper à la répression contre les Communards dont il a été un des plus actifs (1870). Condamné à mort par le Conseil de guerre de Versailles en 1872, l'homme est un écrivain et un journaliste connu qui propose à la dame de la prendre comme secrétaire et de lui enseigner le journalisme. Les familles Rémy et Guebhardt s'y opposent et l'intéressée se tire un coup de revolver dans la poitrine et se rate. Les proches vont pourtant déposer les armes et en 1883 l'amnistie des Communards est prononcée. Vallès, Caroline et... Adrien (qui finira par l'épouser) rentrent à Paris et le 27 octobre sort le premier numéro du *Cri du Peuple*, journal d'extrême gauche financé par Adrien. Caroline commence à écrire, sous le pseudonyme de *Séverin* (à cause du machisme) puis de *Séverine* (à cause du féminisme). Passionnée par le métier, la jeune femme devient directrice du journal à la mort de Jules Vallès en 1885, dont rien ne prouve qu'il eut une relation autre que professionnelle avec son ancienne « secrétaire ». Un des collaborateurs du journal, Georges de Labruyère, a par contre une liaison avec elle, mais Adrien qui adore son épouse lui passe cette nouvelle aventure mais s'exile en Provence d'où il continue à financer la belle. violemment attaquée par la droite de l'époque *Séverine* jette l'éponge en 1888 et devient journaliste professionnelle. Écrivant à hue et à dia, sans renier pour autant ses idées révolutionnaires aidant les « rouges » russes et prenant parti pour les anarchistes comme Vaillant qui sera guillotiné. Elle parvient même à réaliser, car elle a du talent, une interview remarquée du Pape Léon XIII pour *Le Figaro* en 1892. Elle écrit aussi contre la corrida et continue à militer comme pour l'affaire Dreyfus au côté de Zola. Elle rêve en 1917 avec la Révolution russe de jours meilleurs et décrit *une formidable espérance*. Optant en 1921 pour la majorité communiste après le Congrès de Tours du parti socialiste, elle perdra ses illusions sur *la radiense Russie soviétique* et se montrera encore en public en 1927 pour défendre les deux anarchistes italo-américains Sacco et Vanzetti qui finiront sur la chaise électrique. Elle aura le temps de s'élever contre la montée du fascisme en Italie puis en Espagne, avant de mourir en 1929 à l'âge de 74 ans. Adrien son époux, qu'elle avait ramené dans l'Oise, l'avait en 1925 précédé dans la tombe. Sans nier sa nature d'antitaurine passionnée, Daniel Caldine, dans *Le Toril* du 11 mai 1929, lui prête pourtant une *afición* secrète pour... la corrida qu'elle aurait suivie en Espagne. Après son décès, on donna le nom de *Séverine* à des places, des rues, des écoles, même à... Nîmes en 1934. ¡Caramba !

Mais revenons à la rue Pergolèse. Lors des premières corridas, quelques taureaux puissants ayant renversé avec fracas les picadors et endommagé même

un cheval blessé au flanc, la SPA dépose une plainte à laquelle l'administration fait droit. Le matin même de la cinquième corrida, le 22 mai, le préfet de police interdit l'intervention des picadors. Le public proteste violemment et longuement contre cette décision, privé de la partie la plus prenante du spectacle. Une partie de la presse soutient le public et *Le Figaro* rappelle que les courses parisiennes permettent à l'Assistance publique d'encaisser en moyenne 40 000 francs par mois. La suppression des picadors va durer plus d'un mois et porter un préjudice certain au succès des courses, où moins de gens se rendent (3 500 personnes seulement à la onzième course de la saison). Le comte del Villar, directeur de l'arène, a alors l'idée de rallumer l'intérêt du public en organisant quatre corridas consécutives *a plaza partida* ou division de plaza. Lors de la première de ces corridas-doubles survient un curieux événement qui va même se propager en Espagne et inspirer une belle composition au grand dessinateur taurin Daniel Perea. Au moment où la foule réclamait à grands cris les picadors interdits donc et condamnés à rester sur les gradins une fois le défilé de présentation terminé, un de ceux-ci, le très célèbre *Badila* s'empare d'une paire de banderilles et paraît en piste. Luis Mazzantini le matador, son chef de *cuadrilla*, se précipite au devant de lui et lui intime l'ordre de s'abstenir, mais le public prend bruyamment partie pour le picador à pied et le président de la course autorise *Badila* à procéder au taureau suivant. L'homme alourdi par les jambières protectrices de métal, est renversé par le fauve. La cape providentielle de *Lagartijo* détourne la bête de sa proie humaine cependant que *Cantares* un autre picador, ramasse les banderilles, provoque la charge du taureau, le trompe par une feinte et cloue sur son échine une spectaculaire paire de bâtonnets. Enthousiasmé, le public unit les deux picadors espagnols dans une même et chaude ovation.

La pression populaire en vue d'un retour des picadors se maintient et le 8 juin 1890 une lettre est adressée à Deligny, un conseiller municipal de Paris, pour soutenir ce retour. Il y est écrit que, dans le quartier des arènes, depuis que les courses ont lieu *la vie y circule partout, le commerce y est actif, s'y accroît chaque jour ; la petite industrie locale s'en trouve on ne peut mieux*. Suivent vingt signatures dont celle d'une baronne. Douze lettres semblables sont adressées aux édiles de la capitale. De fait, beaucoup de gens et de corps de métiers commencent à mieux vivre grâce aux arènes. L'argument économique semble faire mouche, car le 29 juin le Conseil municipal cède et autorise le retour en piste des picadors sur leurs chevaux. Jusqu'à la fin de la saison, les autorités cesseront leurs interdictions et tracasseries. Les fervents de la corrida intégrale avec mise à mort profitent de l'embellie et d'un sinistre à Fort-de-France, à la Martinique, avec l'incendie de 150 maisons, pour solliciter du ministre de l'Intérieur Ernest Constans l'autorisation d'organiser une corrida de bienfaisance, avec mise à mort, pour une noble cause, le secours aux sinistrés. Mais le ministre demeure inflexible et comme ses prédécesseurs Waldeck-Rousseau et Floquet, maintient l'interdiction absolue de la mise à mort. À la même époque, on exécute pourtant et toujours dans la rue, à la guillotine, les condamnés à mort sans que le sang humain ne choque les mœurs de l'époque. Le ministre précise même, laissant entendre que l'avenir des corridas à Paris était compromis, qu'il avait autorisé la construction des arènes de la rue Pergolèse à l'occasion de l'Exposition universelle afin de montrer (sous-entendu temporairement) les caractéristiques de chaque nation et que l'Espagne c'était la tauromachie. Le 14 septembre 1890, la direction des arènes passe aux mains d'Arthur Fayot qui dirigera plus tard les arènes de

Nîmes. Le déclin de celles de la Rue Pergolèse coïncide avec ce changement. Les spectacles deviennent mixtes, avec les *cuadrillas* espagnoles alternent bientôt des écarteurs landais et des *pegadores* africains.

L'engouement décroissant pour les spectacles taurins s'accroît l'année suivante. Nous sommes en 1891. Les représentations n'ont désormais plus lieu que le dimanche. Il y en aura seulement (!) 26 du 24 mai au 8 novembre. Dix spectacles seront des courses mixtes avec des équipes landaises ou provençales dont le fameux *Pouly* surnommé et l'écuyère de cirque Maria Gentis. Sont toujours présents, ils seront les seuls, les matadors inusables, Valentín Martín et Ángel Pastor flanqués de Mateito. Tous les autres postes sont occupés par des novilleros. La course de taureaux à Paris n'est plus un spectacle exceptionnel. De ce fait, l'attrait de la nouveauté et de l'exotisme faiblit et l'*afición* ne s'étant pas ancrée, les courses sont maintenant annoncées et commentées en page intérieure du *Figaro* à la rubrique consacrée aux théâtres et autres manifestations mondaines.

En 1892, le nombre de représentations se réduit à 35 et la saison taurine ne débute que le dimanche 26 juin pour s'achever le 6 novembre. La saison en question est encore plus terne. Tous les spectacles sont mixtes désormais, avec de trop rares fois le populaire Ángel Pastor qu'on surnomme à la parisienne *le toréador des rêves féminins*, *Mateito* ou *Paco Frascuelo*. On parle aussi de *Carita* et de Juan Ripoll. D'autres fois, se produisent d'obscurs novilleros. On assiste aussi aux prestations équestres de José Bento de Araujo et de Maria Gentis chevauchant une monture spectaculaire et rebelle. Les toréadors français Marius Monnier et *Lombros* essaient de faire bonne figure, mais la vérité est que les courses sont de plus en plus médiocres et se révèlent des parodies de mauvais goût. *Lombros* en habit noir et coiffé du chapeau haut de forme fait passer le taureau dans des cerceaux. Des cascadeurs malgaches allument des feux d'artifice devant le nez du taureau. Bref nous sommes désormais loin de l'art tauromachique et de la corrida de toros traditionnelle. La temporada taurine parisienne s'achève dans la discrétion pour ne pas dire le total désintérêt. Plus aucune annonce ni publicité ne paraît dans la presse. La belle et surprenante aventure de la *Gran Plaza de toros* du Bois de Boulogne a vécu.

Aucun spectacle n'est envisagé ni annoncé pour 1893, sauf dans le journal méridional *Lou Ferri* qui sous le titre *Arènes du Bois de Boulogne – Clôture annuelle* annonce de manière un peu trop optimiste sous la tête de deux taureaux aux cornes pointues : *Réouverture en mai 1893*. Ce rappel même anecdotique est intéressant et nous le devons aux travaux de recherche d'Araceli Guillaume-Alonso publiés dans le n°39 (mars 2000) de la *Gazette de l'UBTF*. Au premier trimestre de cette année 1893 fatale pour la tauromachie à Paris, la société en charge des arènes ne peut éviter la faillite. Les pièces du musée (épées, costumes) et autres accessoires et matériels sont dispersés aux enchères et à l'automne le vaste et luxueux cirque pour la construction duquel plusieurs fortunes avaient été englouties suit le même sort funeste. Le grand immeuble taurin de la rue Pergolèse sera donc vendu à l'encan. L'adjudicataire, l'entreprise « Lapeyre-fils », 6 rue Héricart Paris, va rapidement entreprendre la démolition du monument et la vente des dépouilles opimes.

Dans son roman *Rue Pergolèse* (1992) Antoine Martin raconte avec humour que Lapeyre pour effectuer les travaux de démolition, embaucha *des Polonais, un Kabyle, un Français* car *au coin de la Rue Pergolèse, on manquait de bras pour démolir le vain édifice qui, il devait y avoir des lustres, avait servi (de quoi déjà ?) d'arène à*



*corridas*. Il est opportun de noter cependant un autre son de cloche à la lecture d'une affiche qui fut placardée sur les murs de la capitale au moment de la démolition, qui donne le climat de l'époque, assez récurrent reconnaissons-le : *Avis aux ouvriers français. Citoyens, nous sommes envahis par l'étranger. Le peu de travail qu'il y a, est fait par les ouvriers étrangers allemands, italiens, belges etc... pendant que nous sommes astreints à toutes les charges des impôts du fisc et de l'impôt du sang, nous croupons dans la misère, eux sont exempts de tout et ratissent notre argent pour aller enrichir leur patrie. Ici à la plaza de toros qui est en démolition, ce ne sont que des Allemands qui travaillent et les Français restent à la porte. Nous voudrions bien savoir si M Lapeyre fils, l'entrepreneur chargé des démolitions, mange le pain français ou le pain allemand. Allons, camarades, suivons l'exemple de nos frères d'Aigues-Mortes et de Nancy et chassons l'étranger. Montrons que c'est du sang français qui coule dans nos veines. Vive la France ! A bas les étrangers ! Rien de nouveau sous le soleil.*

Il est aussi intéressant de rappeler ce que Marc Thorel écrivit également dans la *Gazette de l'UBTF* à propos de cette démolition à polémique. *Quand on sait que la seule coupole vitrée (sur 400 m<sup>2</sup> de surface) rajoutée à l'édifice en 1890, mesurait 60 m de haut, 30 m de diamètre et pesait 600 tonnes sur ses quinze pylônes métalliques, on mesure les tombereaux de décombres « de toute nature » charriés par les démolisseurs ! L'exceptionnelle toiture réalisée comme un défi, en quelques semaines seulement par le compagnon charpentier de Montpellier Joseph Loubet dit l'Albigeois le Soutien des Beaux Arts, fut démontée, transférée et servit à la couverture de la gare de Palavas-les-Flots. Mais ce prolongement à Palavas à deux pas de Montpellier, sur les bords de la Méditerranée de cette affaire parisienne ne semble pas établi de manière certaine et c'est bien dommage car la coupole de la mythique arène au bord des flots bleus ça aurait eu de l'allure. Il est, en effet, permis de douter de ce destin final de la coupole en consultant les vieilles cartes postales représentant les deux gares de la cité balnéaire de l'Hérault. Albert Dubout, chantre pictural du « Petit train de Palavas » en aurait sans doute fait ses délices et les nôtres.*

*Sic transit gloria mundi.*

## CHAPITRE VIII

### FIN DE SIÈCLE AGITÉE A PARIS ET EN BAN- LIEUE (1899-1900)

On sait que la fin du XIX<sup>e</sup> siècle fut une période plus qu'animée pour l'*afición* française. Sans parler des « Trois Glorieuses » (1894, 1895 et 1896) qui furent une longue lutte entre le Midi et l'administration centrale pour la reconnaissance de la corrida en France, voici un épisode fin de siècle (1899) qui mit le feu à Paris même, bien avant que le général von Choltitz n'ait la même idée, heureusement sans suite.

Dans son ouvrage *Corridas de Toros* (1900), Daniel Charpentier (1870-1930) alias Daniel Caldine, avocat, romancier et aficionado, écrit : *Il est enfin une corrida dont il n'est plus permis à l'écrivain taurin de ne pas parler. C'est celle au début de laquelle eut lieu cet accident extraordinaire qui, avec une foule moins calme, aurait permis, grâce à une triste homonymie, de justifier le nom de la plaza où elle eut lieu : les arènes de Deuil.*

*« Depuis que le toreo est soumis aux règlements aujourd'hui en vigueur, et malgré le nombre sans cesse croissant des arènes en Espagne, en Amérique et en France, ce n'est guère que la quatrième fois qu'arrive une chose aussi invraisemblable : un toro préférant aux acteurs de la piste les spectateurs du tendido. À Vitoria, il y a quinze ans, à Séville et à Barcelone, plus récemment, des taureaux franchirent ainsi qu'à Deuil<sup>6</sup>, barrières et couloir pour tomber au milieu du public. Si rare, heureusement, que soit cet accident et quelque impossible qu'il puisse paraître, les faits sont là cependant pour prouver qu'il peut arriver. Il existe donc un moyen d'en empêcher le retour.*

*À Deuil, quelles étaient alors ses causes ? Elles dépendaient et des arènes et de l'animal. Une plaza de toros, on le sait, est l'ensemble des constructions dans lesquelles se donnent les corridas.*

---

6 : aujourd'hui Deuil-La Barre, commune de la banlieue parisienne dans le Val d'Oise (*Note des auteurs*)

*Ce sera un bâtiment rond ou ovale au milieu duquel s'élargira le redondel ; les gradins sur lesquels prendront place les spectateurs, devront se poursuivre circulairement, en amphithéâtre et sans solution de continuité.*

*Le redondel se trouvera séparé du public par la talanquera, par le callejon et par la seconde barrière, beaucoup plus élevée que la première : le tout devant être d'une solidité à toute épreuve. On comprendra donc qu'avec un toro tel que celui-là, l'accident ait pu se produire quand on saura combien fragile était la protection des barreras et quels espaces vides existaient entre les six tribunes. Le malheur n'était pourtant pas imputable aux seules défauts du matériel, puisque les diestros Lagartijillo, Félix Robert<sup>7</sup>, Llaverito avaient estoqué déjà, dans ces mêmes arènes volantes, plus de deux cents toros.<sup>8</sup> Quel était donc le triste auteur du sinistre ? Le toro qui se rendit si tristement célèbre le 8 octobre 1899 provenait de la ganaderia de [Filberto] Mira et portait le nom de Romito. Dès son entrée dans l'arène, le bicho se présenta superbement. Il était noir, pas très gros, trapu, bien encorné et paraissait surtout avoir des jarrets d'acier. Quelques minutes après sa sortie du toril, on eut malheureusement à constater la justesse de cette dernière appréciation. En quelques bonds, le fauve arrivait au centre du redondel : il jetait alors de droite et de gauche ce coup d'œil à la fois étonné et sauvage qui est particulier à sa race. Il se précipitait sur le premier péon aperçu, lequel se dérobait par un écart habile. La façon dont le toro avait brusqué cette première attaque pouvait faire penser à l'observateur exercé que l'animal n'était pas franc. Il importait de s'en assurer. Un capéador se présenta donc devant lui, esquissant une passe. Mais « Romito » un moment interdit, ne donna pas franchement son coup de corne dans le manteau. Or c'était la première passe qui lui était faite. Le toro avait-il donc été déjà travaillé ? Un fauve de cette espèce qui a figuré dans une course sans mise à mort doit être tué à sa rentrée au toril, car, en plus de la force brutale que la nature lui a octroyée, il a dû gagner dans l'arène une finesse et une expérience des passes, qui, jointes à sa puissance, en feraient un adversaire épouvantablement dangereux. Et les amateurs de corridas et les aficionados ne vont pas assurément à leur spectacle favori dans l'espoir de voir couler du sang, mais avec le désir de voir porter des coups réguliers et savants et de voir faire des passes et des écarts gracieux.*

*Romito semblait être décidément un toro fourbe. Afin de s'en convaincre, le matador Félix Robert se présenta al natural. Mais Romito, au lieu de donner dans l'engaño, s'avança directement sur le toréador. Une larga fut alors esquissée par un autre capéador avec le même effet. Mais l'animal s'était approché du picador, ce qui était déjà un demi-résultat. Le picador, El Chano, la vara en avant, fit donc avancer son cheval en provoquant le toro. Il y eut alors un moment d'attente anxieuse. L'animal allait-il foncer sur la pique immobile ? Il regarde l'homme de fer impassible sur son cheval caparaçonné et tournant brusquement sur lui-même, s'en fut au petit trot jusqu'à la talanquera. Jusqu'ici on ne prévoyait point l'horrible chose qui allait se passer. Arrivé au pied de la barrière, l'animal sauvage ayant vécu jusque-là au milieu des pâturages ensoleillés de l'Andalousie – et qui avait été couru déjà peut-être – l'animal sauvage entrevit une langue de lumière entre deux tribunes. C'était le ciel ! C'était la liberté ! Se ramassant sur lui-même, se rassemblant comme un cheval qui va sauter, il se détendit brusquement et fit un saut qui glaça d'effroi quinze mille spectateurs. Ce fut d'un bond prodigieux, fantastique, qu'il franchit*

*d'un seul coup talanquera, callejon, contra-barrera et qu'il retomba au milieu du public comme un dragon de la Mythologie, comme une bête de l'Apocalypse.*

7 premier matador français de l'histoire décoré d'une superbe moustache gauloise et auquel feu notre ami Jean-Pierre Fabaron consacra une belle biographie en 1996.

8 affirmation quelque peu surprenante car cela correspondrait à plus de trente corridas avec mise à mort à Deuil !.

*Dire ce que nous éprouvâmes serait vouloir inventer, après coup des sentiments que nous n'eûmes pas le temps d'avoir, car les événements furent si subits et si rapides que nous eûmes à peine le loisir de les constater. Le toro s'engouffra dans le public, véritable océan humain dont le remous effondra la contre-barrière... tandis que le bicho s'enfuyait au milieu du monde, mais sans blesser personne. Gagnant tout doucement la campagne, il était bientôt rejoint par une armée de gendarmes qui n'avaient certainement pas pour cela été campés autour des arènes. La malheureuse bête, dont la vie intéressait tant les membres de la Protectrice fut alors littéralement criblée de balles de revolver. Enfin, elle s'empêtra dans les fils de fer et un des espadas, accouru avec toute sa cuadrilla en petits souliers vernis au milieu des vignes, lui donna le coup de grâce qui mit fin à la scandaleuse bouche-rie organisée par les représentants de l'Autorité.*

*Pendant ce temps, on emporta quelques spectateurs légèrement blessés non pas par le toro, mais par leurs semblables. La piste est envahie par la gendarmerie, dont le chef est fier du courage de ses hommes. La course est interrompue par les Autorités, malgré la volonté nettement exprimée de quinze mille spectateurs de la voir se poursuivre. Enfin, les dites Autorités affirment la remise à huitaine ; au bout de trois longues heures, le public a la simplicité de se laisser convaincre, et se décide à s'en aller en chantant en chœur et à tue-tête le refrain joyeux de Nadaud : Brigadier, vous avez raison ! En France, le comique ne perd jamais ses droits.*

*La course promise pour le dimanche suivant par l'Autorité fut interdite par cette même Autorité. L'accident exigeait-il une si sévère répression ? Quand un lustre tombe sur la tête des spectateurs, dans un théâtre, comme cela est arrivé récemment à l'Opéra, l'Administration ne ferme pas les portes du théâtre pour cela ; le lustre est remplacé, consolidé, c'est tout. Le taureau n'avait blessé personne : ce ne furent pas ses cornes non emboulées qui causèrent quelques blessures. Le peuple souverain n'obtint pas satisfaction. On ne lui permit pas d'assister à la corrida qu'il réclamait, ayant payé pour la voir. Mais le plus drôle fut de voir, d'une part, le toro rebelle massacré par les gendarmes, et, d'autre part, l'équipe de perturbateurs embauchée par les amis des bêtes, appeler les toreros assassins !*

*Conclusion. Public furieux. Et mention honorable attribuée au gendarme Jean Borot, de la compagnie de Seine-et-Oise, « pour avoir contribué à maîtriser un taureau furieux échappé des arènes ». Sans vouloir s'élever contre une récompense décernée à un brave qui exécuta aveuglément l'ordre de ses chefs, n'est-il pas permis de se demander quelle mention honorable pourrait être conférée à un matador qui, au lieu de tirer à distance respectable des coups de revolver sur un toro, attend seul son choc, armé d'une simple et fragile*

épée ? L'événement fit évidemment un certain bruit et la presse s'en empara ; la prestigieuse revue *L'Illustration* en fit sa couverture du 14 octobre 1899 ; *Le Petit Journal*, toujours à l'affût du spectaculaire, fit sa propre couverture du 22 octobre avec l'illustration et le commentaire suivant, peu amène : *Le Midi monte, malheureusement ce n'est point avec ce qu'il a de plus estimable. La course de taureaux s'installe ou a plutôt tenté de s'installer aux portes mêmes de Paris. La tentative n'a point été heureuse et l'on peut espérer que d'ici quelque temps elle ne se renouvellera pas.*

Émile Zola, lui-même était *absolument contraire* aux courses de taureaux. Dans une lettre en date du 8 octobre 1899, scandalisé par l'annonce d'une corrida dans la banlieue parisienne et à la suite d'une enquête d'opinion (dirions-nous aujourd'hui) lancée par Marcel Laurent, un journaliste opposant à ce projet, Zola répond à l'enquête et écrit que les courses de taureaux *sont des spectacles abominables, dont la cruauté imbécile est, pour les foules, une éducation de sang et de boue.* L'illustre plume ajoute même : *On finira par nous faire une jolie France, à la veille du vingtième siècle, si tous les braves gens ne se mettent pas en travers.*

Dans son *Histoire de la Corrida en France* déjà largement citée, Auguste Lafront écrit :

*L'affaire n'aurait eu d'autres suites que l'habituelle condamnation en justice et la rituelle interpellation au Parlement, si les organisateurs n'avaient récidivé l'année suivante à l'occasion de l'exposition universelle. Le moment était d'autant plus mal choisi qu'une grande effervescence régnait à la Chambre des Députés depuis le dépôt, le 15 janvier 1900, d'une proposition de loi tendant à l'interdiction des corridas sur l'ensemble du territoire. Présentée par le député de la Marne, Bertrand, ayant recueilli 156 signatures, la proposition à laquelle s'associa le président du Conseil Waldeck-Rousseau, fut prise en considération par 414 voix contre 67 et renvoyée en commission pour que la loi Grammont fasse l'objet d'une révision.*

*C'est alors qu'éclatèrent les incidents provoqués par la SPA le 4 juin à la corrida d'inauguration des nouvelles « arènes d'Enghien », situées à la Barre, sur un terrain proche de l'emplacement des précédentes. A l'arrivée de la cuadrilla de Félix Robert, devant la porte extérieure du cirque, un certain Aguilin, de nationalité suédoise, déchargea plusieurs fois son revolver sur les toreros, blessant sans gravité au bras et au côté gauche le banderillero Ramon Laborda. La corrida se déroula ensuite normalement et ne fut troublée que par les cris des contestataires au premier rang desquels le docteur Philippe Maréchal, taurophobe notoire, souleva l'hilarité générale en soufflant dans une trompe jusqu'au moment où, irritée, sa voisine, une jeune femme, lui arracha l'instrument des lèvres et le projeta au loin, dans les rires et les sarcasmes.*

*Antonio Montes avait travaillé et estoché quatre taureaux à la satisfaction générale ; malgré la médiocrité de Félix Robert, les Parisiens avaient assisté à une corrida intéressante. Ils ne devaient plus en voir d'autres.*

Interrogé par la revue *Toros* dont il fut une plume émérite, le même Auguste Lafront donna alors, en 1995, un complément d'information précieux :

*Il y aura bientôt vingt ans, en travaillant à mon Histoire de la Corrida en France j'étais déjà convaincu qu'il y eut, sinon exactement sur le même terrain, du moins dans le même coin du Val d'Oise, deux arènes distinctes. La première sur la commune de Deuil, en bois, avec des tribunes analogues à celles d'un stade. [...] C'est dans cette arène qu'eut lieu le 8 octobre 1899, la fameuse corrida de Deuil évoquée par Caldine dans son ouvrage *Corrida de Toros (Paris 1900)*. Quant aux « arènes d'Enghien », qui furent le théâtre de la corrida du 4 juin 1900, dont je rends compte à la page 96 de mon Histoire de la Corrida en France, il s'agit d'une nouvelle arène circulaire construite sur le modèle des plazas de toros espagnoles. [...] Ces arènes dites à tort d'Enghien, avaient donc été édifiées*

sur un terrain de la commune d'Ermont. [...] *Que sont devenues ces arènes ? Une chose est certaine, la corrida du 4 juin 1900 fut l'unique spectacle taurin avec mise à mort.* Dans un bulletin *Paris Afición* du « Cercle Taurin Parisien la Querencia », on trouve une enquête fort instructive faite sur place par Claude Sifflet, un de ses membres. En voici la teneur :

*Le musée archéologique, historique et ethnographique d'Ermont, commune du Val d'Oise, dans le nord-ouest de l'Île de France contient des documents sur les arènes d'Ermont (il existe encore une rue des arènes située près de la gare d'Ermont-Eaubonne). Elles ont été ouvertes le 27 mai 1900 avec une grande course de taureaux. Ces arènes de 10 000 places ont été construites telles qu'elles existaient en Espagne, le plan en avait été pris aux arènes de Séville. Le 27 mai 1900 étaient présentés six beaux croisés espagnols de la manade Sancélo : Escribana 5 ans, Moreno 5 ans, Magritta 4 ans, Bonarillo 4 ans, Soube-seliente 5 ans, qui sera sauté de pied ferme par le célèbre Daréra, les jambes attachées, lequel fera le triple saut périlleux par-dessus la bête... et, le redoutable Cogno qui sera banderillé, sauté de pied ferme et les jambes attachées par tout le « quadrille ». Ce « quadrille » était composé des six célèbres vaillants premiers « toréadors » français : Bayard, Aramis, Paul Davérat, Rebuffat, Marius Allemand, Jean André. Passe de muleta, pose de banderilles, placement de cocardettes, les cinq sauts ensemble, pose et enlèvement du simulacre de la mort.*

En fait la photo produite est celle d'une plaza espagnole à deux étages de *palcos* et le musée d'Ermont qui la conserve (nous supposons toujours) religieusement devrait l'éliminer. Par contre *Paris Afición* produit une carte d'invitation adressée par « les Arènes de France » pour le spectacle d'ouverture des Théâtres Arènes d'Ermont (près d'Enghien) avec l'Opéra Guillaume Tell. En fait, le doute est permis et on ne sait plus très bien où se trouvaient ces arènes nouvelles : à Enghien, à Deuil-la Barre ou à Ermont. Il est vrai que les trois cités sont proches mais Ermont est tout de même séparée des autres par Sannois et Euibonne.

Une autre précision se trouve dans *Sol y Sombra* de Madrid (n° 169 du 28 juin 1900). On y voit la photo des fameuses arènes avec, au premier plan... le docteur Philippe Maréchal sonner dans sa corne et, au second plan, la dame qui s'apprête à bondir pour lui enlever l'instrument et l'envoyer dans la piste. D'après la légende, le torero, tête nue, est *Antonio Montes après l'estocade du second toro*. D'après la même revue, les arènes en question étaient construites sur un terrain à la Barre près d'Enghien ; en fait La Barre est un lieu-dit de la ville de Deuil puisque les deux noms sont joints.

Voilà un mystère digne de passionner les aficionados chercheurs et (ou) parisiens qui voudront bien nous excuser de ne pas l'avoir résolu.

Le 15 mai 1900 fut inaugurée à Paris l'Exposition universelle (la Ville Lumière en organisera six) qui pulvérisa tous les records du genre avec 51 millions de visiteurs et 83 000 exposants. A cette occasion furent construits le pont Alexandre III et les Grand et Petit Palais ; la Tour Eiffel (construite, nous l'avons vu, pour l'Exposition de 1889) fut électrifiée. La répercussion de l'événement dans le monde fut énorme. Comme l'Exposition de 1889 avait été le prétexte à l'autorisation de la construction de plusieurs arènes, dont celles de la rue Pergolèse qui nous ont occupés au chapitre précédent, et à la célébration de corridas formelles, les aficionados français espérèrent qu'il en serait de même. Malheureusement, l'année précédente avait été marquée, nous venons de le voir, par la navrante affaire de Deuil-Enghien et la Chambre des députés, nous l'avons vu également, s'agissait depuis le dépôt le

15 janvier 1900, d'une proposition de loi tendant à l'interdiction des corridas sur tout le territoire national. Le député de Sainte-Menehould, le susnommé Paul Bertrand, ayant recueilli « en cachette » les signatures nécessaires, se présenta à la tribune de l'Assemblée et demanda et obtint, par 156 voix donc, qu'une proposition de loi tendant à étendre la loi Grammont de protection animale aux courses de taureaux soit discutée. Il déposa sur le bureau de la Chambre, un rapport du conseiller à la Cour de cassation, Dumas, élaboré en 1897, à la demande de la Commission parlementaire instituée par décret du président de la République le 24 novembre 1896, pour préparer la révision de la loi Grammont ; ce rapport fatal pour les corridas, était resté sagement enterré dans les oubliettes du ministère. Pendant ce temps, dans la presse, les partisans de la corrida réclamaient à cor et à cri la même tolérance pour les populations du Nord que pour celles du Midi. Les plus ardents furent l'éphémère revue *Paris Toros* et le *Toro Club* parisien, présidé par Édouard de Perrodil, qui se réunissait dans un café de la rue de l'Échelle (qui va de la rue de Rivoli à l'avenue de l'Opéra). Dans la revue madrilène *Sol y Sombra*, son correspondant à Paris, Luis Pinto Casanova, entretint minutieusement l'*afición* espagnole des événements parisiens. Il annonce même que le 15 janvier (coïncidence avec le dépôt de la proposition de loi abolitionniste) commencerait près du lieu de l'Exposition Universelle, la construction d'une arène – une de plus ! – pour 20 000 spectateurs, sous la direction de Mazzantini, décidément de tous les fronts.

Exaspérés par ce prosélytisme, les adversaires de la corrida poussent leurs feux. Le président du Conseil, Waldeck-Rousseau, déclara s'associer à la proposition de loi du député Paul Bertrand qui est donc prise en considération par la Chambre par 414 voix contre 67...lesquelles sont celles des députés du Midi où se donnent les corridas et où la proposition Bertrand provoque des remous ; le 29 janvier à Bordeaux, une imposante manifestation réunit 6 000 personnes. Et les travaux des arènes d'Enghien se poursuivent ; on annonce même qu'on y donnera 52 corridas pendant la durée de l'Exposition (les jeudis et dimanches) ; on annonce aussi qu'une école taurine va s'ouvrir sous la direction de *Félix Robert*.

La Chambre des députés désigna une Commission d'étude (évidemment !) dont le député du Gard, Gaston Doumergue, natif d'Aigues-Vives pas loin de Nîmes, était le seul représentant des aficionados. Le 23 février, cette Commission reçut une délégation des villes du Midi et leurs députés qui firent ressortir les pertes que représenteraient pour ces cités l'interdiction généralisée des corridas ; même le maire de Marseille, pourtant adversaire des corridas, s'associa à la protestation au nom des libertés méridionales. Mais le 16 février la Commission approuva le texte d'une proposition interdisant les corridas sur tout le territoire, fixant le montant des amendes à infliger aux organisateurs contrevenants et aux annonceurs...ce qui provoqua une *protestation énergique* de son membre aficionado Gaston Doumergue qui brandit la liberté de la presse et proposa qu'on autorise là où la construction des arènes était antérieure au 1<sup>er</sup> janvier 1900.

Bref, les travaux de la Commission traînèrent et comment n'auraient-ils pas traîné ? Emmanuel Arène (le bien nommé) écrivit dans *L'Éclair* : *Dix sur onze des membres présents de la Commission étaient hostiles aux courses de taureaux, mais le onzième était tellement enragé en leur faveur qu'il avait terrorisé tous ses collègues. C'était, je n'ai pas besoin de le dire, un député du Midi, Monsieur Doumergue, qui, par la douceur, par la violence, et même par la ruse, était arrivé à tenir en échec une commission où il*

*était l'unique opposant et qui aurait dû, par conséquent, n'en faire qu'une bouchée, mais les amateurs de tauromachie ne se laissent pas manger si facilement. Malgré l'obstruction du député du Gard, la commission adopta un rapport, celui du député Charles Bos, tendant à interdire dans les lieux publics tous combats, jeux ou spectacles dans lesquels des animaux sont destinés à être tués ou blessés et repoussa un amendement de Gaston Doumergue tendant à maintenir les courses de taureaux dans les villes où elles sont habituellement pratiquées (notion de tradition). Doumergue démontra alors la nécessité d'une grande enquête. La Commission parlementaire qui comme toutes les commissions parlementaires ne résiste jamais au plaisir de faire une enquête (Journal des débats du 7 juin 1900) commença ses consultations. Les délégués du Midi accoururent et noyèrent le poisson. Que peut la Chambre, que peuvent les Parisiens contre la ténacité ingénieuse d'un député du Gard. (Journal des débats).*

Henry de Montherlant le rappelait en 1926 dans une lettre au président de la République (qui n'était autre que Gaston Doumergue) : *C'est à vous que nous devons les courses de taureaux avec mise à mort, dans le Midi de la France. Bien qu'elles fussent entrées depuis un demi-siècle dans les traditions du peuple méridional - depuis l'origine, elles lui appartenaient par les profondeurs - une Commission parlementaire avait été nommée en 1900 pour statuer sur elles. Seul contre la commission entière, vous êtes parvenu à faire triompher la foi. Je me plais dans cette parole que vous dites à vos adversaires et qui a l'accent triste de Sénèque : On comprend que les hommes aient si peu d'amis quand les animaux en ont tant...*

La virulence du député Gaston Doumergue se manifesta également lorsque fut discuté le projet de loi Bertrand en mars 1900. L'article 3 de la loi proposée prévoyait une amende de 50 à 2 000 francs pour les auteurs ou complices de la publication de programmes ou publicités annonçant des corridas. Le député du Gard eut partie belle pour s'élever contre un article « attentatoire à la liberté de la presse ». À noter également qu'il fut l'auteur inépuisable d'une proposition tendant à autoriser les corridas dans les arènes construites avant le 1<sup>er</sup> janvier 1900, ainsi que nous l'avons déjà dit. Brave *Gastounet*, le natif d'Aigues-Vives qui défendit *ungibus et rostro* les positions méridionales et nos traditions !

Le temps passait et la saison s'ouvrit à Béziers le 29 avril ; dans la matinée le maire accueillit ses collègues de toutes les villes taurines qui décidèrent de s'allier pour la défense de leurs droits contre la proposition Bertrand. C'est également à Béziers que s'était réunie en 1897 la *Fédération des Cités du Midi*, « estrambord » bien de chez nous sans aller jusqu'à une guerre de Sécession.

Puis vint l'inauguration de l'Exposition universelle et on ne parla plus que du *grand duel entre l'intelligence et le travail*. Luis Pinto Casanova écrivit dans *Sol y Sombra* : *Paris est maintenant une immense Babel, où règne le plus complet cosmopolitisme, où se parlent toutes les langues du monde, où s'exhibent les plus pittoresques et les plus bigarrés costumes des différentes races qui peuplent la terre. On en oubliait le souvenir du général Grammont, de la proposition de loi Bertrand et des coups de gueule de notre Gastounet.*

Malgré l'affaire de Deuil, commença à se développer dans l'opinion l'idée de « tradition des courses de taureaux » : devait-on ou non étendre la zone taurine ? Il paraissait difficile à certains de partir en guerre contre un spectacle qu'ils chérissaient et priver certaines populations du plaisir de « voir des taureaux ». D'autres estimaient que les courses qui se déroulaient dans la moitié



nord de la France, organisées par des « aventuriers », sans garantie de qualité, faisaient le jeu de la SPA et risquaient de provoquer la réaction des autorités sur l'ensemble du territoire, qu'il valait donc mieux ne pas taquiner le tigre dans son antre.

On sait que c'est cette dernière position qui finit par triompher un demi-siècle plus tard et qui assure depuis lors la paix taurine en France, car la corrida est devenue légale dans les zones de tradition... malgré les soubresauts épidermiques voire volcaniques ces derniers temps des « protectards » qui ont finalement contribué à créer une jurisprudence basée sur la tradition.

## CHAPITRE IX

### UN DÉBUT DE SIÈCLE ENTRE REVENDICATIONS ET MONDANITÉS.

Le XX<sup>e</sup> siècle n'avait guère plus d'un an quand le supplément littéraire illustré du *Petit Parisien* du 7 avril 1901 s'émeut d'une *sanglante corrida au Bois de Vincennes*. Jean-Louis Lopez nous rappelle les faits, en ces termes dans son ouvrage *La Belle Époque de la Corrida : Un troupeau de bœufs venait du marché de la Villette et traversait le bois de Vincennes. Après Saint-Mandé en direction de Charenton... la trompe d'un tramway les effraye et provoque une fuite à travers bois. Le bilan est classique : plusieurs blessés dont un jeune homme de 22 ans qui s'était imprudemment approché d'un bœuf*. La fin de l'article exhumé est rassurante : *Les blessés après avoir été pansés, ont été reconduits à leur domicile...* Et dire que nous gens du Midi avons la réputation d'exagérer !

C'est néanmoins le mauvais prélude d'une nouvelle ère où la corrida – la vraie – va continuer à être contestée et chahutée.

Certes, le président de la République Émile Loubet assiste à Madrid à une corrida aux côtés du roi francophile Alphonse XIII, en 1905. Dès l'année suivante, c'est Armand Fallières qui occupe le trône républicain de l'Élysée. L'homme, originaire des terres sudistes de l'Agenais, élu d'une union de la gauche, se trouve plongé dans un contexte international (crise bosniaque) et national (crise viticole) plutôt agité. C'est sous son mandat que la guerre reprend entre l'*afición* et les autorités aiguillonnées par une SPA toujours aussi virulente. Il se trouve même deux parlementaires « taurophobes », le député Félix Drelon et le sénateur Louis Martin, pour présenter début 1911, une proposition de loi tendant à faire condamner les auteurs de mise à mort d'une peine allant de six jours à trois mois de prison et de seize à trois cents francs d'amende. Même si la corrida n'était pas expressément visée, le vote de cette loi lui aurait été fatal. Quel matador espagnol eût, en effet, pris de tels risques ? Devant le péril évident, la *Fédération des Sociétés Taurines* alors présidée par un certain Paulin Chebroux convoque à Nîmes, le 30 avril 1911, un congrès extraordinaire, qui réunit dans la salle d'honneur de la mairie, non seulement les représentants des clubs taurins de toute la France, mais aussi nombre d'hommes politiques dont les députés Joseph Garat (Bayonne), Ana-

tole Sixte-Quenin (Bouches-du-Rhône), Camille Reboul (Hérault) et les Gardois Fernand de Ramel, André Bourguet, Adéodat Compère-Morel, Hubert Rouger et François Fournier. Plusieurs municipalités étaient également représentées et on notait la présence de nombreux clubs taurins non membres de la Fédération. Le maire de Nîmes, Marius Valette salua *les vaillants aficionados* présents et céda la parole et la direction de la réunion à son adjoint et député Hubert Rouger qui avait suscité le mouvement. Le réveil du Midi taurin était appuyé par des députés : deux pour l'Algérie (alors française), deux pour l'Aude, cinq pour les Bouches-du-Rhône), cinq pour le Gard, trois pour la Gironde, six pour l'Hérault, quatre pour la Haute-Garonne, quatre pour les Landes, quatre pour les Basses-Pyrénées, deux pour les Pyrénées-Orientales et deux pour le Vaucluse, soit une quarantaine de députés issus de notre « Grand Sud » qui ne souhaitaient pas précisément que nous soyons mis en quarantaine et dont le cri de ralliement était : *l'Afición, c'est la Liberté !* Après un grand nombre d'interventions, Hubert Rouger lut un ordre du jour : *Après un échange de vues entre les députés présents du groupe parlementaire, sur nos libertés méridionales et les représentants de tous les groupes aficionados, sur les projets de loi menaçant les courses de taureaux, elle décide qu'il y a lieu d'organiser d'urgence, dans toute la région, un mouvement de résistance, très énergique contre les susdits projets de loi attentatoires à nos franchises et à nos libertés méridionales.* Celui-ci fut voté à l'unanimité et Hubert Rouger promit que lui et ses collègues retarderaient la discussion du projet Drelon, en multipliant les amendements, et qu'ils *mèneraient à bien une cause pour laquelle les défenseurs sauront au moment opportun sacrifier leurs forces et lutter avec cette foi qui les caractérise et les a déjà fait triompher plusieurs fois.*

D'autres forces politiques se joignirent au mouvement. Dans le journal nîmois *Le Torero*, on pouvait lire un ordre du jour *voté par acclamations* par la très royaliste Section nîmoise d'Action française : *La Section Nîmoise d'Action Française, considérant que les courses libres et à mort constituent la dernière des libertés provinciales que ne nous ait pas ravi l'État centralisateur, considérant que ces jeux de grâce et de témérité relient les Méridionaux par une tradition ininterrompue à leurs ancêtres latins et qu'ainsi ils sont le témoignage de la survivance à près de vingt siècles de l'âme latine, dans le Midi de la France, que par conséquent la moindre atteinte qui leur serait portée touche directement à l'âme méridionale ; considérant que les libertés locales font partie de la vie journalière, ne gênent personne, sont les plus belles manifestations de toutes les affinités et tous les goûts de notre race ; considérant enfin, que tous les moyens légaux épuisés, il serait humiliant pour le Midi, qui, conduit par le grand Mistral, a fait reculer ses adversaires, en 1894, de céder sans se servir des moyens violents et décisifs ; décide de participer au mouvement méridional contre le projet Drelon, mouvement dirigé par la Fédération des Sociétés Taurines de France et d'Algérie ; d'aider et de favoriser ce mouvement sous toutes les formes utiles qu'il se manifeste, manifestations populaires, congrès, émeutes ou rébellions.*

Comme quoi la corrida transcendait les clivages politiques et sociaux et unissait royalistes et socialistes ! Le peuple du Midi était en ébullition.

Louis Martin-Favier, pas encore directeur du *Torero* mais déjà collaborateur actif, ajoutait le commentaire suivant, morceau d'éloquence d'époque laquelle devait faire des réunions électorales autre chose que les meetings actuels de plus en plus show-biz : *L'ensemble de cette réunion a montré à nos ennemis que l'on ne pourrait s'attaquer à nos libertés et à nos coutumes locales, sans voir de chaque pierre, dont notre sol est rempli, sortir une bonne volonté pour seconder toutes celles qu'ils voudraient atteindre et, qu'à réveiller le chien qui dort, on risque bien souvent d'y laisser un morceau de ses culottes, si ce n'est un peu de ce qu'elles recouvrent. Nous nous sommes toujours*

*trouvés unis pour soutenir une revendication, née de nos traditions locales, et s'ils ont oublié d'où ils sont sortis, nous ne savons et ne pouvons faire mentir notre vieux sang méridional, jailli d'un sol où le soleil répand, avec sa féconde chaleur, tous les trésors qui font les cœurs grands, vaillants et ouverts aux manifestations grandioses de beauté sans voiles et d'art sans souillures. Notre nature nous a faits tels, notre terre et notre soleil entretiennent cette flamme sacrée et rien ne pourra nous vaincre, ou nous asservir sous d'autres coutumes que celles qui, venues de nos pères et nées de notre sol, dirigeront aussi nos fils.*

Le député d'Arles Anatole Sixte-Quenin, déposa alors une proposition demandant que si celle de Drelon était votée, la loi contre les corridas soit ainsi complétée : *Constituent des mauvais traitements envers les animaux domestiques, punis et réprimés par la présente loi : les combats de coqs, les courses de chevaux avec obstacles, les chasses à courre, les tirs au pigeon, les tirs à l'oie, le gavage des oies, la mise de chevaux vivants dans les étangs à sangsues, l'aveuglement des pinsons et tous autres modes d'élevage qui ont pour conséquence la torture des animaux domestiques.* Le projet avorta à la suite de différentes manifestations groupant de nombreux parlementaires, qui eurent lieu le 2 juin à Bordeaux et le 3 septembre à Bayonne. À Bordeaux, une motion réclama qu'en cas de vote du projet Drelon, les corridas soient autorisées sous les conditions que les villes où elles se donnaient possèdent une arène au moment du vote de la loi et qu'elles soient réglementées par la municipalité. C'était une sérieuse amorce de la tradition tauromachique.

En 1912, des corridas furent interdites par le préfet à Saint-Malo, *le gouvernement ne voulant pas que ces mœurs tolérées dans le Midi, s'acclimatent dans le Nord de la France.* On parla d'interdire celles de Vichy mais son député, Charles Dumas, fit valoir qu'elles s'y donnaient depuis dix-neuf ans...

La SPA enragée, tenta une nouvelle offensive, lorsque en 1913, Raymond Poincaré fut élu président de la République. Il était connu comme un ami des bêtes, refusant de chasser et soignant amoureuxment son chat. Par ailleurs, le garde des Sceaux était Antony Ratier, signataire de la proposition de loi de Louis Martin. Mais la seule conséquence de tout cela fut l'interdiction des corridas à Roubaix annoncées pour le 24 août 1913. Le préfet n'autorisa, en ce « Grand Nord », que des courses landaises avec des animaux aux cornes embouées en spécifiant que les banderilles éventuelles devaient être placées à la glu et être dépourvues de pointe ou harpon et qu'aucun cheval ne devait être mis en présence des taureaux.

Et l'année suivante, c'était la guerre et même « la Grande Guerre ».

Curieusement personne n'avait pensé à l'interdire malgré les mauvais traitements et mises à mort au fil des baïonnettes de millions d'hommes dont la vie valait au moins celle des animaux.

Mais, dans les années qui précédèrent cette première guerre mondiale, il y eut des moments de calme, où Paris *intra muros* et en dehors du Parlement cohabitait paisiblement avec le monde taurin pour d'agréables mondanités.

Pour « faire les Amériques », les figures de la tauromachie de l'époque pouvaient s'embarquer à Cadix ou à Lisbonne mais aussi à Cherbourg ou Le Havre, les deux ports français étant alors de grandes têtes de lignes transatlantiques. Dans ce dernier cas, nos toreros hispaniques devaient obligatoirement passer par Paris, où des trains spéciaux prenaient en charge les voyageurs jusqu'aux gares maritimes précitées. Or donc, au début du mois d'octobre 1909 *Cocherito de Bilbao*, le matador basque au nom imprononçable de Castor Jaurébigueitia Ibarra et le Cordouan *Mano-lete* (père) faisaient route vers Cherbourg, avec ou sans...parapluies et appelés en mer par la promesse des *pesos* et autres *escudos* du Nouveau

Monde. Annoncés à Mexico pour le 24 octobre, ils ne virent de Paris que les quais de ses gares car ils levèrent l'ancre le 6 octobre pour New York. Moins pressées, par contre, les deux vedettes du temps, *Bombita* et *Machaquito* qui les avaient accompagnés dans la capitale des Français, décidèrent de s'y accorder quatre à cinq jours de vacances. La *pareja* (la paire) à la mode venait, en effet, de triompher dans notre Midi, à Nîmes le 3 octobre pour *Machaquito* et à Bordeaux le même jour pour *Bombita*. Le séjour à Paris de ces deux matadors dont on dit que leur époque – celle de 1900 à 1912-1913 – fut une de celles où on combattit parmi les toros les plus gros et les plus durs, eut un écho dans la bonne société de la capitale et ses salons cossus. On rencontra donc les deux maestros sur les boulevards, dans les endroits à la mode et autres lieux publics où il était de bon ton de se montrer. Ils furent même photographiés à la terrasse du Café de la Paix, en compagnie d'un certain Georges Recout et de sa famille. Marc Thorel écrira dans la revue *Toros*<sup>9</sup> *Aisément reconnaissables, malgré (ou à cause de) leur costume de ville et leur air endimanché, Bomba et Machaco - sans moustache française ni chapeau melon parisien – sourient à l'objectif : Ricardo, comme d'habitude, mi-aimable mi-ironique, Rafael plus crispé et moins à l'aise. Bombita parle parfaitement notre langue, a voyagé, aime lire, compte parmi ses amis des écrivains et des artistes et cela se sent... Machaquito, lui, semble rappeler à tout instant son origine modeste (la même en fait que son compagnon !), laisse transparaître, dirait-on, son toreo plus brutal et viril et paraît gêné, entre ces dames, de tant de coups d'épée fulgurants ! Les raisons de cette pareja opposée et complémentaire, se devinent ici, aussi bien que sur le sable des ruedos.*

*Bombita* a aimé Paris, il y reviendra. Il le promet et tient parole car en novembre de la même année 1909, il revient sur les bords de la Seine. Il est le destinataire de nombreuses invitations. Faute de temps, il doit en refuser beaucoup. On le voit au Café de Paris ou dans une loge de La Cigale. Il dîne avec Maurice Bernhardt, le fils de Sarah, Jean Aubry et Marcel Boulanger. Il rencontre aussi la princesse Wladimir. Sommet des mondanités, lui le tombeur de taureaux, est invité à une chasse à courre dans les bois de Chantilly par le duc et la duchesse de Chartres. Un bref instant, il ne peut cacher l'instinct presque animal du matador de toros qu'il est, en courant après la meute sus au cerf traqué que l'étiquette réservait pourtant au duc. Admis du fait de sa classe naturelle et sa personnalité dans la haute bourgeoisie voire les milieux aristocratiques, le maestro de Tomares, un village des alentours de Séville, est l'objet de toutes les attentions et de tous les regards. Il est pour la bonne société de Paris à la fois une personnalité peu commune, une curiosité exotique et une célébrité à la mode. Les snobs se l'arrachent évidemment. Il en sera de même, plus près de nous, pour un autre grand torero espagnol qu'on dirait aujourd'hui « médiatique » : Luis Miguel Dominguin.

Nous achèverons le présent chapitre sur une note humoristique à travers une carte postale datée du 31 octobre 1908, représentant des jeunes élèves de l'École de St-Cyr, en train de fêter, « tauromachiquement », les 100 ans du transfert de leur école de Fontainebleau à St-Cyr par Napoléon 1<sup>er</sup>. Les élèves-officiers sont vêtus en toreros à pied et à cheval dans la *lidia* amusante d'un taureau à quatre pattes bien humaines. Six ans plus tard, certains d'entre eux participeront à une *lidia* terrible et mondiale où ils ou-

blieront leurs sympathiques facéties qui avaient eu pour cadre leur célèbre école des Yvelines.

La corrida a inspiré toutes sortes de gens, même les militaires.

---

9 N° 1019 du 11 janvier 1976

## CHAPITRE X L'ENTRE-DEUX-GUERRES.

### De quelques « pégoulades » tauromachiques.

Le mot « pégoulade » en provençal *pegoulado* signifie une retraite aux flambeaux, une promenade aux flambeaux que l'on fait les nuits de fête et à laquelle prennent part tous ceux qui veulent porter une torche. De nos jours la « pégoulade » est devenue un défilé folklorique de certaines villes du Midi à tradition bien établie comme Arles ou Nîmes, les deux sœurs romaines. On y compte des piétons et des cavaliers en costume traditionnel et d'apparat et aussi des gardians. Mais la « pégoulade » a aussi un sens plus humoristique voire péjoratif, chez nous, car elle désigne une certaine pagaille. C'est dans cette dernière acception qu'il faut recevoir notre sous-titre.

Parmi les « pégoulades » tauromachiques que connut notre capitale, il faut rappeler celles qui se déroulèrent au stade Buffalo en 1925. Le stade Buffalo édifié à Montrouge en 1923 sera détruit en 1957 pour laisser la place à des immeubles locatifs. Dans *Le Toril* du 25 juillet 1925, Paco Tolosa en rend compte en ces termes : *La capea annoncée pour le 5 juillet avec Tunon de Bilbao et Carlos Miguel (Michelet) ne put se dérouler pour cause de mauvais temps et fut reportée à quinzaine. C'est devant une assez bonne entrée aux places bon marché que furent courus les quatre pensionnaires croisés-espagnols de Louis Barbier des Trinitaires en Crau. Notons au passage que le remplacement de Tunon de Bilbao (un quasi inconnu) par Laplaza (un autre quasi inconnu) n'est pas annoncé au public. La capea ne mérite pas un long compte rendu ; nous serons bref. Le lot de novillos camarguais était jeune et mal présenté. À peine âgés de deux ans et demi, bastos, le poil rude, pas très jolis à voir, ils étaient petits et pas armés. Au moral : des bœufs, sauf le dernier, qui fut simplement mansurrón. Il y eut un noir et trois castaños. À l'heure où l'on examine le projet qui*

consisterait à faire lidier des Camarguais en novillada avec picadores et mise à mort, il serait peut-être bon de détailler leur pelea, si pelea il y a. Le premier fut manso, il ne s'élança jamais bien franchement et ne répondait pas aux cites de Michelet qui ne put réussir que ses sauts de pied ferme. Le second, manso également, était inquiet et sa course en zig-zag, incertaine, était assez dangereuse pour les toreros ; il barbea en tablas, longea les barrières longuement et sauta trois fois dans le callejon. Le troisième commença par courir le long de la piste, histoire de se dégourdir les jambes sans doute, et, comme les novillos précédents, il ne put résister au plaisir de faire du steeple-chase et sauta quatre fois la talanquera, trois fois au même endroit ; ce fut un buey. Ces trois bichos eurent ceci de particulier, c'est qu'ils faisaient des écarts lorsqu'on leur présentait la cape, reculaient en grattant le sol pendant quelques mètres et ne s'élançaient qu'après qu'on les eut consentis. Le quatrième débuta comme les trois premiers : il longea un moment les barrières qu'il essaya de sauter à plusieurs reprises, mais sans y parvenir parce que trop près. Enfin, il se réveilla un peu et, partant de loin, il s'élança franchement. La mansedumbre des encornés ne permit pas aux modestes toreros de briller. À la cape Michelet abusa des delantales et remua beaucoup. Son dernier saut fut bon car le Camarguais répondit bien au cite. Ses faenas de muleta furent dansées mais faites avec bonne volonté. Il porta le premier simulacre assez bien, mais se jeta fortement en dehors au second. Laplaza, s'il toréa le plus souvent de cape, mal, voûté et avec trop de mobilité, fit cependant trois véroniques qui sont à retenir au troisième. La première fut templada, la seconde tranquille mais peu serrée et la dernière, une espèce de pont tragique, fut serrée mais eut le défaut d'être trop sèche et de marea l'animal. Laplaza eut beaucoup de mérite de retenir ainsi le bicho. Aux banderilles, il cloua une bonne paire. A la muleta et en portant le simulacre, il fut mauvais. Après cette capea, je ne crois pas que l'on ait de bons résultats en faisant lidier des Camarguais en novillada espagnole et je me rallie à l'opinion de Don Pedro exprimée dans le dernier numéro du Toril. Il est vrai que le jeu de cape est très difficile avec de pareils animaux et d'autre part, l'élevage n'est pas assez sérieux en Camargue où aucune séparation n'existe entre les manades. On conçoit dès lors la difficulté de sélectionner et d'obtenir du ganado brave. D'ailleurs, comme le dit Don Pedro, qui a l'air fort compétent, le Camarguais fuira sous la douleur de la pique.

Nous ne donnons pas le compte rendu de la série d'exhibitions tauromachiques qui ont eu lieu à Buffalo depuis le 14 juin. Nous n'y assistâmes pas, étant donné le manque d'intérêt présenté. Monsieur de Baroncelli Javon<sup>10</sup>a, paraît-il, désavoué publiquement ces spectacles boiteux et a déclaré n'être ni de près ni de loin en rien dans les fêtes provençales de Buffalo. Pour le 2 août on annonce le matador de toros Luis Freg avec six toros de Lescot. Nous aurions cru à plus d'amour-propre de sa part. Il n'est pas très reluisant pour lui de prendre part à une capea de taureaux camarguais à Paris. Nous craignons fort qu'il ne réussisse pas. Le public parisien n'est pas aficionado : c'est l'impression que l'on ressent lorsque l'on entre dans le vaste stade où la foule ne vibre pas. La piste située au milieu du vélodrome, à plusieurs dizaines de mètres des spectateurs, qui n'aperçoivent que très indistinctement, est mal en point. La meseta du toril est bien à 100 mètres des personnes les plus éloignées. C'est dans ce cadre qui donne une impression de tristesse et de solitude que Freg viendra toréer le 2 août. Nous serons là pour apprécier son travail. Aux aficionados français nous décrirons le genre d'adversaires qui lui seront opposés.

Mais de corrida le 2 août... il n'y eut point. Luis Freg toréa à San Sebastián et s'y fit blesser par un toro de Villagodio. En revanche, il toréa bien à Paris mais les 24 et 25 octobre de la même année 1925 mais dans les arènes de Lutèce (eh ! oui) ainsi que nous l'allons voir.

*La résurrection (temporaire) des antiques arènes de Lutèce ou... quand la bienfaisance ne fait pas recette.*

En 1921, les Espagnols avaient subi un désastre à Annual où les troupes du général Silvestre avaient été balayées par les Rifains. La reconquête du Maroc espagnol ne fut décisive qu'à partir du 8 septembre 1925 avec le débarquement d'Alhucemas qui fut à l'origine du prestige militaire de Franco. Les Français avaient mené contre Abd-el-Krim une campagne parallèle et en cette fin 1925, on décida à Paris une manifestation au bénéfice des blessés français et espagnols au Maroc. Le journal *l'Écho des Sports* patronna, avec le grand journaliste Gaston Bénac, l'idée d'une série de corridas. Le Syndicat de la Presse Parisienne et la Croix Rouge s'associèrent au mouvement et on

---

10 Le Marquis de Baroncelli, grand éleveur de taureaux Camarguais et grand mainteneur, d'origine florentine, dont le troupeau se trouvait aux Saintes-Maries-de-la Mer)

obtint même la présidence d'honneur du premier ministre Paul Painlevé. La cheville ouvrière du projet fut Pierre Aymard qui fut connu ensuite comme chroniqueur taurin (en particulier à *La Dépêche du Midi* toulousaine) sous le surnom de *Refilon*. L'homme était alors le représentant en France du matador mexicain Luis Freg. Les premières courses eurent pour cadre les antiques arènes de Lutèce et furent données les 24 et 25 octobre. Les taureaux étaient de la ganaderia de Viret mais ils n'arrivèrent que le 23 après un voyage inconfortable qu'ils firent attachés par les cornes pendant tout le trajet. Leur prestation s'en ressentit évidemment. Le samedi 24, la course se déroula sous la pluie devant une demi-entrée. Mais le lendemain, il faisait beau temps et on enregistra un plein. Au paseo des deux courses on notait le caballero Alfonso Reyes, alors émule d'Antonio Cañero le grand *rejoneador* de l'époque, ainsi que les matadors Luis Freg et *Saleri* et le novillero-banderillero Ricardo Romero Freg neveu du susnommé. Il y avait aussi deux picadors, Antonio Pols *Barrettina* et un certain *Mazzantini* qui n'a rien à voir avec Luis dont il a été question auparavant. Le 23, Reyes à cheval fut bon, Luis Freg donna une passe de poitrine et *Saleri* aux banderilles et sous la pluie fut supérieur. Le lendemain, excepté Reyes, ce fut moins... supérieur. Le 1<sup>er</sup> novembre, on renouvela l'expérience par un temps superbe. On avait annoncé Ignacio Sánchez Mejías, le *polifacético* beau-frère des *Gallos* (Rafael et José), mais il ne vint pas, sans doute trop occupé à *corriger les morasses de son roman (Biou y Toros)* car Ignacio était aussi un intellectuel de haut vol. À la place on vit donc à cheval le grand Antonio Cañero et Pacomio Peribañez, un ancien matador qui avait renoncé à l'alternative pour servir l'illustre cavalier. Reyes était toujours là. Il y eut deux bêtes de Sánchez Rico qui souffrirent elles aussi du voyage par Barcelone et Sète et deux de Viret. Cañero fit grande impression sur le *public néophyte dont le snobisme tient lieu d'afición* (sic). Reyes travailla un Viret et Peribañez l'autre. Il y eut ensuite *deux courses au razet et une pour les amateurs dont une quarantaine se firent plus ou moins malmener provoquant sur les gradins un rire ininterrompu.*

Ce qui ne fit pas rire par contre, c'est le résultat déficitaire de l'opération bénéfique. Toujours dans *Biou y Toros* on put lire : *C'était à prévoir. Lorsque les gens qui ne connaissent rien à la corrida se mêlent d'organiser des spectacles tauromachiques en des régions où une forte hostilité se fait sentir, ils font plus de mal à la cause de l'afición, dont ils se prétendent les apôtres que nos plus déclarés adversaires. Nous avons signalé dans nos articles, les lacunes de l'organisation*

*des courses de Lutèce. Comme nous l'avions prévu, les résultats financiers, qui auraient pu être tout autres avec des organisateurs plus conscients, ont été déficitaires. Aussi notre vieille connaissance, Monsieur Desvaux (Des... vaux qui n'aime pas les toros !), conseiller municipal de Paris, a pris sa plume des dimanches et a écrit au Préfet de Police. Voici ce que raconte le Bulletin Municipal Officiel de la Ville de Paris du 3 décembre 1925 : N° 450.- 4 novembre 1925. – Monsieur Emile Desvaux demande à M. le Préfet de Police de vouloir bien faire connaître, par voie du Bulletin Municipal Officiel, le chiffre de la subvention versée à la Caisse de secours aux blessés du Maroc par les organisateurs des courses de taureaux de Lutèce. Le but patriotique proclamé leur a valu le plus puissant appui des pouvoirs publics et de la presse. Il importe également que cette manifestation ne serve pas de prélude à d'autres exhibitions de ce genre.*

*La réponse fut la suivante : Les organisateurs des spectacles tauromachiques donnés aux Arènes de Lutèce ont fait connaître que, malgré les résultats déficitaires de ces spectacles, un versement serait effectué à la Société de la Croix Rouge. Le chiffre de ce versement sera précisé dès que les comptes - qu'un retard survenu dans la fixation des sommes dues à l'Assistance Publique n'a pas encore permis de terminer - seront définitivement établis. D'autre part, toute course de taureaux, sera désormais interdite dans le ressort de la Préfecture de Police.*

Rien de nouveau sous le soleil ni même sous la... pluie !

Pour être complet sur ces courses de Lutèce, nous nous référerons aussi à un témoignage d'un certain P. Bourbon, demeurant à Paris, qui dans une lettre à *Miqueleta*, directrice de la revue *Bion y Toros*, portant la date du 28 novembre 1925 écrit : *...En terminant, je vous dirai que j'ai vu la course de novillos à Paris avec Luis et Romero Freg et Saleri et Reyes et la dernière avec Antonio Cañero. La première fois j'ai été royalement volé de 50 francs pour voir des vachettes de Viret, la deuxième fois c'était mineur. Je ne félicite pas les organisateurs, prix inabordables, mauvaise époque de l'année, mauvais aménagements. J'espère qu'ils feront mieux une autre fois...*

No comment ! comme disent les British.

### L'épisode du « nouveau cirque ».

Existait à Paris, une salle polyvalente comme on dit maintenant (les Espagnols disent *multiusos*), le « nouveau cirque ». Situé rue Saint-Honoré, il avait été créé par Joseph Oller. Ce dernier y faisait flèche de tout bois et en cette année 1925 Joséphine Baker s'y produisit dans « la Revue Nègre ». Du 5 janvier au 5 février du même exercice, on y donna une course hispano-française avec la participation du Marseillais Charles Michelet qui y assura quarante spectacles (vingt-huit nocturnes et douze matinées). Éminent sauteur, il revint dans la capitale le 21 juillet mais au stade Buffalo déjà mentionné, où les novillos camarguais de Barbier se révélèrent si *mansos* qu'ils ne se laissèrent même pas sauter.

### 1926 et le retour des Landais au Vel' d'Hiv.

Érigé en 1909, le Vélodrome d'Hiver, populairement appelé Vel' d'Hiv, se trouvait rue Nélaton dans le XV<sup>e</sup> arrondissement. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la compétition cycliste devient un spectacle de masse prisé par la population des villes. La construction des vélodromes participe de cette vogue. Dès 1902,



Henri Desgrange demande à l'architecte Gaston Lambert d'aménager la Galerie des Machines, vestige de l'Exposition Universelle de 1899 situé dans le quartier de Grenelle, pour y créer une piste de compétition cycliste. Inauguré le 20 novembre 1903, le vélodrome connaît rapidement un grand succès populaire. Mais en 1909, la ville de Paris annonce la destruction de la Galerie des Machines pour libérer la perspective vers le Champ-de-Mars. Desgrange décide alors d'édifier tout à côté, à l'angle du boulevard de Grenelle et de la rue Nélaton, un nouveau temple du vélo. Dans le nouveau Vel' d'Hiv 17 000 spectateurs assis sur des gradins de brique et de béton peuvent observer les coureurs sur une piste de sapin de 250 m de long autour d'une vaste pelouse centrale. La salle est éclairée par une immense verrière et plus de mille ampoules.

La fameuse course des *Six jours de Paris* créée en 1913 devient un sommet de la saison cycliste. À partir de 1926 on élit même la « Reine des six jours » qui va donner le départ des courses. Édith Piaf, Annie Cordy et Yvette Horner furent ainsi couronnées. Dans les années 1930 on y organise même des combats de boxe et d'autres compétitions sportives comme le tennis, le hockey sur glace, le patinage ou le basket. Après la Seconde Guerre mondiale Marcel Cerdan et Sugar Ray Robinson y boxèrent.

Un souvenir tragique est lié au Vel' d'Hiv : les 16 et 17 juillet 1942 furent arrêtés et détenus pendant plusieurs jours dans des conditions précaires plus de 13 000 victimes juives dites de « la rafle du Vel' d'Hiv » avant leur déportation vers Auschwitz.

Le vélodrome sera détruit en 1959, l'année du « dangereux été » de Dominquin et Ordoñez dont Ernest Hemingway fera la relation que l'on sait.

Mais revenons en arrière et à la période qui nous occupe. La revue *Biou y Toros* nous apprend : *Du 15 au 25 mars (1926) le Vélodrome d'Hiver a revu nos modestes « pantalons blancs ». Les crânes gars de chez nous, coiffés de leur petit béret, vêtus de leur boléro brodé et de leur pantalon immaculé ont fait courir le frisson dans l'âme de ceux qui ne peuvent rester insensibles devant le spectacle viril du danger bravé avec art. Monsieur Barrère a fourni vingt vaches sélectionnées avec soin, vingt merveilleuses coursières qu'ont attaqué les Gérard, les Suisse, les Meunier, les Martial, les Duporto, les Faber, les Bourre, les Labontan, les Robert II et quelques amateurs, déjà célèbres aux arènes bordelaises du Bouscat. Parmi ces hommes, quelques-uns sont de véritables artistes, des écarteurs à l'âme chevillée au corps, dignes continuateurs de ces grognards de l'Arène qui aux temps héroïques où l'on combattait cornes nues laissèrent un peu de leur sang dans les arènes de la capitale.*

D'autres plumes sont moins triomphalistes : *Le public qui bouda pendant les quatre premières séances, se rendit ensuite plus nombreux dans l'immense arène du Vélodrome d'Hiver. Le désastre financier fut ainsi évité, mais les recettes ne durent point monter à des hauteurs astronomiques. Si l'on remarque que l'affluence des spectateurs coïncida avec la présentation de Catalino, que l'on avait d'abord empêché de travailler, on est en droit de conclure que le fameux torero n'est pas étranger aux belles recettes des dernières soirées. Tous les écarteurs firent des prodiges pour contenter le public. Ils récoltèrent de nombreuses primes. Or, à la date du 31 mars, un écarteur qui est prêt à en témoigner par écrit ainsi que plusieurs de ses camarades, a affirmé qu'aucune des primes dont le montant avait été remis au bureau spécial, n'a été distribuée aux destinataires. Pareil fait s'était déjà produit l'année dernière. Des éclaircissements s'imposent. Nous les demandons instamment à MM Barrère et Huet. Signalons encore que les courses eurent lieu sans qu'aucun service sanitaire n'ait été prévu. Le ganadero de Bueros ne pour-*

*rait-il point prélever sur ses bénéfices deux ou trois billets pour l'achat d'une boîte de pharmacie ?*

Une fois de plus, le temps passé n'est pas toujours meilleur...

Une anecdote pour en finir avec le Vel' d'Hiv, sur lequel nous reviendrons dans un chapitre ultérieur pendant la Seconde Guerre mondiale : la répétition générale des courses landaises eut lieu avant Pâques 1926. Environ 10 000 personnes assistaient à cette répétition. Mais le haut-parleur ne fonctionnant pas on dut interrompre l'audition d'une conférence de l'auteur des *Bestiaires*, Henri de Montherlant....

### **L'affaire de Melun (1930) ou quand le spectacle est sur les gradins.**

Rien ne prédisposait Melun, chef-lieu de la Seine-et-Marne, aux portes de Paris, à devenir ville taurine...même si elle est la capitale de la Brie. Mais voyons plutôt les faits. *Le Toril*, une fois de plus mine de renseignements pour notre ouvrage, s'émeut en ces termes, dans son n° du 24 mai 1930 : *Nous lisons dans des quotidiens l'information suivante : La municipalité de Melun organise, pour les 29 et 31 mai, de grandes courses de taureaux avec mise à mort. Ce spectacle sera donné au profit de la Caisse des écoles. Le maire de Melun a probablement songé que son premier devoir était de remplir la caisse de cette œuvre, quand bien même devrait-il encourir l'indignation des membres de la Société Protectrice des Animaux et les foudres de la loi Grammont. L'initiative de la municipalité de Melun cause une vive émotion dans toute la Seine-et-Marne et même à Paris, où les prospectus prometteurs d'un spectacle sensationnel sont répandus à profusion. C'est avec un vif regret que nous avons appris cette nouvelle. L'organisation de ce spectacle aux portes de Paris est une grosse faute. La campagne contre les corridas va reprendre avec une nouvelle ardeur. Les aficionados pourraient être les victimes de l'âpreté au gain de certains impresarios.*<sup>11</sup> *Ils se moquent pas mal de l'interdiction des courses en France qui pourrait résulter de leurs agissements. Il est triste de voir la corrida mise en danger par des gens qui auraient tout intérêt à la conserver. Mais l'appât du gain étouffe chez eux toute autre considération. Notre désir le plus vif est de voir interdire le spectacle. Nous éviterions ainsi des conséquences beaucoup plus graves.*

Cette sentence du rigoureux critique du grand organe taurin va s'avérer hélas prémonitoire. Comme souvent les critiques taurins (nous nous incluons dans le groupe) aiment jouer les Cassandre et autres Laocoon. Ils sont loin d'avoir toujours tort !

Le 31 mai on peut lire dans le même journal : *Les courses qui devaient se dérouler à Melun [dont nous aurons infra le résultat] continuent à fournir de la copie aux journaux taurophobes. On les annonçait pour les 29, 31 mai et 1<sup>er</sup> juin. Au cartel : novillos de Viret pour le caballero en plaza Romero (?), Canario et Juanito Belmonte (de Barcelone). Comme toupet de la part des organisateurs c'est magistral ! Commentant ce spectacle, le protectard « Intransigent » écrit quelques bêtises, ce qui ne nous surprend pas. Ce journal en a suffisamment imprimées pendant la guerre qu'il faut bien qu'il continue. Une de ses dernières tartines se termine ainsi : Le taureau ne sera pas tué, mais il souffrira cependant. En effet, qu'est-ce que le simulacre de mise à mort ? Voici : le matador armé d'une courte épée, donne l'estocade finale sur quatre ou cinq centimètres de profondeur. Ce qui signifie que le taureau reçoit un coup d'épée dans l'épaule. Ajoutons que les banderilles – bien qu'elles soient d'un nouveau modèle, paraît-il – ne s'enfonceront pas dans le garrot du taureau*

sans douleur. *Grand merci pour la définition du simulacre ! Rions de l'aplomb de tous ces pseudo-journalistes qui affirment telle ou telle chose et sont en réalité d'une ignorance crasse. S'ils prenaient la peine de se renseigner, ils éviteraient d'écrire autant de bêtises.* L'Œuvre, un autre journal à la dévotion des vieilles rombières (sic) de la S.P.D.A., publiée dans son numéro du 25 mai le petit article suivant. Nous ne résistons pas au plaisir de le reproduire intégralement : La Ligue pour la défense des animaux proteste auprès du Maire de Melun contre le scandale d'une corrida donnée « au profit des enfants des écoles !.. M. Chataignier, ancien instituteur laïque, à Pavillon-sous-Bois, adresse à ce propos, au président de la Caisse des écoles de Melun, le « Bulletin de souscription » suivant, qui ressemble un peu à une banderille : « Je soussigné, Chataignier Ernest, m'engage à verser la somme de Fr. 1000 (mille francs) au profit des écoles de la ville, si vous me donnez permission d'enfoncer 1 000 (mille) épingles dans le train de derrière des responsables de

---

11 Ici est visé par la plume du Toril un certain Alfred Rognon, bien connu pour effectuer des « tournées tauromachiques » dans les régions septentrionales et dans les pays proches. C'était un Lyonnais, inspecteur général d'assurances, qui jouait parfois le rôle d'« impresario ambulante » suivant la formule d'*Aguilita*, directeur du Toril.)

la réunion tauromachique. *Que penser de ce simple d'esprit qui propose d'enfoncer mille épingles, etc... Encore un de ces individus qui cherchent par tous les moyens à faire parler d'eux et qui bavent de joie en voyant leur nom dans les colonnes d'un quelconque journal.*

Entre-temps, la première course a eu lieu et un lecteur du *Toril*, un dénommé Pierre Catherine, adresse au journal toulousain le compte rendu suivant (publié le 7 juin par *Aguilita*) :

*29 mai 1930. Environ 6 000 spectateurs avaient pris place dans les gradins de la plaza melunoise, mais parmi ce public, les véritables aficionados pouvaient se compter, et ce fut pour eux une corrida sans intérêt. Pouvait-il en être autrement avec ces taureaux camarguais sans bravoure, et ces toreros obscurs qui, bien que se recommandant de noms glorieux, ne réussirent que des fuites éperdues vers les barrières. Sans la burlesque intervention de la S.P.D.A. et l'énergique répression des gardes mobiles, il n'y aurait pas eu de combat. Pierre Saurel, « le rejoneador français » [bien connu chez nous en Crau et en Camargue], se trouva aux prises avec un « embolado » efflanqué et manso, et malgré l'aide de Ronero [Romero ?] ne put rien réussir avec un pareil bicho. Tous deux simulèrent la pose du rejon, en l'espèce une baguette enrubannée. Il échet à Ronero un toro plus brave, mais qui n'en était pas à sa première sortie, et le caballero en plaza vit son cheval sérieusement secoué. Quant au diestro (?) Canario II, il s'en tira avec quelques capotazos innommables, une estocade aussi imaginaire que son savoir tauromachique et aussi miteuse que son costume.<sup>12</sup> Son comparse Juan Belmonte (de Barcelone !) ne rappelle en rien son illustre homonyme, et son seul titre de gloire dans cette course mémorable fut d'avoir été assez sérieusement achuchado en rentrant a matar. Pour finir, le cinquième et dernier toro, réservé aux amateurs, vint placer une note gaie dans cette corrida monotone, qui se termina dans l'indifférence générale. Le véritable spectacle n'était d'ailleurs pas dans le rond, mais sur les gradins, où les protectards, au nombre de 600, après avoir grossi la recette d'une vingtaine de mille francs – ce qui est assez réjouissant – se livrèrent à de grotesques manifestations. Le plus drôle, c'est que les habitants de Melun secouèrent d'importance les perturbateurs et qu'ils agirent en l'espèce comme des aficionados méridionaux.*

L'affaire aurait pu en rester là. Mais, elle fit quelque bruit en Espagne. Dans le journal *La Voz* de Madrid, on annonça en gros caractères que *Lors de la*

*corrida de Melun (France) il y eut des gaz asphyxiants, des charges de cavalerie et autres nouveautés.* Le compte rendu du journaliste espagnol est fait sur le ton humoristique. Comment aurait-il pu en être autrement ?

---

12 Cet Emilio Soler *Canario II* (1905-1941) était « dans le civil » ouvrier typographe à l'imprimerie Barnier à Nîmes où il travaillait à l'édition de la revue *Biou y Toros* depuis *Toros*. Il mourut à Marseille le 19 octobre 1941, dans les arènes du Prado sous la corne d'un toro de Lescot. Le père d'un des deux auteurs (Elio Bartolotti), âgé de 16 ans, assista à cette tragédie marseillaise.

*Uno al Sesgo* critique taurin du pays voisin y va lui aussi de sa plume connue dans son opuscule *Toros y Toreros en 1930* et écrit : *Lors d'une corrida célébrée à Melun (France) les membres de la S.P.D.A. provoquent de graves désordres en prétendant empêcher le spectacle, la police devant intervenir pour pratiquer de nombreuses arrestations. Lors de la bagarre, il y eut quelques blessés. Un employé de la mairie fut blessé au front et un membre de la Garde Républicaine à la jambe et à la main. Lors de la charge dans le rond pour disperser les manifestants, un des chevaux reçut un coup de couteau dans le ventre de la part d'un des protectards. On retrouva des épingles de 15 cm de longueur en possession d'un des manifestants détenus, qui furent employées contre les chevaux et pas précisément pour les protéger.*

Et *Le Toril* d'ajouter : *Que penser de ces tartuffes de protectards qui protestent contre les courses de toros et qui, à Melun, frappent d'un coup de couteau dans le ventre le cheval d'un garde républicain chargé de rétablir l'ordre ! La vue de l'inénarrable sombrero aux fleurs rouges de la présidente du Gast les a certainement excités. Drôle de façon de défendre les animaux !*

Cette Madame du Gast, précisément Crépin-Dugast s'appelait tout simplement Crépin mais désireuse d'anoblir ses origines obtint des autorités l'autorisation d'adjoindre le nom de Dugast à celui de Crépin et, snobisme oblige, se fit appeler du Gast !

Cette Madame du Gast avait contacté avant la course en question, le ministère de l'Intérieur. Il lui avait été répondu que les jeux tauromachiques seraient interdits s'il était prouvé qu'il y eût infraction à la loi Grammont. Or la turbulente « protectarde » en fut pour ses frais, car l'administration désigna un vétérinaire expert, qui après examen des chevaux et toros utilisés pendant la course litigieuse déclara que ceux-ci ne portaient aucune trace de mauvais traitements.

Puis, il y eut ensuite de la procédure... D'abord le ministère de l'Intérieur interdit la course du dimanche non pas sur la base de la violation (non avérée) de la loi Grammont mais *d'un spectacle susceptible de troubler l'ordre public*. La ville de Melun, qu'il faudrait classer pour ce fait d'armes dans la liste des « villes taurines », intenta un procès à Mme de Gast et saisit le Conseil d'État en annulation de l'arrêté préfectoral d'interdiction. Le Conseil d'État par une décision du 2 décembre 1932 va donner raison à la ville de Melun et annuler l'arrêté inique ! Mais, à notre connaissance il n'y eut plus d'autres suites, malgré la victoire morale et judiciaire de l'*afición*.

Pour terminer sur une note humoristique cette affaire de Melun, véritable morceau de bravoure d'une mairie de la région parisienne, nous rappellerons l'histoire que nous conta feu notre amie Marie-Jeanne Saurel, décédée à un âge respectable, fille de Pierre Saurel le rejoneador protagoniste de cette fa-

meuse course de Melun. Marie-Jeanne se rappelait en riant que son cavalier de père, énervé par les insultes proférées par la de Gast à l'encontre des toreros, demanda à son valet d'épées de lui passer un de ces flots de rubans (« devise » ou « cocardette ») enduits de glu que l'on posait sur les toros. Le rude Camarguais en posa un sur la figure de la dame en passant au razet devant elle ! Dans la série Contes et Légendes de Camargue, cette anecdote mérite son pesant de cacahuètes.

Comme l'écrivit Gédéon dans un grand quotidien de Paris : *Si le ridicule tue, la S.P.D.A. rendra bientôt son âme à Dieu.*

### 1936 Retour au Vel' d'Hiv ou « la corrida sur tapis-brosse ».

Mai 1936, c'est le début du « Front Populaire » et à Paris, comme en France, la pensée première de l'opinion publique n'est pas pour les courses de taureaux, sauf pour les aficionados les plus impénitents. Pourtant à la même époque allaient se dérouler des courses de taureaux au Palais des Sports de Paris, le populaire et célèbre Vel' d'Hiv auquel nous avons déjà consacré quelques lignes. *Paco Tolosa* se fend d'un bel article dans *Biou y Toros* du 9 mai 1936 à propos de ces courses du printemps 36.

*Le plus remarquable de ces « Grands Galas Tauromachiques » qui devaient tenir, dix jours durant, l'affiche du Palais des Sports, c'est que les Parisiens n'ont pas marché. Ni la réclame tapageuse de « Paris-Soir », ni les « jansonneries » du rédacteur de « L'Auto », ni la profusion d'affiches aux vives couleurs ne réussirent à convaincre la grande foule qu'elle était conviée à un spectacle sérieux. Et, à l'issue de la première soirée, l'opinion de chacun était faite. Comme l'écrivit fort justement Le Figaro qui, avec Comœdia et Le Quotidien mit les choses au point, le spectateur ne vit qu'une longue parodie sans couleur, sans vigueur, sans intérêt. Et il a compris que ce n'était pas cela une corrida : que ce n'était pas ce spectacle lent et plat qui, à Nîmes ou à Madrid, passionne les foules ; il a pensé que ces « toros » qui, après un pas de course, s'arrêtent, retournent à leur cage – car on hésite à appeler cela un toril – qui reniflent le sol, jettent vers les lampes un regard morne, qui, enfin cèdent aux sollicitations de la foule et se jettent sans conviction sur la cape, que ces « toros » ne sont pas des toros qui parfois se vengent de l'homme, qui désarçonnent les picadors, qui se ruent dangereusement sur les chevaux. Et l'ayant compris, il rit ou se fâche et ne revint pas. Il y avait bien 4 000 spectateurs le 16 avril, il n'y en avait guère plus de 2 500 cinq jours après. Si bien que prévu du 16 au 26, ce programme d'exhibitions burlesques fut arrêté le 21 au soir. Depuis le 17, il avait perdu en route un de ses numéros : celui de la simili-course portugaise qu'assurait Pierre Pouly. En somme un franc succès, si l'on peut dire, bien propre à faire réfléchir ceux qui seraient tentés de renouveler une expérience qui échoua piteusement, comme les précédentes. Cependant en dehors de la petite plaisanterie qui consista à annoncer Félix Rodríguez II et à la remplacer, sans annonce préalable, par Lagartito, il n'y a pas de grands reproches à adresser aux organisateurs : MM. Jeff Dickson, Sol et Pouly. Les taureaux des Camarguais de race croisée espagnole provenant des manades Sol et Pouly étaient, dans l'ensemble, plus grands qu'on eut pu le penser. Mais sous la lumière électrique, sur cette piste de tapis-brosse entourée de grilles, ils se dégoûtèrent rapidement. Toutefois, comme les picadors étaient absents, que les banderilles étaient enduites de glu, que la mise à mort était simulée, la cause de la corrida ne subit aucune atteinte.*

PS – Pour l'histoire et pour nos amis d'Espagne, voici quel était l'ordre du programme qui se déroula du 16 au 21 avril inclus :

1/ Course provençale d'un taureau cocardier razeté par Azais, Bouffier, Michel et Blanchet.

2/ Capea au simulacre de deux toritos par Lagartito, José Cerda et six banderilleros.

3/ Exhibition équestre de Pierre Pouly avec un torito emboulé (Cette dernière remplacée à partir du 18 en matinée, par une charlotade).

4/ Sauts de pied ferme, à l'aide d'une perche et en prenant l'élan d'un tabouret, exécutés par le sauteur landais Darricau et les razeteurs provençaux. Pose de cocardettes à la glu et razets par ces derniers.

5/ Charlotade d'une vachette par la troupe-bouffe Tanque-Charlot, Blanco-Llapisera y su Botones.

6/ Course de deux emboulés pour les amateurs. Il y eut deux matinées, le samedi 18 et le dimanche 19 après midi. »

Dans ses « Torigrammes » *Le Toril* (n°484 et n° 485) se déchaîne contre ces « mascarades » qu'il se refuse de couvrir, traitant les « pseudo-aficionados » qui ont prêté la main à l'aventure de « traîtres » et se réjouissant du *four complet* obtenu par ces spectacles *qui portent mille fois plus de tort à la fiesta que les attaques de la S.P.D.A...*

*Ite missa est !*

### 1937 ou l'année du don du taureau par Paris.

En mai 1937, Nîmes connut une semaine de festivités qu'elle devait à la capitale. La ville de Paris lui expédia en effet la statue en bronze d'un taureau provenant du château d'eau du Trocadéro ancienne formule. Un don nécessitant des formalités administratives et juridiques jugées excessives, il s'agissait d'un « prêt » ou d'une « mise en dépôt » que l'on qualifia de « largesse révocable », malgré l'adage du droit ancien suivant lequel « donner et retenir ne vaut ». En fait, ce taureau n'était qu'un... bœuf, foulant aux pieds une charrue, dont l'allure conquérante faisait peu de cas de la disgrâce sexuelle qui lui avait été infligée. La municipalité de la ville des Antonins choisit de placer la statue taurine au point de rencontre des boulevards Sergent Triaire et Jean Jaurès où elle se trouve toujours et qui, depuis, se nomme « Carrefour du taureau ». Le maire de l'époque chargea l'architecte nîmois Blanc, de réaliser le support. Aficionado averti, il choisit de percher haut l'animal pour dissimuler le plus possible la charrue. Ce faisant, il ne faisait que mettre plus en évidence la disgrâce, mais chez nous combien de taureaux de course à la cocarde les plus célèbres ont été *histournés* (castrés à la mode camarguaise). Les fêtes de l'inauguration se déroulèrent du 8 au 16 mai 1937. Elles comportèrent une exposition à la Galerie Jules Salles, une journée de bouvine, des concerts, une soirée littéraire, les représentations de *Britannicus* et *Œdipe Roi*, la réception du président du Conseil de Paris Raymond Laurent, l'inauguration du monument par Hubert Rouget, maire de Nîmes, une Cour d'amour et enfin, bien sûr, une grande corrida le 16 avec au cartel : six Antonio Perez (assez braves en 22 piques) pour Marcial Lalanda facile, Domingo Ortega excellent de la main gauche (trois oreilles et une queue) et Victoriano de la Serna aux détails de génie mais déficient à l'épée.

Dans son ouvrage *Nîmes sans visa*, Christian Liger rapporte quelques moments croustillants à propos de ce « taureau ». La statue en question avait donc été abandonnée dans les jardins du Trocadéro à Paris. Le maire de

Nîmes, Hubert Rouget, l'avait remarquée et avait exposé sa convoitise pour l'œuvre. Lorsque la décision fut prise de l'Exposition Universelle de 1937 sur le site du Trocadéro et que l'on décida d'y bâtir le Palais de Chaillot, le maire de Nîmes tenta sa chance. Il se heurta d'abord à un refus du conseil municipal de la capitale. Mais en 1936 avec le changement de conseil municipal et l'arrivée à sa tête d'un Nîmois d'origine Raymond Laurent, l'affaire se présenta mieux et le maire de Nîmes sous prétexte d'une visite protocolaire au nouveau pouvoir parisien, réitéra sa demande qui cette fois obtint un plein succès. Et le taureau fut offert à Nîmes par Paris. L'arrivée du « fauve de bronze » dans la capitale du Gard provoqua un vif émoi. On prétendit (à juste titre) que ce taureau n'en n'était pas un : ni de Camargue, ni d'Espagne : *un taureau du Nord, un taureau de ferme*. On scruta ses flancs et on découvrit que c'était un bœuf. Mais d'autres, enthousiastes, répondirent qu'il s'agissait de la quintessence du taureau, une sorte de réconciliation, si besoin était, entre la corrida et la course dite libre (à la cocarde). On répéta même son entrée en ville pour donner à l'événement tout le faste nécessaire, avec une maquette grandeur nature en carton pâte que l'on promena sur les boulevards. L'inauguration en grandes pompes eut lieu avec une garde d'honneur des gardians qui devaient s'y connaître en matière de... *bistournage* !

## CHAPITRE XI

### LES DERNIERS FEUX OU LES RARES TAUREAUX DE LA GUERRE ET DE L'APRÈS-GUERRE

À propos des spectacles donnés pendant la guerre, la documentation est pauvre. Il est vrai que la matière l'était aussi et particulièrement à Paris. On sait que quelques courses seulement eurent lieu en 1942 et 1943 au Palais des Sports, le fameux Vel' d'Hiv, en pleine occupation allemande. C'est donc un peu maigrichon mais nous devons hélas nous en contenter d'autant plus que cette triste époque pour notre pays ne se prêtait guère aux frivolités.

#### Emma Calais

On sait que vinrent dans la capitale Emma Calais et ses chevaux, José Paradadas et José Pilés (le père de Robert notre matador-empresa-apoderado nîmois, d'origine espagnole). Les courses en question furent données dans le Vel' d'Hiv, dans lequel on avait installé une grande cage, sans doute la même que celle utilisée en 1936. Grâce à René Baranger, l'écrivain camarguais, biographe d'Emma Calais dans *Emma la Caballera* (Clichy 1959) nous avons au moins un témoignage à produire et il ne manque pas de piquant. Voyez plutôt : *En septembre 1942 [apparemment les 5 et 6 septembre] Emma eut la grande joie de pouvoir travailler à Paris, au Palais des Sports. Elle était accompagnée par les matadors Paradadas et Pilés. Cette exhibition fut mémorable, car la caballera faillit avoir de sérieuses complications avec les dirigeants des forces d'occupation. Emma débute par une course honorable, malgré la difficulté de travailler sur le tapis-brosse qui recouvrait la piste. À la fin de sa course, elle pose la javeline du simulacre de la mort, et déploie, sous les yeux ahuris des autorités allemandes, une énorme guirlande tricolore. Dans les gradins, c'est la frénésie. Des bravos ininterrompus s'égrènent pendant quelques minutes, et, malgré le bruit,*



*on distingue les accents de la Marseillaise, jouée en cachette par quelques musiciens courageux. Menacée d'emprisonnement si elle recommence cette fanfaronnade, elle réédite son exploit le lendemain, à sa deuxième et dernière course. Malheureusement au moment de la pose de la javeline, sous une brusque réaction du toro, une banderille s'arrache et lui ouvre l'arcade sourcilière. La cavalière à moitié évanouie sur sa selle, se cramponne pour ne pas tomber. Le cheval, libre, continue son tour de piste, au grand galop, traînant derrière lui la guirlande tricolore. La foule des gradins hurle d'enthousiasme. Son tour d'honneur terminé « Sultan » [c'est le nom du cheval] vient s'arrêter devant la porte de l'écurie. Alors seulement on s'aperçoit de la blessure. Emma est descendue de cheval et conduite à l'infirmerie. La police allemande est là pour l'arrêter puisqu'elle a désobéi à l'ordre reçu. Le docteur de service est heureusement un ami. Mentant sur la gravité de la blessure, il fait un pronostic sévère et demande l'hospitalisation immédiate ; une ambulance est demandée de toute urgence. Pendant le transport à l'hôpital, Emma, qui n'est pas grièvement blessée, s'enfuit et regagne la zone libre.*

Les Allemands ne franchiront, en effet, la ligne de démarcation que plus tard, le 11 novembre 1942, et déferleront alors aussi sur le Midi.

Il semble qu'une autre course du même genre aurait eu lieu en juillet 1943 ainsi qu'en atteste une photographie datée du 10 juillet légendée : *corrida dimanche au Vel' d'Hiv. Pas de mise à mort mais des taureaux de combat.*

Emma Calais, née Hermitte, protagoniste des courses en question était née le 21 décembre 1907 à Piégon, dans la Drôme. Elle descendra très vite plus au Sud, à Saint-Martin-de-Crau. Après une carrière de *caballera* de treize ans, elle se produit à Bellegarde, dans le Gard, le 7 août 1944, soit deux mois après le débarquement des alliés en Normandie et le début de la débâcle allemande. Invitée le soir de la course en question par des amis et alors que son époux Jo Calais dit *El Gordo* et *Macareño* (qui mourra d'une cornada dans les corrals de Nîmes le 4 juillet 1954) rentraient à Arles avec le char des taureaux de la course, elle rencontra la mort la nuit même entre Bellegarde et Arles dans des circonstances mystérieuses. Alors qu'elle revenait à Arles en voiture en compagnie des toreros Paco Bernal et Ricardo Iglesias, du célèbre et grand razeur arlésien *Quinto* (Charles) Fidani, d'une jeune fille de Marseille et d'un propriétaire du coin, M. Perraud, le véhicule fut mitraillé. Emma mourut (à l'hôpital) ainsi que la jeune fille de Marseille, le torero Iglesias et Perraud. Fidani s'en sortit ainsi que Bernal qui dut être trépané. On mit l'attentat sur le compte d'un avion allié, puis de la Feldgendarmerie allemande voire de la résistance locale. Rien n'est sûr mais la dernière hypothèse serait la bonne malgré l'épisode patriotique de Paris ; *Cosas de toros y de política !* Le 24 août Nîmes fut libérée de l'occupant germanique et la France redevint française dans les jours qui suivirent.

### Conchita Cintron

Après un petit sommeil de moins de cinq ans, nous nous retrouvons à Paris au printemps 1949, précisément les 6 et 7 mai. Nous allons alors assister aux derniers soupirs de la corrida à Paris. Paco Tolosa couvre l'événement pour la revue *Toros (Bion y Toros)* n° 383 des mois de mai-juin 1949. Le titre d'Auguste Lafront est révélateur des deux « coursiquettes » en question : *Les Festivals Taurins du Vel'd'Hiv se sont déroulés sans éclat, mais, heureusement, sans incident.* Le prélude du compte-rendu, rigoureux comme d'ordinaire chez Lafront, est sans équivoque : *M. Jorda et ses associés jouaient une partie grosse de consé-*

quences en montant à Paris, dans une arène improvisée et aussi peu propice par son cadre, sa nature et ses dimensions à la réussite d'un spectacle taurin, les deux festives du 6 et du 7 mai. Ils avaient à lutter contre l'hostilité des vrais aficionados, unanimes à combattre toute altération de la corrida et à déplorer tout essai d'implantation « au nord de la Garonne et au-dessus d'une ligne allant de Bordeaux à Marseille ; ils avaient à lutter contre le souvenir d'exhibitions déplorables qui avaient eu précisément pour cadre ce même Vel'd'Hiv', avant et pendant la dernière guerre ; ils avaient enfin à craindre, outre les ukases prévus de la Préfecture de police, une interdiction pure et simple de l'Autorité, mettant à profit le moindre incident pour justifier sa décision. Mais ils disposaient d'un atout-maître : Conchita Cintron. C'est elle et elle seule qui a assuré la recette et la réussite relative de ces galas. La location qui avait commencé le 15 avril, n'atteignait que 1300 000 francs le 2 mai, malgré une publicité monstre à laquelle on avait rallié la Radio Nationale. Les frais s'élevant à près de 13 millions, c'était, trois jours avant le premier festival, le désastre en perspective. L'arrivée de Conchita Cintron le 3 mai au soir, renversa la situation. Le lendemain, toute la presse publia les photographies prises à sa descente d'avion. On l'y voyait souriante, les bras chargés de fleurs. Dès lors, sa présence étant assurée, la location battit son plein ; et le snobisme s'en mêlant, 24 heures plus tard le succès financier de la première soirée était acquis. Le visage de M. Jorda, à la réception donnée par le Club de l'Opéra le 4 mai, ne laissait aucun doute à cet égard. Et ce n'est ni l'hostilité déclarée du Monde, ni la prise de position du Club Taurin de Paris - dont on lira d'autre part le communiqué - qui pouvaient, désormais, détourner le public de se rendre à ces parodies.

Paco Tolosa continue ensuite son compte rendu en précisant d'emblée que ces galas n'eurent que de rares minutes d'intérêt véritable... »

La surprise fut cependant de voir un bétail de meilleure présentation que celle à laquelle on pouvait s'attendre. Certes les quatre cornus de Villamarta choisis pour Conchita et imposés par Marcial Lalanda son mentor (ex-grand matador des années 1930) n'étaient que des bestioles de 160 à 170 kg en canal. Par contre les huit bêtes envoyées par Isaias et Tulio Vázquez étaient de jolis novillos, d'un poids variant entre 200 et 220 kg en canal (soit un poids vif acceptable) mais surtout certains très armés, braves, forts et vifs. Les aficionados actuels qui connaissent cet élevage savent qu'il demeure redouté par les toreros pour ces raisons.

*El Vito* donna un embryon de faena et ne réussit vraiment qu'une sensationnelle paire de banderilles de *poder a poder*. Angel Luis *Bienvenida*, membre d'une éminente dynastie de toreros de Madrid fut sans confiance et usa d'artifices plus que de toreo profond et dominateur.

L'héroïne attendue, Conchita Cintron *cloua presque toujours à la croupe et une seule fois à l'étrier* mais donna un vrai toreo tant à la cape que à la muleta - car la belle amazone toréait superbement à pied également - au dernier novillo qu'elle avait toréé à cheval avec maîtrise.

Quelques sifflets se firent entendre contre l'absence exigée de mise à mort.

Le Club Taurin de Paris avait donc envoyé à la presse le communiqué que nous allons reprendre ci-après. *Le Monde* accepta de l'insérer in extenso et *L'Humanité* en publia des extraits tandis que *Le Figaro* et *L'Aurore* opposèrent une fin de non-recevoir. Voici donc ce texte sans équivoque : *À propos des galas taurins qui sont annoncés au Vel'd'Hiv, le Club Taurin de Paris considère comme un devoir d'avertir le public parisien de la véritable nature de ces spectacles. La forme et les dimensions exigües de la piste du Vel'd'Hiv, les restrictions imposées par la préfecture de police touchant l'emploi des picadors et l'usage des banderilles, la suppression de la mise à*

mort, entraînent l'utilisation obligatoire de jeunes taureaux, et avec elle la disparition du caractère tragique intimement lié au sens du combat taurin, à sa loyauté et à sa force dramatique. Quelles que soient la réputation mondiale de Conchita Cintron et celle, plus modeste, des toreros qui participent à ces galas, quel qu'en soit le résultat brillant ou décevant, il ne s'agira que d'une exhibition aussi éloignée de la vraie corrida que peut l'être une séance d'entraînement d'une finale de championnat de football... Il importait, que le public en fût averti. Ces précisions données, le Club Taurin de Paris reconnaît que réduits aux proportions d'un simple festival, ces galas sont loyalement annoncés et qu'ils représentent le plus important effort d'organisation tenté dans ce genre depuis 1925 dans la capitale. En termes mesurés, tout est dit.

Paco Tolosa ajoute que les animaux auraient été tués le lundi... discrètement et sans la moindre protestation de la SPDA aux abattoirs de la Villette, comme des milliers d'autres bêtes. Il semble pourtant que la vérité du destin des animaux soit plus... camarguaise ! En effet, les bêtes portaient les fers, nous l'avons dit de Villamarta et Isaias et Tulio Vázquez, fers qu'on préleva délicatement sur leurs cuisses pour les envoyer aux éleveurs comme preuve de leur mort... alors qu'elles allaient en Camargue pour une promiscuité avec quelques vaches braves qui donnèrent une descendance avérée que tout le monde connaît chez nous comme le secret de Pagnol. Le toro *Chocolatero* fut un reproducteur... discret.

La presse de chez nous ne fut pas tendre non plus et Luis Domingo le chroniqueur taurin du *Midi Libre* ne se priva pas de stigmatiser ces spectacles parisiens en parlant de *tricherie sur la marchandise*, de *mascarade* et en critiquant verbalement Vicente Jorda organisateur de ces « coursiquettes » qui n'était pas un étranger à l'affaire mais tout de même le directeur des arènes d'Arles et de Bordeaux. La conclusion du papier du journaliste est elle aussi sans équivoque : *Ce n'est pas le préfet de police ou le Conseil Municipal de Paris qui doivent empêcher à l'avenir la réédition de pareilles mascarades. Ce sont les aficionados eux-mêmes. La parole est aux sociétés taurines.* Nous avons vu que le Club Taurin de Paris a réagi et de belle manière.

Enfin, pour confirmer l'unanimité dans la philippique, nous rappellerons que feu Jacques Thome, notre ami, chroniqueur taurin à *Toros*, disparu en 1993, alors très jeune, avait assisté à ces parodies de corridas parisiennes et qu'il fut convié par l'Union Taurine Nîmoise, le doyen des clubs taurins de la ville, à prononcer une conférence sur lesdits spectacles. Il n'épargna pas lui non plus la présentation de la *déesse blonde*<sup>13</sup>. Le grand « Jac », outre les péripéties des deux courses souligna avec humour que le paseo, le défilé de présentation des toreros ne fut pas accompagné par le traditionnel « air du toréador » de Carmen ou d'un paso doble mais de... « Sambre et Meuse », la marche militaire bien connue instrumentée par la musique de la ville de Paris. Notre ami conclut sa causerie en qualifiant de *charlotade* la dernière course du Vel'd'Hiv. Dont acte.

Et puis Paris entra dans une profonde et définitive léthargie tauromachique, sauf peut-être, un dernier soubresaut taurin, aux arènes de Lutèce cette fois, car le texte qui le décrit est tellement humoristique qu'on peut se demander si son contenu est bien réel ou totalement onirique.

En 1979, paraît en effet, dans *Les Cahiers de la Corrida* un article signé « B.C. » [Bernard Cazaux] et intitulé *La dernière corrida aux arènes de Lutèce*. La scène, non datée, semble se dérouler à la fin des années 1970 et la course aurait été organisée sous le patronage de la Croix Rouge, les taureaux venaient d'Espagne et les toreros avaient noms *Trianito*, *Valencia IV* et *El doble de Or-*

*doñez* dont on dit qu'il avait effectivement du génie de Ronda, le léger embonpoint qu'il ne présentait alors déjà qu'une fois l'an pour la Goyesque... , ce qui permet de dater l'éventuelle course d'après 1971 date de la retraite d'Antonio Ordoñez. « Ce drôle de drame » étant trop drôle, nous exprimons certaines réserves quant à son authenticité mais comme le disent les Italiens : *Se non e vero, e ben trovato !*

---

13 Née au Chili, élevée au Pérou, débutante en 1936 au Portugal et pouvant revendiquer 750 courses dans sa brillante et pour l'instant inégalée carrière de *caballera*).

## CHAPITRE XII

### AFICION, PORTRAITS, MONDANITÉS ET AUTRES ÉVÉNEMENTS.

#### De quelques plumes illustres et nationales.

En 1941, André Lubac publie une précieuse étude sur *La tauromachie espagnole dans la littérature française de 1830 à nos jours*.

Selon cette étude, Prosper Mérimée, né à Paris en 1803, est l'écrivain qui au XIX<sup>e</sup> siècle mérite le mieux le titre d'*aficionado*, car il est celui qui a étudié à fond la tauromachie, comme l'Espagne même et l'âme espagnole. Mérimée n'est pas tendre avec Alexandre Dumas dont les publications taurines comme *Impressions de voyage de Paris à Cadix* sont sans valeur théorique. Le même Mérimée n'hésite pas à combattre l'importation des corridas à Paris, le faisant savoir en 1853 à l'impératrice Eugénie de Montijo qu'il a connue enfant et à Napoléon III son empereur de mari.

Théophile Gautier, né à Tarbes en 1811 mais définitivement Parisien dès sa tendre enfance, est également jugé assez sévèrement par André Lubac, qui le considère comme un enthousiaste de l'Espagne et de la corrida, mais qui connaissant mal la langue espagnole, commet des erreurs d'interprétation et des fautes grossières en tauromachie, malgré de belles pages pittoresques et colorées comme dans son *Voyage en Espagne*.

C'est ensuite la prose d'Edgard Quinet dans ses *Vacances en Espagne* publiées en 1846 et dans son courrier personnel, qui est analysée. Après avoir assisté à une novillada, Quinet en sort à la fois effrayé et passionné... Il y voit un sens symbolique et religieux et approuve Jean-Jacques Rousseau quand le grand philosophe écrit : *Les combats de taureaux n'ont pas peu contribué à maintenir la vigueur chez la nation espagnole*.

Maurice Barrès semble lui terrorisé par la corrida. Il va résumer la seule course qu'il verra de sa vie, en intitulant une de ses œuvres : *Du sang, de la volupté, de la mort*.

Le dernier auteur n'est pas le moindre, car il s'agit de Henry Marie Joseph Frédéric Expédite Million de Montherlant, né à Paris le 21 avril 1896 et qui assistera en septembre 1909 à sa première corrida à Bayonne et sera le cé-

lèbre auteur de *Les Bestiaires* (1926), *Le génie et les fumisteries du Divin* (1928), *España Sagrada* (1929) et de bien d'autres choses. Il rencontrera le grand matador Juan Belmonte et ira même jusqu'à toréer lui-même. Tout cela est bien connu. Montherlant ami du poète manadier le marquis Folco de Baroncelli qui donnera le nom de Montherlant à un de ses cocardiers les plus féroces, qu'on devra d'ailleurs abattre au revolver à cause de son extrême dangerosité. Henry de Montherlant, qui devenait aveugle, se donnera la mort de la même manière le 21 septembre 1972.

Après la mort de Montherlant, Jean Cau qui fut le secrétaire de Jean-Paul Sartre, avant de prendre plus tard un virage à droite, un autre grand aficionado, auteur entre autres de *Les oreilles et la queue* ou *Sévilanes*, écrira dans *Le Figaro* du lendemain un hommage de grande sensibilité taurine à l'académicien défunt.

Nous devons à Raymond Pertus d'avoir exhumé pour nous cette étude originale de Lubac qui nous a permis d'introduire sur des hauteurs littéraires de référence le dernier chapitre du présent ouvrage

### Un picador parisien

Notre capitale peut s'honorer, ainsi que nous l'allons voir, de nombreuses figures de l'*afición* française et même d'un professionnel du toreo à cheval, le picador parisien Léon Delastre alias *El Francès*. Dans une lettre adressée au journal *El Torero* en 1910, l'intéressé déclare être né à Paris en 1880. Il y a tout lieu de le croire et de première main, même si Cossío, dans sa monumentale encyclopédie *Los Toros*, le prétend né en 1885 et à... Marseille, d'autant plus que son accent n'avait rien de méridional, dit-on. Notre homme commença par dresser des chevaux et monter en concours hippique en France, en Angleterre, en Belgique et en Hollande. Le service militaire l'ayant appelé dans notre Midi, il assiste à des corridas et se passionne pour la tauromachie. Il veut partir pour l'Espagne mais sa famille le retient. Il correspond alors avec le matador andalou *Algabeño* qui tente de le décourager de devenir rien moins que picador. Mais devant l'opiniâtreté du jeune français, le maestro va l'autoriser à piquer un de ses toros, de l'élevage de Conradi, le 29 mai 1910 dans les arènes de Béziers ; ce qu'il fait avec *assez de volonté* comme l'écrit *Don Edmundo* dans *Sol y Sombra*. Il récidive, toujours à Béziers, avec des Villagodio, puis à Nîmes avec des Arribas, deux fois à Marseille, une à Avignon et la dernière fois à Béziers avec des Veragua et à l'affiche les frères *Bombita* et *Mazzantini* dont nous avons beaucoup parlé. Les picadors espagnols jalourent ce Français qui affiche sans complexe des prétentions de grand picador et fait parfois mieux qu'eux, au point que le 2 octobre 1910 à Marseille, ils ne le laissent pas piquer ! Cet ostracisme navrant et scandaleux sera fatal à sa carrière, car pour éviter un conflit syndical, les *empresas* et les matadors prient Léon de... changer de métier. Mais notre cavalier passe pour avoir piqué même à Madrid le 3 septembre 1911, lors d'une novillada avec au *cartel* *Dominguin*, Eusebio Fuentes et *Pastoret*. On rapporte qu'il exercera ce jour-là son ministère face au troisième cornu du fer de Baeza et au sixième du fer de Benjumea. Ce sera, dit-on aussi, son chant du cygne honoré d'un cadeau du président de la corrida. C'est ce qu'on affirmera jusqu'à ce qu'il s'avère que le *Francès* en question qui piqua, *dies illa*, à Madrid, capitale de l'Orbe taurin, était un certain Mariano Linan également surnommé *El Francès* mais qui était un Espagnol. Dommage, car l'histoire était belle !

## Les premiers clubs taurins de la capitale et leurs membres

L'ancêtre des clubs taurins de Paris semble être le « Toro Club de Paris », fondé en 1899 par Édouard de Perrodil et animé par le futur cinéaste Louis Feuillade. Daniel Caldine auquel nous allons consacrer quelques lignes sera son remuant président. En 1912, l'Association de la Presse Taurine (française) compte parmi ses membres fondateurs, cinq Parisiens: Jean Aubry, Louis Courdesse, André Le Boulanger, Max Giran le peintre paysagiste d'origine gardoise, et *last but not least*, Daniel Caldine. Figurera aussi parmi ses membres honoraires le baron Georges de Précourt.

Daniel Caldine, né Daniel Charpentier le 23 juin 1872 à Meaux (Seine-et-Marne), est un aficionado aux multiples facettes. Il sera dans sa riche vie, poète, chansonnier, jockey, journaliste, clown, bouvier, romancier, *apoderado* conseiller municipal et même picador (ce dernier fait est difficile à vérifier) lors d'une novillada donnée à Pampelune en 1900. On raconte à propos de cette course que Caldine apparaissant en piste avec sa barbe fournie, fut copieusement sifflé par le public espagnol habitué à voir des toreros aussi glabres que les légionnaires romains. Notre homme aurait donné une pique mémorable avant d'être renversé par le toro suivant. C'est le même Caldine qui sera le directeur de la *Revue Mondiale* créée en 1903. En 1902, il s'était même présenté aux élections législatives à Paris comme candidat du Centre droit, se déclarant *républicain, socialiste, patriote et antisémite*. Il sera battu par le « Bloc des Gauches ». Il présidera donc le « Toro Club de Paris » où il va rencontrer Louis Feuillade, le futur réalisateur de *Fantômas*, et va même écrire à *Paris-Toros* avant de prêter sa plume au *Torero* voire au *Toril* où il appelle à l'union des aficionados contre les visées de la Société Protectrice des Animaux. Lors de sa défaite aux élections législatives, son ami Louis Feuillade le créditera avec humour *d'une importante minorité*.

L'autre société taurine de la capitale qu'un article du *Toril* datant de l'année 1926 nous permet d'évoquer, est « L'Union Tauromachique de Paris ». On en sait assez peu de choses, sinon qu'elle organisa de belles soirées, que son siège social se situait 7 rue du Temple et que son président se nommait André Arbus.

A la même époque, Paris compte parmi ses aficionados fervents, Félix Larochette qui sera un talentueux dessinateur et peintre de la vie taurine, qui couvrira, en train, un nombre de kilomètres impressionnant pour assister à des corridas données à Bordeaux, Dax, Bayonne, Nîmes ou Béziers.

### Antoine Blondin aficionado

Au rang des aficionados plus ou moins intermittents de la capitale, figure Antoine Blondin, né à Paris même le 11 avril 1922 et y décédé le 7 juin 1991. Romancier connu, journaliste, usant parfois du pseudonyme *Tenorio*, l'homme fut un brillant sujet au Lycée Louis-le-Grand et à la Sorbonne. Journaliste engagé dans la presse de droite voire d'extrême-droite, buvant plus que de raison, on raconte qu'il jouait à la corrida à St-Germain-des-Prés en toréant les voitures qui passaient. Son héros (Fouquet) d'un *Singe en hiver* (1959) que le cinéaste Henri Verneuil a adapté à l'écran sera ce... torero de voitures en

état d'ébriété sous les traits de Jean-Paul Belmondo et le regard complice de Jean Gabin.

## Le Club Taurin de Paris et les autres sociétés taurines de la capitale

Il est temps pour nous d'évoquer maintenant le Club Taurin de Paris. De toutes les sociétés taurines qu'à comptées la capitale, outre celles déjà mentionnées, il en existe d'autres dont nous parlerons plus loin.

Le Club Taurin de Paris, toujours en pleine activité, est de loin le plus important. Voici ce qu'on peut dire de lui. Pendant la dure période de la Seconde Guerre mondiale et de l'Occupation, alors que Paris et la France étaient assez isolés du reste du monde et de l'Espagne notamment qui se remettait difficilement de sa guerre civile (1936-1939), et alors que *Manolete*, Pepe Luis Vázquez, Carlos Arruza, et les jeunes Antonio *Bienvenida* et Luis Miguel Dominguín étaient les vedettes de cette triste époque, deux médecins catalans, le docteur Henri Ey, un psychiatre, et le docteur (et plus tard général) Jacques Paraire, qui aiment viscéralement la corrida, ont l'idée, entre la clinique et la bibliothèque de l'Hôpital Sainte-Anne, de combler leur faim de taureaux. Mais de la coupe aux lèvres, il y a encore loin et l'époque est peu propice aux projets de ce genre. Ce n'est donc que lors de l'année 1947, celle de la mort de *Manolete*, qu'ils vont fonder le Club Taurin de Paris dont la présidence sera confiée à Henri Ey. L'activité du Club s'est depuis poursuivie sans interruption et persiste de nos jours avec une grande force.

Dès l'origine, un petit groupe d'aficionados confirmés, venus de tous horizons, vont se joindre aux deux pionniers catalans. Parmi eux, il convient de souligner les noms de Fourestier, le secrétaire des deux premiers exercices, du romancier Michel Leiris, du peintre et poète Roger Wild, d'un des doyens de l'*afición* française Albert Chantala, de *Paco Tolosa* bien sûr, de Henri de la Casinière *Don Enrique* et du cinéaste du Club André Fortain. Vinrent ensuite les Bonnier, secrétaires du Club pendant une décennie, Péres le trésorier, Pierre Soudre le financier, le professeur Bressou, directeur de l'École Vétérinaire d'Alfort, Miguel Guerra de Cea le romancier bien connu, puis Claude Popelin, écrivain taurin réputé, critique à la revue *Toros*, avocat, torero amateur et conseiller technique du Club.

Dans son ouvrage *Michel Leiris, l'écrivain matador*, Annie Maïllis rappelle que Leiris s'impliqua à Paris dans le militantisme taurin et fit la connaissance du Dr Ey *originaire de Céret et aficionado véhément* qui avait eu la bonne idée de constituer un cercle d'études taurines. Et Leiris d'ajouter : *J'ai obtenu pour ma part quelques adhésions de gens marquants : Picasso, Paulhan, Camus, Masson etc...* Notre amie Annie Maïllis cite la source de cette déclaration de Leiris. Elle résulte d'un courrier adressé par l'intéressé le 8 mai 1947 à son ami nîmois Castel alias *Valentin*, un critique taurin connu de la cité romaine. Jamais Cercle Taurin n'aura connu de noms plus prestigieux depuis le clan Picasso (sa compagne d'alors Dora Maar, son neveu Vilato et Sabartès) jusqu'à René Char, Jacques Soustelle ou Roger Caillois.

La première réunion informelle a lieu chez le Dr Paraire. Une réunion préparatoire plus formelle se tient en vue de la fondation du club, au Musée de l'Homme, grâce à l'entregent de Michel Leiris aidé par Jacques Soustelle. Annie Maïllis rappelle que, sur une feuille du dossier tauromachique du Fonds Leiris, a été consignée de sa main une liste de noms *qui semblent bien être*

*celle des futurs (ou déjà) membres du Club Taurin de Paris.* On y lit les noms de Pablo Picasso, Jaime Sabartès, René Char, Lucien Coutaud, Roland Manuel, Gehman, Jean Paulhan, Albert Camus, Jacques Soustelle, Roger Caillois, Dora Maar, Georges Duthuit, Gonzalez, Georges-Henri Rivière, Suacro, Javier Vilato, Patrick Walberg, Simone Collinet, Jean Aubier. Enfin, pour être très exhaustif, une lettre non datée de Jean Paulhan à Marc Bernard fait clairement allusion à leur adhésion au club. Comme on le voit, le gratin du monde des arts et des lettres sera la première et prestigieuse composante de l'association. De nos jours hélas ! le même monde est plus discret voire totalement opposé au monde de la tauromachie, ce qui est une des causes (ou des conséquences), parmi tant d'autres de son affaiblissement et de sa perte de prestige.

Dans la revue *Toros* de décembre 1947, un article intitulé *Dans les Clubs* annonce la *prochaine fondation d'un club taurin à Paris* avec la reprise du communiqué suivant : *Un certain nombre d'aficionados parisiens sont en train de se grouper pour constituer un club destiné à échanger et à répandre toute documentation, études, livres etc... tauromachiques et à permettre, entretenir des relations entre ceux qui, passionnés de toros, sont par leur relatif éloignement des centres d'aficion, tenus trop isolés les uns des autres.* MM. Arbus, ancien président de la société taurine parisienne, Michel Leiris, Jean Paulhan hommes de lettres, le Dr Paraire, Meccuen, Sylvain Blondin, Douzon journaliste etc... etc... s'occupent de cette organisation. Prière de s'adresser au Dr Henri Ey, 17 rue Delambre Paris XIV. Francis Cantier, le directeur d'alors de la revue *Toros* conclut : *Nous incitons vivement nos abonnés lutéciens à se grouper au sein de la nouvelle association.*

La compulsions de la même revue permet de retrouver par exemple en 1958, sous la plume de *Paco Tolosa*, la nouvelle du décès de Michel Bourdet-Pleville, écrivain, contrôleur général de la Comédie Française, passionné de marine, grand aficionado et membre du Club Taurin de Paris.

Des noms disparaissent, d'autres apparaissent comme ceux d'Odette Hirsch qui va devenir secrétaire puis présidente de l'institution, ou de Chantal de Blignières petite-fille de *Don Enrique*, la vice-présidente. D'autres noms viendront plus tard connus des aficionados comme ceux d'André Berthon, Patrick et Araceli Guillaume-Alonso, Francis Wolff le philosophe, Jean-Pierre Hedoin l'actuel président, Juan Campos, Thierry Vignal, Ferdinand de Marchi et tant d'autres. Certains ont rejoint la rédaction de la revue *Toros*.

Dans les années les plus récentes (fin des années 1970 à nos jours), l'association s'est efforcée de donner la parole à l'ensemble des acteurs du monde taurin, éleveurs, toreros, organisateurs de spectacles, directeurs de revues taurines ou aficionados notoires. En son sein de nombreuses conférences à charge des membres les plus assidus se donnent chaque année et des voyages s'organisent. D'ailleurs ensemble ou séparément certains membres du Club, parmi les plus mordus, se retrouvent – nous retrouvons – sur les gradins de nombreuses arènes françaises et espagnoles, d'Arles à Madrid, de Nîmes à Séville, de Mont-de-Marsan à Bilbao la grande cité basque où le Club Taurin de Paris est toujours très représenté. Des réunions et des soirées sont organisées en divers lieux comme à la Bibliothèque de l'ambassade d'Espagne.

### **Mondanités et événements. Dominguin à Paris**



Parmi les événements taurins mondains qui se déroulèrent dans les années suivant la création du Club dans la capitale, nous pouvons extraire la venue en 1951 de Luis Miguel Dominguin, le grand matador madrilène aussi connu pour ses exploits dans les cirques que pour ses notoires conquêtes féminines. Une photographie célèbre nous montre le torero chevauchant le taureau du Trocadéro. Lors d'une soirée organisée pour lui au Club Taurin de Paris, le maestro en smoking portera sur ses épaules une cape bleu nuit, comme on en portait à l'époque romantique. Luis Miguel, interrogé sur son voyage à Paris par la presse espagnole dès son retour, rappelle un incident pittoresque au cours duquel, dans le hall de son hôtel, un photographe parisien insiste pour qu'il se dénude et exhibe les cicatrices de ses *cornadas*, ce à quoi il se refuse bien sûr. Dominguin aurait alors proposé de venir à Paris toréer de manière désintéressée pour des courses de bienfaisance. Ce projet ne restera qu'un projet.

Le 10 janvier 1951 donc, Luis Miguel Dominguin, accompagné de son frère Pepe, matador lui aussi, est reçu place Vendôme par le Club Taurin de Paris, dans l'équipage vestimentaire précité. Le torero madrilène répond à l'allocution du président avec une grande distinction et une remarquable faculté d'élocution. Il est, ce soir-là, élu président d'honneur du Club, décision entérinée par une réunion subséquente de l'assemblée générale de l'association. Lors de cette soirée parisienne, on posa à Dominguin de nombreuses questions dont la réponse à une d'entre elles fit beaucoup parler dans les *tertulias* françaises : *Quel public avez-vous le plus apprécié, maestro ?* Réponse : *Arles ! C'est le meilleur au monde, celui où l'afición est la plus pure. Aucun public n'eût goûté mon travail au dernier Moura de la course de septembre, comme l'a fait celui-là.* Il est vrai que la capitale de la Camargue a toujours adoré Dominguin et son côté « aristocrate » et « Don Juan ». Nîmes lui a préféré son beau-frère Ordóñez. On prête au matador de la *Calle del Principe* à Madrid une autre déclaration, car il en était coutumier et dont on se demande si elle était un trait d'humour ou une véritable pensée (que les faits présents tendraient un peu à confirmer) suivant laquelle *le salut de la corrida viendrait de la France*. Ces paroles auraient été prononcées à Arles, à l'hôtel Nord Pinus, l'hôtel des toreros, situé sur la place du Forum, à proximité de la statue de Frédéric Mistral, à l'issue d'une course triomphale du matador chéri des Arlésiens.

En grand seigneur et sensible à l'hommage qu'il avait reçu à Paris, Dominguin invita le Club, pour la San Isidro suivante, à sa propriété d'alors, *La Companza*, près de Tolède, pour une fête champêtre où étaient présents le matador vétérinaire *El Estudiante* ainsi que Domingo et Pepe, les deux frères toreros du maître de céans. Le Dr Ey, président du Club Taurin de Paris, alors fort de 200 membres, donna une interview à la presse espagnole et la nombreuse délégation française assista à une belle réception ensuite, comme on sait le faire de l'autre côté des Pyrénées.

### **Algunas cosas más** (quelques petites choses en plus).

Parmi les autres événements marquants qui jalonnent l'histoire taurine de Paris, on peut évidemment citer la réception d'Henry de Montherlant à l'Académie française, en juin 1963. La Coupole vibra ce jour-là, une fois n'est pas coutume, du *taurinus furor* et des références tauromachiques de l'illustre récipiendaire. Le duc de Lévis Mirepoix, un autre de nos académiciens, grand aficionado, fit également vibrer l'Institut et ses Immortels, dans sa réponse à

l'écrivain, en définissant les règles d'or du toreo, en ces termes : *La formule de cet art de la muleta, tout de domination, de tact, de science :*

*Parar qui est retenir*

*Templar qui est assouplir*

*Mandar qui est s'imposer...*

On peut aussi rappeler la date du 3 décembre 1968 qui fut celle où « La Fondation de la vocation » remit à Alain Montcouquiol *Nimeño* et Bernard Dombs alias *Simon Casas*, alors novilleros nîmois, une bourse destinée à les aider dans leurs débuts difficiles, car à l'époque les toreros français étaient denrée rare regardée avec curiosité voire scepticisme. Comme l'écrivit Pierre Arnouil dans la revue *Toros : L'opinion publique et le Tout-Paris se trouvent maintenant devant un fait accompli : être torero est un métier ; il correspond à une vocation, même pour des Français, et de nombreuses personnes éminentes sont décidées à les suivre dans cette voie. Alain Montcouquiol El Nimeño et Bernard Dombs Simon Casas viennent de vivre une folle semaine dont la répercussion devrait être grande*. Alain et Simon, dont on connaît depuis le parcours taurin, le premier dans la littérature tauromachique souvent liée au souvenir de son frère cadet Christian Montcouquiol *Nimeño II* et le second dans la direction ou l'équipe dirigeante de nombreuses arènes comme Nîmes et Madrid, l'*apoderamiento* (la représentation) de toreros, l'élevage de taureaux de combats, la politique... et tant d'autres choses, ont su tirer parti de cet éclairage médiatique ponctuel de leurs débuts dans un monde très fermé comme celui des taureaux. Ce prix sera remis aux deux jeunes gens par Charles Gombault, le directeur du journal *France-Soir* et Carmen Teissier, ensuite de quoi les deux héros de la soirée vont vivre une trépidante semaine parisienne, entre télévision, radio, cinéma et réceptions officielles comme celle du Club Taurin de Paris.

Un autre « Parisien » qui mérite de figurer dans la liste des aficionados de la capitale, c'est Franck Tenot. L'homme décédé en 2004, fut un journaliste de talent et même un grand patron de presse, amateur de jazz et de toros, ce qui va parfois de pair. Il n'est pas rare que l'aficionado soit passionné de toros et d'opéra ou de jazz en même temps.

Pour en revenir aux associations taurines de Paris, il convient bien sûr de citer trois autres entités :

D'abord, le Club Taurin Paul Ricard dont le « bras armé » actuel a pour nom « Le Ruedo Newton » sous la direction de Philippe Soudée. Cette association figure parmi les nombreux clubs taurins français qui, sous le patronage de Paul Ricard et de sa célèbre marque d'apéritif, œuvrent pour le maintien de nos traditions taurines diverses et organisent de nombreuses soirées ou événements. Tout le monde sait que les Clubs Taurins Paul Ricard sont une force associative majeure au plan national dans le monde des taureaux, comptant de très nombreux sociétaires. Au moment où nous écrivons les dernières pages du présent ouvrage, nous apprenons que le « Ruedo Newton » propose d'inscrire la Ville de Paris à l'Union des Villes Taurines de France (UVTF) car, malgré l'absence actuelle de plaza de toros dans la capitale, *qui peut prétendre aujourd'hui que Paris ne serait pas une ville taurine ?* Dont acte !

Nous relèverons aussi, bien sûr, la Section parisienne de la défunte (hélas !) Association Nationale des Aficionados (ANDA et initialement ADA), née en novembre 1980 à Versailles dont Philippe Gibelin un aficionado méridional vivant alors dans la capitale sera le président et André Bianchi le secrétaire.

Tous les aficionados connaissent la ligne politique sérieuse, *torista*, et le militantisme de l'ANDA et de ses membres dont les prix annuels ont laissé des traces dans la mémoire des gens de taureaux, les positifs (« plume d'aigle ») comme les négatifs (« égoïne d'or », « râpe d'argent » et « lime de bronze »), venant récompenser les meilleurs critiques ou textes taurins de l'année et « honorer » les lots de toros aux cornes suspectées de manipulations frauduleuses.

Il convient enfin, de souligner l'existence du Cercle Taurin Parisien « La Querencia » qui publie depuis 28 ans un précieux courrier taurin bimestriel sous le nom de *Paris Afición* dont les chevilles ouvrières sont Christian Jauriberry, Béatrice Mandopoulos et Martine Bayard. Le Comité de parrainage du Club compte les noms de feu Marc Blondel, le célèbre syndicaliste de Force Ouvrière (FO), de Marcel Garzelli (directeur des arènes de Vic-Fezensac), Emilio Lopez Díaz, Jean Marty et feu *Paco Tolosa*. Il s'agit encore d'un club militant et dynamique dont certains membres ont également la carte du Club Taurin de Paris.

Les deux auteurs du présent ouvrage ont eu le plaisir d'être reçus, séparément, l'un et l'autre par certains des clubs susnommés et en conservent un excellent souvenir.

### Pierrette le Bourdieu

À tout seigneur tout honneur, il nous semble maintenant légitime de consacrer quelques lignes à « quelqu'un qui s'est mis devant » suivant la formule consacrée, et fait assurément partie de l'histoire taurine de la capitale. C'est une femme. Nous avons nommé Pierrette Le Bourdieu à laquelle fut attribué le surnom de *Princesa de Paris*.

Dans les années 1960, les Bretons de Casablanca, au Maroc, réservent à Pierrette Le Bourdieu un accueil mémorable, dont seul un enfant de la ville, mondialement connu, le boxeur Marcel Cerdan, avait eu auparavant les honneurs. Cette blonde fille d'Armorique – une vraie bretonne comme son nom l'indique – est née, par hasard, à... Paris, dans le 15<sup>e</sup> arrondissement, le 21 juin 1934. Volontaire et têtue, ce sont deux vertus de sa région celtique d'origine, elle est aussi une jeune fille solide et sportive et d'une féline souplesse due à l'apprentissage de la danse classique. Elle se met un jour en tête de prouver aux *machos* qui, comme le jambon, ne sont pas tous *ibericos*, que le courage n'a pas de sexe. Dans le monde taurin, c'est difficile car on y parle souvent de *tío con cojones* ! Elle débarque donc en mars 1954 dans le Pays d'Arles, pour s'inscrire à l'École taurine de l'ancien torero Luis Muñoz. Ses qualités sont, sans doute, importantes, car le 27 juin de la même année, elle se produit à Mallemort, dans les Bouches-du-Rhône, face à un petit toro de Salioux. On raconte que Picasso va devenir un de ses supporters et qu'il fera le déplacement de Mallemort pour assister à ses débuts. La première mise à mort a lieu à St Gilles-du-Gard le 14 novembre 1954. Il fait froid, les gradins sont vides ou presque et elle alterne, ce jour-là avec *Morenito de Zaragoza*. Le bétail est de Saurel et la Demoiselle, qui torée alors à pied, éprouve les difficultés du métier mais récolte des applaudissements et même une oreille « exagérée » dit la critique, pour son *afición* et son courage. Le 9 octobre 1957, elle débute avec picadors à Aigues-Mortes avec du bétail de *Pouly*. Elle se

produit ensuite le 13 à Mauguio, dans l'Hérault. Elle ne peut se rendre en Espagne où le toreo à pied est interdit aux dames. Elle va donc à Lisbonne, au Portugal, où les arènes de *Campo Pequeno* l'accueillent. Elle va même torear en Afrique du Nord et jusqu'au Mozambique. Au Portugal, elle va être initiée au toreo à cheval par des maîtres réputés comme Mestre Batista, Miguel Veiga et Espadanal. Après six années d'exercices équestres et bien préparée, elle se présente au public espagnol en septembre 1965 à Moguer. Elle se fait alors annoncer comme *La Princesse de Paris*. Elle possède une écurie de trois superbes chevaux *Bonito*, *Page* et *Pigalle*. En 1966, elle prend part à dix corridas équestres. Elle est même blessée à Cabra en 1968 et se classe troisième dame dans la discipline derrière les deux espagnoles Antoñita Linares et Lolita Muñoz. Tantôt à pied, tantôt à cheval, elle continue à paraître dans les arènes espagnoles et portugaises avant de partir pour les Amériques. Elle aurait participé à 121 festivals à pied et 176 corridas à cheval et tourné six films avec des stars de réputation mondiale comme Kirk Douglas et Antony Quinn.

On dit même qu'elle aurait laissé échapper cette affirmation définitive : *Je pense mourir à cheval*.

### La Camargue aux Halles

Au début des années 1970, pendant une dizaine de jours du mois de novembre et alors que résonnent les marteaux-piqueurs de la démolition, les Halles Baltard, condamnées à mort sur l'autel de la modernité, vont abriter en leur Pavillon 9 *tous les jours de 19 heures à 2 heures du matin* ainsi que le proclame fièrement l'affiche : son arène, ses feux, son café-concert, ses artisans, ses commerçants, son théâtre, son cabaret. La réalisation de cette *Camargue aux Halles* est due à Christian Hassinger en collaboration avec Marc Doelnitz, homme de spectacle et acteur de cinéma (jeune acteur débutant même dans le célèbre film *Les inconnus dans la maison* avec le génial Raimu.) Le grand manadier du Cailar Jean Lafont participe également à l'aventure. Après de vaines recherches sur cette dizaine taurine tenue donc dans les Halles en destruction et dont subsiste l'affiche, curieusement non datée de son millésime, nous avons souhaité aller à la source pour consulter un de ses acteurs, témoin de la chose, en la personne de Jean Lafont.

L'homme qui a cédé, il y a quelques années, sa prestigieuse manade de taureaux camarguais, d'origine Combet-Granon – Fernand Granon fut l'historique manadier du fameux *Sanglier* – à « Loulou » Nicollin, le non moins célèbre businessman montpelliérain, vit toujours à proximité de « ses » taureaux, dans les prés du Cailar (Gard), connus pour leur qualité, au Mas des Hourtès. En ce matin de mai 2014, nous lui rendons visite, dans ce havre de paix, hanté par l'ombre des célébrités du monde de la politique, des arts et du spectacle qui l'ont fréquenté. L'homme – un tout jeune homme de 92 ans – mérite plus que jamais son surnom de *Sphinx du Cailar*. Il poursuit en ces lieux extraordinaires une vie paisible entourée de mystère et de sérénité, à l'ombre de son jardin botanique aux arbres et essences rares qui, toutes proportions gardées, donne à l'endroit un exotisme rappelant ceux de Kitchener à Assouan en Égypte ou de Yalta en Crimée.

Jean Lafont se souvient, avec humour, de cette escapade parisienne, sans lui mettre une date précise. Il la situe cependant grâce à son contexte, celui de la

destruction des Halles. L'organisation de ces spectacles, se voulait une sorte de baroud d'honneur d'un comité de quartier qui souhaitait voir survivre Baltard ou, à tout le moins, en vivre dignement ses derniers instants. Une arène portative fut donc dressée et notre manadier se rappelle y avoir fait courir, cornes nues, bien sûr, ses meilleurs cocardiers de l'époque (nous supposons, faute de mieux, *Joinville* et *Cailaren* entre autres) avec les meilleurs razeteurs dont feu Robert Marchand, un grand classique chez les hommes en blanc. Il y aurait eu aussi des taureaux emboulés pour les « amateurs » qui reçurent force « roustes » pour la joie curieuse des Parisiens. Sauf Éric de Rothschild, peu de célébrités furent intéressées par ces spectacles et « la recette fut maigre » se rappelle Lafont. À part quelques courses similaires organisées dans la capitale dans la « portative » de Paul Ricard, il semble bien que les liens entre notre tauromachie camarguaise et la capitale des Français se soient depuis rompus.

Jean Lafont qui fut, en outre, l'inventeur en 1965, de la plus célèbre « boîte de nuit » de la Petite Camargue, « la Churascaïa », ne semble pas avoir été plus marqué par cet épisode parisien.

Nous concluons donc sur cette odeur de *bouvino*, bien de chez nous, cette longue promenade taurine sur les bords de la Seine, en souhaitant longue vie à la passion tauromachique de certains Parisiens. *Afición a los toros* et *Fe di bioù*.

## ÉPILOGUE

Avoir osé ce bouquin sur l'histoire de la tauromachie à Paris aura pu surprendre voire déranger ceux qui sont hostiles à l'Art de Cucharès. En effet, à part l'unique taureau estoqué presque confidentiellement par *Lagartija* le 4 juillet 1889 portant le fer de Sabino Flores, excepté aux... abattoirs de la Villette on n'a, finalement, jamais tué de taureaux à Paris...

Pourtant, au moment de prendre congé de nos patients lecteurs, nous conservons le sentiment qui nous a poussés à l'écrire. Malgré l'absence avérée donc de la mise à mort et des « effusions de sang », la tauromachie – au sens littéral et grec de combat de taureaux – a occupé une place véritable dans notre capitale, même si, pour la plupart des Parisiens, elle demeure fort méconnue.

Ne serait-ce qu'à ce titre, elle méritait qu'on en rappelle l'existence et les faits marquants.

Le présent ouvrage, et nous en remercions vivement l'Union des Bibliophiles Taurins de France (UBTF) qui l'a édité, pourra, nous l'espérons, s'inscrire dans la longue série éditée par la même Union, de l'histoire des Villes Taurines de France.

En ce qui concerne Paris, même si l'appellation de « Ville Taurine » paraîtra excessive à certains, celle de Ville Taurine « intermittente » sera au moins incontestable et plus appropriée.

Comme la nef qui illustre la devise de la Ville, nous saluons la passion taurine de la *senior pars* de ses citoyens : « FLUCTUAT NEC MERGITUR ».

Les auteurs.  
Nîmes et Bellegarde

Juin 2014.

## Bibliographie\*

- Baranger René**, *Emma la Caballera*, Clichy, 1959.
- Barrès Maurice**, *Du sang, de la volupté, de la mort*, Paris, 1894.
- Busson Didier** dir., *Paris ville antique*, p. 80-87, Éd. du patrimoine, vol. 37, 2001.
- Castro y Rossi Adolfo de**, *Combates de toros en España y Francia*, Madrid, 1889.
- Cau Jean**, *Les oreilles et la queue*, Gallimard, Paris, 1961 ; *Sévillanes*, Julliard, Paris, 1987.
- Cayetano**, Oro viejo, *El Ruedo* (1944-1977), n° 446, Madrid, 1953.
- Cazaux Bernard**, *La dernière corrida aux arènes de Lutèce*, Les Cahiers de la Corrida, n° 3, Paris, 1979.
- Charpentier Daniel** dit Daniel Caldine, *Corridas de toros*, Société libre d'édition des gens de lettres, Paris, 1900.
- Cossío José María de**, *Los Toros. Tratado técnico e histórico*, Espasa-Calpe S.A., 12 vol., Madrid, 1960-1997.
- Dalquier Jacques**, *Combat de taureau à Paris ou la précarité de l'imagerie populaire*, Gazette de l'U.B.T.F., n° 21, octobre 1987.
- Dumas Alexandre**, *Impressions de voyage de Paris à Cadix*, Garnier, Paris, 1846.
- Gautier Théophile**, *Voyage en Espagne*, Revue de Deux Mondes, Paris, 1840-1843.
- Grenier Albert**, *Manuel d'archéologie gallo-romaine*, t. III, 2, *Ludi et circenses*, p. 899-903, Picard, Paris, 1958.
- Gros Pierre**, *La France gallo-romaine*, p. 66-67, Nathan, Paris, 1991.
- Guerra Bejarano Rafael** (*Guerrita*) dir., *Tauromaquia*, Madrid, 1897.

Établie par Marc Gauthier

**Guillaume-Alonso** Araceli, *La tauromachie parisienne des années 1889-1892 au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale*, Gazette de l'U.B.T.F., n° 39, mars 2000.

**Hemingway** Ernest, *L'été dangereux* Gallimard, Paris, 1988.

**Iribarren** José María, *Historias y costumbres*, Institution Principe de Viana, Pamplona, 1956.

**Janin** Jules, *L'Âne mort et la femme guillotinée*, N<sup>lle</sup> édition, Lévy, Paris, 1865.

**Lafront** Auguste (*Paco Tolosa*), *La corrida sur tapis-brosse*, *Toros* n°258, 9 mai 1936, Nîmes, 1936 ;  
 – Les festivals taurins du Vel' d'Hiv se sont déroulés sans éclat, mais, heureusement, sans incident, *Toros*, n° 383, Nîmes, mai-juin 1949 ;  
 – *Histoire de la corrida en France*, Julliard, Paris, 1977.

**Lefeuvre** Charles, *Les anciennes maisons de Paris rue par rue, maison par maison*, Paris, 1875.

**Liger** Christian, *Nîmes sans visa, portrait d'une ville*, Ramsay, Paris, 1987.

**Lopez** Jean-Louis, *La belle époque de la corrida*, Éd. de Paris, Paris, 2008.

**Lubac** André, *La tauromachie espagnole dans la littérature française de 1830 à nos jours*, Montpellier, 1941.

**Maïllis** Annie, *Michel Leiris, l'écrivain matador*, L'Harmattan, Paris, 1998.

**Montherlant** Henry de, *Les Bestiaires*, Mornay, Paris, 1926 ;  
 – *España Sagrada*, Paris, 1951.

**Pelletier** Claude, *Histoire de la tauromachie à Bayonne*, U.B.T.F., Nîmes, 1982.

**Pernin** Jean-François, *Une lettre de l'écrivain [Émile Zola] à propos de la corrida*, Gazette de l'U.B.T.F., n° 21, 1987.

**Pidensat de Mairobert** Mathieu-François et al., *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres en France depuis 1762 jusqu'à nos jours*, Londres, 1777-1789.

**Ponticelli** Giorgio, *La tradition tauromachique en Italie*, U.B.T.F., Nîmes, 1997.

**Poullain de Saint-Foix** Germain-François, *Essais historiques sur Paris*, Paris, 1776.

**Quinet** Edgar, *Mes vacances en Espagne*, Comptoir des imprimeurs, Paris, 1846.

**Ruiz Morales** Diego, *Commentaires espagnols autour des courses landaises et provençales à Paris en 1887*, Gazette de l'U.B.T.F., n° 4, 1978 ;  
– *Corridas organisées à Paris par le comte d'Aranda ?*, Gazette de l'U.B.T.F., n° 17, 1985.

**Thorel** Marc, *Toreros dans la Ville-Lumière*, Toros, n° 1019, Nîmes, 1976 ;  
– *Trésor des ventes*, Gazette de l'U.B.T.F., n° 54, 2013.

**Uno al Sesgo** (Tomás Orts Ramos), *Toros y toreros en 1930*, Ed. de la Fiesta Brava, Barcelona, 1930.

**Valat** Michel, *Une suerte en partie inédite à verser au dossier de la tauromachie parisienne*, Toros, n° 1105, Nîmes, 1979.

### Revues

*Bioñ y Toros*, Nîmes, 1925-1939. Succède à *Toros* créé en 1924. Le titre initial sera repris en 1946 après l'interruption des années de guerre.

*Bulletin de la Société historique d'Anteuil et de Passy*, Paris XVI<sup>e</sup>, 1892-...

*Cahiers de la Corrida (Les)*, Éd. de l'Afición, Paris, 1979-1980.

*El Ruedo*, hebdomadaire, n<sup>os</sup> 1-1696, Madrid, 1944-1977.

*L'Illustration*, hebdomadaire, Paris Saint-Mandé, 1843-1844.

*Magasin pittoresque (Le)*, Paris, 1833-1938.

*Paris Afición*, courrier taurin bimestriel du club « La Querencia », Paris, 1987-

*Petit Journal (Le)*, quotidien, Paris, 1863-1944.

*Sol y Sombra*, hebdomadaire, Madrid, 1897-1948.

*Torero (Le)*, hebdomadaire, Nîmes, 1890-1944.

*Toril (Le)*, mensuel, Toulouse puis Perpignan, 1955-1957.

*Toros y toreros*, hebdomadaire, Madrid, 1916-1918.



## TABLE DES MATIERES

PROLOGUE .....	
CHAPITRE I : LUTECE A L'EPOQUE DE LA PAX ROMANA .....	
CHAPITRE II : LES COMBATS DE FAVES.....	
CHAPITRE III : LA PREMIERE CORRIDA ESPAGNOLE EN FRANCE EUT-ELLE LIEU A PARIS EN 1781	
CHAPITRE IV : A PROPOS D'UN TABLEAU QUI VIENT ENCORE JETER LE TROUBLE .....	
CHAPITRE V : TRENTE ANS AVEC LES LANDAIS, LES PROVEN- ÇAUX ET QUELQUES « TOURISTES » ESPAGNOLS (1857- 1887).....	
CHAPITRE VI : PETITE PARENTHÈSE À PROPOS DES HIPPODROMES .....	
CHAPITRE VII : 1889 UNE ANNÉE...CAPITALE .....	
CHAPITRE VIII : FIN DE SIÈCLE AGITÉE A PARIS ET EN BAN- LIEUE (1899-1900)	
CHAPITRE IX : UN DÉBUT DE SIÈCLE ENTRE REVENDICATIONS ET MONDANITÉS .....	
CHAPITRE X : L'ENTRE-DEUX- GUERRES.....	
CHAPITRE XI : LES DERNIERS FEUX OU LES RARES TAUREAUX DE LA GUERRE ET DE L'APRÈS - GUERRE.....	
CHAPITRE XII : <i>AFICIÓN</i> , PORTRAITS, MONDANITÉS ET AUTRES ÉVÉNEMENTS .....	
ÉPILOGUE .....	
BIBLIOGRAPHIE .....	

